Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Le faux-titre et les pages 255-256 sont des photoreproductions.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/ Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

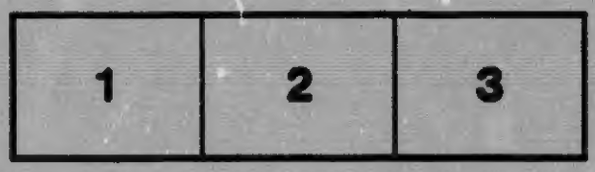
Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

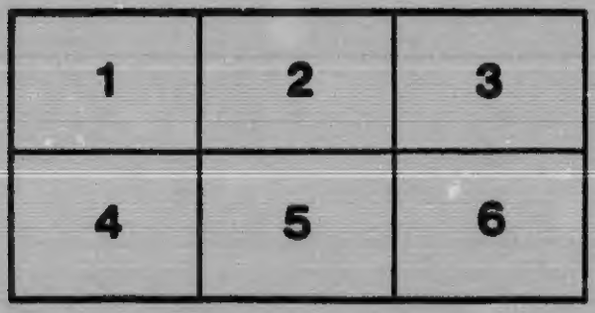
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





LA CHASSE AUX TRAITRES

(LE BOSSU)

TOME DEUXIEME

LA LITTERATURE MODERNE

PQ
2244
F428
B746
1905
6

PAUL FÉVAL

LA Chasse aux Traitres

(*LE BOSSU*)

C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

1905

LA CHASSE AUX TRAITRES

XII

AUTRE SABBAT

Neuf mois sur douze, les nuits d'Espagne sont silencieuses,

.....soirs melancoliques,
Où le Prado relui de jais et de grands yeux.

Les étoiles y scintillent dans un ciel très pur ; la lune fouille de ses reflets argentés les dentelles des cathédrales, les alcazars mauresques, de loin masses imposantes, de près pierres ajourées, chefs-d'œuvre.

Aussi préfère-t-on la nuit fraîche à la journée brillante. Jusqu'à minuit, sur le " patio," les couples amoureux s'en vont devisant, le sourire aux lèvres et les lèvres proches, cherchant des coins d'ombre où l'on ne voie pas aussi clair qu'à midi.

Dans le Pré-du-Bouc, la lumière tombait, blanche, et pâle, assez vive cependant pour qu'on pût suivre des rochers voisins les diverses phases du carnage. Lagardère, en effet, n'avait plus aucune pitié au cœur depuis qu'il avait assisté à la scène immonde du sabbat ; il lui semblait qu'en en faisant disparaître les acteurs, en purifiant avec du sang ce coin de terre souillée, il faisait justice.

Des trente sorciers qui naguère se livraient aux plus honteuses pratiques, il n'en restait plus que

cinq que le chevalier et ses compagnons tra quaient comme des bêtes fauves dans le périmètr du cirque.

Poursuite fantastique que l'imagination a pei ne à se représenter sans se reporter aux époques lointaines de Rome, aux combats des gladia teurs, aux chrétiens livrés aux soldats et aux bê tes. Elle eût été silencieuse et plus lugubre encore sans les éclats de voix de Cocardasse, si sonores que l'écho les lui renvoyait après les avoir décu plés.

La rage du Gascon était accrue encore de ce que sa colichenarde pointait souvent dans le vide, tant les Espagnols étaient habiles à l'évi ter.

Bientôt cependant il n'en resta plus qu'un de bout et Lagardère l'abattit comme il avait tué le premier, le roi, Michel Goiburn.

La lutte était finie, le ciel vengé ! Les quatre hommes n'avaient plus qu'à quitter ce lieu infâ me devenu un charnier, en laissant la place aux vautours.

Le chevalier allait en donner l'ordre et déjà il avait remis son épée dans le fourreau, quand il laissa échapper une exclamation de surprise : au sommet du rocher dans lequel était creusé l'é troit passage, au milieu d'un groupe de femmes nues, cinq hommes en manteaux sombres bran dissaient leurs rapières avec un geste de menace.

Les roués de Gonzague n'avaient fait aucune difficulté pour croire au récit des sorcières, tant qu'il n'avait pas été question de Lagardère. Mais bien que celui-ci fût leur ennemi mortel, ils le savaient incapable de tuer des gens inoffensifs, de brutaliser des femmes sans raison.

Un soupçon naquit aussitôt dans leur esprit ; si ces femmes les trompaient, il ne fallait pas

qu'ils fussent leurs dupes et si, d'un autre côté, ils les protégeaient contre un danger réel, ils ne seraient pas fâchés de trouver une récompense.

Ils avaient donc exigé qu'elles vinssent avec eux au Pré-du-Bouc, prêts à les y contraindre si elles refusaient.

Ce n'était pas seulement leur vue qui avait provoqué la surprise de Lagardère, mais quelque chose de plus sérieux et de plus menaçant.

Au-dessus de la tête de Passepoil, les sorcières avaient déplacé un bloc de rocher. Arc-boutées, les jarrets tendus, les muscles saillants, elles le poussaient vers la crevasse : il roulerait, dans quelques secondes, écrasant le prévôt d'abord et fermant en même temps le passage.

Le Normand seul ignorait que la mort était suspendue sur sa tête. Pour Cocardasse et le Basque, aussi bien que pour Lagardère, s'écoula une minute d'inoubliable angoisse.

Fût-ce hasard ?... ou la Providence voulut-elle récompenser cet homme d'avoir défendu la foi contre le satanisme ? Lui-même n'eût pu le dire puisqu'il n'avait point agi de son propre chef, mais simplement pour obéir à son maître, et que jamais il ne s'était arrêté à philosopher sur les desseins du premier, pas plus que sur les bienfaits de la seconde.

Toujours est-il qu'il ne devait pas encore mourir ce jour-là. Le tendre prévôt eût été trop marri de succomber par la main des femmes et d'emporter dans l'autre monde la conviction que beaucoup sont loin d'être des anges.

Dans le rocher, à l'endroit où le sentier débouchait dans la vallée circulaire, se creusait une sorte d'abri naturel assez profond pour qu'un homme pût s'y asseoir.

Passepoil était fatigué ; il jugea bon de se re-

poser un instant. Cet acte, si simple en lui-même, était suffisant pour lui sauver la vie.

Tout à coup il entendit un grand fracas, comme si la montagne se fût ouverte, les éclats de pierre vinrent lui cingler le visage et les mains.

Ainsi qu'il arrive en pareil cas, il se trouva debo. sans s'en apercevoir, comme mû par un puissant ressort, et quelques bonds gigantesques le portèrent vers ses compagnons avant même qu'il se fût rendu compte du péril qu'il venait courir.

Cocardasse le saisit dans ses bras puis l'embrassa à plusieurs reprises :

— Pécairé !... — s'écria-t-il, — tu viens de l'échapper belle et j'ai bien cru ton affaire réglée pour toujours.

— Moi ?

— Toi-même !... Eh ! sandiéou ! regarde un peu pour voir.

Le bloc de pierre poussé dans la fissure en avait entraîné d'autres, et les sorcières, aidées des gentilhommes, continuaient d'en rouler dans l'étroit boyau. Cette voie était désormais fermée ; le Pré-du-Bouc allait devenir une prison, peut-être même un tombeau.

Lagardère haussa les épaules :

— Jeu de femmes ! — dit-il. — Les rochers ne sont pas si hauts qu'on ne puisse les escalader et nous pouvons attendre que nos adversaires veuillent bien descendre jusqu'ici.

Il alla s'asseoir très tranquillement près de la chaudière où flambait encore de l'huile bouillante dont la sinistre lueur éclairait lugubrement les cadavres étendus çà et là sur le sol. De là, il examinait avec attention les silhouettes de ceux qui croyaient pouvoir le murer dans ce trou maudit.

Ils étaient trop loin de lui cependant pour qu'il pût distinguer leurs traits. Le vent se chargea de lui révéler ce qu'il ne pouvait voir et lui apporta le bruit de voix. Bientôt même il entendit son nom, prononcé avec l'accent tout spécial du défunt maître d'armes Staupitz, tué par lui à Nuremberg :

— " Lacartère ! "

— De Batz ici, — fit-il en souriant, — je devais m'y attendre. Ils ne sont que cinq et je n'aperçois pas Gonzague. Ce serait cependant un lieu propice pour lui rappeler les fossés de Caylus et son corps serait à sa place parmi ceux-ci.

— A savoir, — interrompit Cacardasse ; — peut-être qu'ils rougiraient, mon petit, de se trouver en sa compagnie.

Les yeux du chevalier prirent une extraordinaire fixité.

— Voici le gros Oriol, — murmura-t-il, — Montaubert, si je ne me trompe, et Taranne, et Nocé. Menu fretin dont nous allons faire une bouchée.

Les cinq personnages, mêlés au groupe sadique des sorcières, se découpaient sur le ton gris bleu du ciel.

La voix du baron de Batz s'éleva encore une fois et réveilla l'écho endormi depuis un instant dans le Pré-du-Bouc :

— " Lacartère ! "

Celui-ci fit un porte-voix de ses deux mains et son cri de défi, l' " adsum " de Nevers, monta dans la nuit :

— J'y suis !

Les femmes lâchèrent le cou des roués, obéissant à un ordre de Montaubert : elles cernèrent l'entonnoir, et de toutes parts des pierres commencèrent à pleuvoir.

Cocardasse en reçut une sur le bras gauche ; il

poussa un juron formidable et riposta, aidé bientôt d'Antoine Laho qui venait de sortir une fronde de sa poche.

C'était une arme terrible entre les mains du Basque ; les effets ne tardèrent pas à s'en faire sentir : deux ou trois femmes poussèrent des cris de douleur avant de disparaître ; — le gros Oriol, atteint à la cuisse, s'en alla en boîtant se mettre à l'abri.

Henri s'aperçut que le rocher était dégarni aux abords du passage où Laho venait de faire des victimes. Peut-être y avait-il chance de le forcer, si l'obstruction n'était pas trop complète.

— Essayons, dit-il. Faites comme moi, vous autres, et en avant !

Il chargea sur son dos un cadavre encore chaud qui devait lui servir de bouclier et, l'épée au poing, il se précipita vers l'issue.

Mais le sentier était complètement fermé par des rocailles, des amas de terre, des branches cassées. L'escalade en eût été impossible, même si les adversaires n'eussent été là pour l'empêcher.

Ils devinèrent la manœuvre et les rochers recommencèrent à rouler de plus belle. Un cri de triomphe salua l'échec de cette tentative trop hardie : le chevalier venait de rejeter sur le sol le cadavre inutile et se retirait.

Pour n'être pas dangereuse, la situation n'en était pas moins désagréable.

Il était plus de minuit, on pouvait espérer que les sorcières ne pourraient demeurer là jusqu'au jour, à moins de se cacher dans les rochers et dans les buissons pour y attendre la nuit suivante, hypothèse peu probable. Les roués de leur côté ne descendaient pas dans l'arène, leur seule chance de victoire était d'affamer les assiégés ;

mais pour cela il faudrait plusieurs jours et le succès n'en était rien moins que certain. La seule chose à faire était donc de lasser les assaillants et d'attendre.

Lagardère revint s'asseoir avec ses compagnons, honteux pour les familiers de Gonzague de leur promiscuité avec les femmes qu'on voyait courir au sommet des rochers.

Peut-être que la nature eut honte aussi de ce spectacle, car la lune se voilà, les étoiles s'éteignirent et une obscurité profonde s'épandit sur le Pré-du-Bouc.

Antoine Laho, comme presque tous les Basques accoutumés à descendre dans les précipices, portait autour de ses reins, roulée sous sa ceinture de soie, une corde très mince, mais d'une solidité à toute épreuve.

Quand tout s'obscurcit, son visage à lui s'éclaira.

—Suivez-moi,— dit-il ;—la lune ne reparaîtra pas avant une heure et nous serons loin.

Il avait remarqué un endroit où peut-être il serait possible de tenter l'escalade et il ne doutait pas de la réussite, aucun rocher n'étant trop escarpé, aucun précipice trop profond pour un Basque de la trempe d'Antoine Laho.

Celui-ci, s'aidant donc de son poignard et de ses mains, se mit à grimper avec l'agilité d'un chat. Moins de cinq minutes après, une des extrémités de la corde était solidement fixée à un tronc d'arbre et l'autre bout, en se déroulant, venait cingler le nez de Cocardasse, qui avait coutume de l'avoir toujours en l'air, vieille habitude contractée à force de lever des verres.

Il ne jugea pas, pour l'instant, le moment opportun de s'en plaindre et garda pour lui les trente-six chandelles qu'il venait d'entrevoir.

Lagardère et les deux prévôts se hissèrent l'un après l'autre. Pour le premier, c'était une bagatelle ; quant aux autres, ils avaient fait dans leur vie tant de gymnastiques de toute sorte, qu'ils étaient devenus aptes à bien des exercices.

Les chevaux, ayant eu de quoi brouter autour d'eux, n'avaient pas songé à se détacher. Les cavaliers sautèrent en selle et rejoignirent la route.

L'épithète " Poser un lapin " n'était pas connue au temps de Cocardasse, sans quoi il l'eût employée pour dépeindre le bon tour qu'on venait de jouer aux acolytes de Gonzague.

On n'y voyait goutte, mais le visage du Gascon s'illuminait d'un vaste sourire : une mystification lui était souvent plus agréable que de mettre son adversaire sur le carreau.

—Qu'ils aillent à tous les diables, maintenant, —railla-t-il— ils ont déjà les diablesses !

Lagardère hésita longtemps sur le chemin qu'il devait prendre : Saragosse ou la frontière. D'un côté, Mariquita l'attendait ; de l'autre, c'était son devoir. Il ne savait pas où était cachée Aurore de Nevers ni quand il la retrouverait, et ce n'était pas la bohémienne qui pouvait le lui dire.

Si pénible cependant que ce fût pour lui d'abandonner momentanément ses recherches, l'honneur lui commandait de se rendre à l'armée et de prendre part à une victoire qui, permettant à la France de dicter ses lois à l'Espagne, l'aiderait lui-même à reconquérir sa fiancée.

Après mûre réflexion, il se décida à se diriger vers Pampelune : Mariquita était sacrifiée.

Quand la lune jaillit de nouveau des nuages, les roués plongèrent leurs regards vers l'endroit où ils avaient vu les quatre hommes s'asseoir tran-

quillement en attendant les événements, et ils tressaillirent.

—Ils n'y sont plus,— dit Montaubert.

Tous se mirent à appeler Lagardère : l'écho seul leur répondit.

Etsit-ce un piège ? Tout était possible de la part du chevalier qui méprisait tous les dangers renversait tous les obstacles.

La bande se mit à tourner autour du Pré-du-Bouc, telle une meute dépistée. Mais elle eut beau flairer, fouiller des yeux la moindre anfractuosité... rien !... le silence, le vide !

La chaudière s'était éteinte, la lune n'éclairait plus que les pâles cadavres des sorciers. Ce fut en vain que l'état-major de Gonzague chercha par où avait pu disparaître Lagardère : celui-ci n'avait laissé aucune trace de son passage.

—Allons-nous-en,— dit Nocé.

—Oui,— approuva Taranne. — Nous avons été fous acette nuit, messieurs, et pourtant nous n'avions pas bu. Oriol seul est un sage ; cependant, sans la pierre qui l'a frappé, il ne gardait peut-être pas sa foi à la Nivelle ; triste perspective que je ne peux pas approfondir...Partons.

Les sorcières eussent voulu retenir ces chevaliers servants qui s'étaient fait payer d'avance.

Ils sautèrent à cheval et disparurent. Les femmes n'avaient plus qu'une heure devant elles avant le lever du jour : il fallait l'employer à déblayer le sentier.

Si quelque paysan les découvrait, il irait chercher les alguazils, et les alguazils qui viendraient le mèneraient au bûcher. Plus d'une en ce moment eût peut-être abdiqué son erreur si quelque moine lui eût apporté le pardon de ses fautes, avec promesse de la vie sauve.

Enfin l'une d'entre elles put franchir le dernier obstacle et bientôt après, revêtues de leurs loques, elles se dispersèrent isolément dans la campagne.

Il était temps : le jour allait poindre à l'horizon !

Avant de se séparer, la plupart avaient juré de revenir la nuit suivante pour brûler les morts.

Le soir, Lagardère arrivait à Pampelune à l'heure où Chaverny roulait volontairement dans un ravin qui n'était autre que le Pré-du-Bouc.

Nous l'avons vu se relever en raillant : il allait, un instant du moins cesser de rire.

Il n'eut pas fait trois pas, en effet, qu'il se heurta à un cadavre. Puis il en vit deux, puis d'autres encore et tous étaient nus.

—Oh! oh! — songea-t-il.— Quel est ce cimetière d'un nouveau genre ? A Paris, nous avons le charnier des Innocents ; est-ce un parent ?

Il se pencha sur un corps difforme, dont l'atroce visage semblait ricaner et, si brave qu'il fût, un frisson lui parcourut les membres. Il était seul et n'avait pas d'armes.

Soudain il poussa une exclamation de surprise le mort n'avait aucune blessure apparente sur le corps, mais un filet de sang coagulé, partant du milieu du front, s'était figé dans la barbe.

—Lagardère est passé par là!— se dit le petit marquis.— Vive Dieu! en voilà un qui ne prend guère de repos.

Il voulut les voir tous, tremblant d'y trouver le chevalier lui-même ou quelqu'un des siens ; car il n'y avait plus un être vivant au milieu de cette hécatombe.

Il examina donc, les unes après les autres, toutes ces faces grimaçantes dont la plupart portaient la terrible marque, et un soupir de soula-

gement s'exhala de sa poitrine quand il eut vu les trente cadavres épars et constaté qu'il n'en connaissait aucun.

Il chercha des yeux une épée qui pourrait lui servir en cas de besoin, mais il ne trouva pas même un poignard.

Alors un doute lui vint : il n'était pas possible que le chevalier eût massacré, dans des circonstances ordinaires et simplement pour se défendre, tant de gens désarmés ; dans tous les cas, il ne les eût pas dépouillés.

Ou ce n'était pas lui, ou il y avait là un secret qu'il ne savait pas. L'endroit était mal choisi toutefois pour se livrer à des conjectures qui toutes risquaient d'être fausses, et le mieux était de laisser au temps le soin de déchiffrer cette énigme.

Chaverny s'arrêta à la seule hypothèse probable : le combat avait eu lieu non loin de là et les cadavres avaient jetés dans ce ravin où les loups et les oiseaux de proie se chargeraient de leur sépulture.

Cette nécropole manquait néanmoins de gaieté.

Le marquis, disposé à la quitter au plus vite, cherchait par où en sortir, quand un bruit de voix l'arrêta.

Il se colla contre un rocher, dans une immobilité complète, avec la perspective de se retrouver face à face avec les adversaires auxquels il venait de fausser compagnie d'une façon si extraordinaire et surtout si périlleuse.

Sa surprise fut grande quand il reconnut que ces voix appartenaient à des femmes ; elle s'augmenta quand il en vit une douzaine, à quelques pas de lui, dégringoler contre la paroi du rocher à l'aide d'une échelle de corde et s'avancer vers le milieu du cirque. Toutes portaient une brassée

de bois mort qu'elles jetèrent en tas au même endroit.

Son étonnement devint de la stupéfaction quand il les vit allumer un grand feu et déposer un à un les cadavres dans le brasier, en même temps qu'elles dansaient à l'entour une sarabande échevelée, en poussant des cris gutturaux.

Une épouvantable odeur de chair grillée monta du bûcher, et Chaverny, craignant que la clarté des flammes ne révélât sa présence, s'était blotti derrière un bloc de rocher au-dessus duquel sa tête seule émergeait. Mais le vent rabattait vers lui une fumée épaisse et nauséabonde : la place n'eût pas été tenable un quart d'heure de plus.

Il y avait de tout dans les cris poussés par les sorcières : rires entrecoupés, sanglots déchirants, hoquets, imprécations, avec des contorsions de tout le corps, des poses éplorées.

Le nom de Lagardère, prononcé plusieurs fois avec colère, frappa les oreilles du marquis. Il ne s'était donc pas trompé : la botte de Nevers avait accompli là son œuvre ! Mais à propos de quoi et comment ? Et pourquoi lui-même passait-il toujours si près du chevalier sans parvenir à le joindre et à lutter à ses côtés ?

Peu au courant des choses d'Espagne, il en ignorait les rites mortuaires ; mais dans cette danse macabre, cette danse échevelée ne pouvaient être le fait que de quelque secte fanatique vouée à Satan.

Il n'en comprenait pas moins l'intervention de Lagardère. La seule chose qui pour lui résultât de ce spectacle, c'était la nécessité de s'en éloigner sur-le-champ. Il n'avait pas les mêmes raisons que les roués de Gonzague pour aller par-

lementer avec ces femmes qui, sans doute, l'accueilleraient fort mal.

Comment s'y prendre ? Le moindre mouvement pouvait le perdre et bien qu'il ne fût guidé par aucune crainte, il voulait quitter cet horrible lieu sans être vu.

Il n'y avait pas d'autre moyen que l'échelle de corde qui se balançait à quelques pas de lui. Chaverny mesura la distance d'un coup d'œil et fit un bond.

Il avait à peine mis le pied sur le premier degré qu'un cri perçant retentit, poussé par Jeanne la Chafouine.

—Lagardère!— s'écria-t-elle en le désignant du doigt.

La horde se précipita, hurlante ; si rapide que fût l'ascension de Chaverny, il était à peine à moitié du chemin que la reine des sorcières était sur ses talons.

Heureusement que, jeune et vigoureux, il avait de plus la vision apparente du sort qui l'attendait s'il tombait aux mains de ces mégères. Il avait beau être un homme, être brave, il n'avait pas d'armes et il succomberait sous le nombre. Elles lui feraient endurer sans nul doute quelque atroce supplice avant de le jeter tout vivant dans le brasier.

Il fit appel à toute son énergie, continua de monter. Déjà il touchait le sommet et se croyait hors d'atteine quand une main le saisit par la cheville et le tira violemment en arrière. Il pensa que c'en était fini de lui !

La secousse ne put cependant lui faire lâcher prise et ses poignets restèrent solidement fixés à la corde qui était attachée au tronc d'un arbre. Lâcher d'une main pour essayer de repousser ses

adversaire, c'était perdre de la solidité de sa position et compromettre son équilibre.

Le sang-froid ne l'abadonnait jamais. Il eut une inspiration soudaine ; rassemblant toutes ses forces, il détendit son jarret comme un ressort et son pied rencontra un visage qu'il meurtrit.

Il entendit un cri, presque un râle et il eut conscience que, derrière lui, un corps tombait à la renverse et s'aplatissait tout en bas, sur le sol, avec un bruit sourd.

C'est depuis cette nuit que Jeanne la Chafouine, la dernière reine des sorciers d'Espagne, dort au creux d'un rocher, sous la forme d'une couleuvre, les uns disent dans les Pyrénées, les autres dans le Pré-du-Bouc.

XIII

ARRIVEE AU CAMP

A peu près à une demi-journée de marche derrière Lagardère, et suivant sa trace, venaient les anciens familiers de la Maison-d'Or. Il leur eût suffi de pousser un peu leurs chevaux pour le rejoindre ; mais ils n'en avaient pas grande envie et préféraient s'endormir sur les lauriers qu'ils venaient de cueillir au Pré-du-Bouc.

Cette aventure, où il y avait à la fois de la réalité et du fantastique, suffisait à les tenir en gaieté tant qu'il n'était question que des sorcières ; par contre, aussitôt que la conversation tombait sur le chevalier, les fronts devenaient soucieux.

Ils se rendaient compte que jamais ni Philippe de Mantoue ni eux-mêmes n'auraient raison de cet homme qui triomphait de tous les obstacles, déjouait toutes les embûches et qui, lorsqu'on le croyait pris ou vaincu, disparaissait comme un être surnaturel, sans même qu'on pût savoir où il était passé.

— S'il était seul, — disait Montaubert, — on pourrait croire encore qu'il a fait un pacte avec le diable et qu'il peut se rendre invisible quand il lui plaît. Mais il y a Cocardasse et Passepoil, et le premier surtout n'est pas de ceux qui peuvent changer de peau sans qu'on s'en aperçoive.

Taranne observa :

— N'empêche que nous l'avons vu sur le gibet

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL

à deux doigt de sa fin, et que, loin d'être mort, il se gausse de nous à cette heure. C'est là un trio, messieurs, avec lequel nous aurons encore maille à partir.

— Ils sont quatre, — interrompit Oriol.

— Oui, en comptant Chaverny.

— Ce n'est pas Chaverny qui a failli me briser la cuisse d'un coup de pierre lancée avec une fronde, — reprit le gros traitant en portant la main à l'endroit meurtri.

— En es-tu sûr ?

— Comme je vous vois. Lagardère a un nouveau garde du corps qui vaut les autres ; sa bosse, en disparaissant, a enfanté des braves. N'allons pas si vite ; s'ils sont devant nous, ils pourraient peut-être nous reconduire jusqu'à Madrid à une allure que ne me permet pas ma jambe malade.

— Tais-toi, — dit Nocé ; — nous n'avons pas besoin d'un oiseau de mauvais augure et notre rôle n'est pas déjà si plaisant qu'on l'assombrisse encore.

— Tu dis vrai, — repartit Montaubert. — Messieurs, qu'allons-nous faire demain ?

Les roués baissèrent la tête :

— Ce que nous ordonnera Gonzague, — murmura Taranne, — et le chemin que nous suivrons derrière lui ne rejoindra peut-être pas encore celui des honnêtes gens.

— Chaverny t'a soufflé cela l'autre jour, — dit en riant Nocé : — mais les perroquets répètent parfois de bonnes choses.

Montaubert, qui semblait absorbé dans une désagréable rêverie, répéta sa question :

— Que ferons-nous demain ?

— Nous nous battrons pour Alberoni contre la

France, — répondit Criol ; — ce n'est pas là ce que nous ont appris nos ancêtres.

Tous éclatèrent de rire.

— Nos ancêtres à nous, — rectifia Taranne ; — ne parle pas des tiens : ils rapiéçaient les hauts-de-chausses des nôtres au retour des croisades.

Le gros traitant parut vexé et dit, devenant soudain spirituel :

— Ce qui prouve qu'ils ont monté et que vous êtes descendus, vous autres, puisque nous en sommes au même point.

Personne ne releva cette boutade, chacun sentant qu'elle était vraie et que, seigneurs ou manants, les ancêtres avaient laissé sur cette terre, pour les représenter, une descendance plutôt déchue.

Un long silence suivit cette constatation : il n'est jamais agréable pour des gentilshommes de songer qu'ils amoindrissent leur maison ; c'est bien pis quand ils la déshonorent.

Seul le baron de Batz n'avait rien dit pendant tout ce colloque. Il n'importait guère à ce peu scrupuleux Allemand qu'on payât son épée avec des écus de France ou des doublons d'Espagne !

L'enthousiasme des roués pour Gonzague, qui avait plus de horions que d'actions bleues à leur offrir maintenant, était depuis longtemps passé. Si une bonne occasion se fût présentée de rompre à tout jamais avec lui, il est probable que la bande se fût bientôt trouvée réduite à Peyrolles et au baron de Batz.

Mais ils étaient, jusqu'à nouvel ordre du moins, liés indissolublement à celui qui avait su les perdre avec lui.

L'Allemand, qui ne se souciait pas de se mêler aux dissertations sur l'honneur, avait pris une avance d'une vingtaine de pas. Quand on par-

lait d'ancêtres, il se taisait et pour cause : ceux qu'il avait à produire ayant laissé de piètres souvenirs dans certaine vallée d'Anhalt.

La conversation reprit parmi ses compagnons qui étaient restés un instant songeurs.

— Voulez-vous un bon conseil ? — demanda Oriol.

— Parle, — dit Taranne. — Tu es en veine de causer raisonnablement ce soir. Etant donné que c'est la première fois de ta vie, nous pouvons t'entendre.

Gonzague nous envoie à la poursuite de Lagardère vers la frontière de France...

— Est-ce là tout ce que tu as à nous dire ?

— La frontière est longue !... Il ne nous a pas dit s'il fallait chercher à l'est plutôt qu'à l'ouest.

— Il nous a dit de le retrouver lui-même à Fontarabie...

— C'est vrai, à la condition que le chevalier ne nous ait pas entraînés ailleurs. Ne pourrons-nous prouver que nous avons été attirés sur une fausse piste ? Avez-vous compris ?

Montaubert fronça les sourcils et se prit à réfléchir.

— Ce qui nous dispenserait, — interrogea-t-il, — de nous battre contre la France ? Est-ce là ce que tu veux dire, Oriol ?

— Pourquoi me le demander, puisque tu le penses comme moi ? Votre avis à vous, messieurs ?

— Tu parles d'or ce soir, — dit Nocé, — on nous a changé notre Oriol !

— Il sauvegarde les hauts-de-chausse et la dignité de quelques gentilshommes, ses amis, afin de n'avoir rien à rapiécer plus tard !

— De l'esprit ?... Corbleu ! tu en mourras ! —

s'écria Taranne. — Décidément la continence où le tient l'éloignement de la Nivelle développe ton cerveau. Mais cesse de mordre et dis-nous ton plan.

— Il est très simple, le voici... Approchez-vous, que de Batz n'entende rien.

Il parla bas un instant, tandis que le baron, toujours en avant, sifflottait un air.

Les roués, qui n'avaient jamais compté sur l'intelligence, pas plus que sur la bravoure d'Oriol, ouvraient de grands yeux étonnés. Le fils de manants venait de trouver pour eux, sans pour cela qu'ils fussent obligés de rompre avec Gonzague, le moyen d'éviter la suprême infamie: porter les armes contre la patrie.

— Donne-moi ta main, — dit Nocé en poussant son cheval contre celui du traitant. Après toutes les autres bassesses, grâce à toi nous ne commettrons pas celle-ci.

Bientôt la petite troupe se trouva à l'entrée d'un village où tout le monde dormait encore : c'était Tafalla, et la porte d'une auberge ne s'ouvrit qu'avec des difficultés inouïes.

— Nous avons une heure ou deux à dormir, — dit Montaubert, — profitons-en ; cela ne nous arrivera peut-être pas de longtemps.

— Che groyais gue nous allions à Bambelune ? demanda le baron.

— Lagardère n'y est pas ; Gonzague n'y arrivera que demain : rien ne nous presse.

Les chevaux mis à l'écurie, les roués s'étendirent comme ils purent dans une chambre du haut à l'exception de Montaubert qui voulut rester dans la salle basse. Un quart d'heure après, de Batz ronflait comme les orgues de Cologne ; il était le seul : les autres avaient simulé le sommeil et veillaient.

Une heure environ se passa ainsi. Un coup de poing formidable vint ébranler la porte : Nocé alla ouvrir.

— Debout ! — s'écria Montaubert en paraissant sur le seuil.

En une seconde tout le monde fut sur pied, y compris le baron qui se mit à bâiller.

— Gui a-d'il tonc ? Che rêfais gue nous étions engore là-pas, afec les tames...

— Qu'y a-t-il ? Eh ! pardieu, il est bien question de femmes !... Je viens de parler à Lagardère !...

— Lacartère ! !

— Lui-même !... Il a frappé à la fenêtre d'en bas et j'ai ouvert. Ils étaient quatre, et pas du tout surpris de me voir là. " Allez dire à vos amis, m'a-t-il dit, que nous aurions pu venir vous tuer pendant que vous dormiez ; mais je n'en ai ni le temps ni le désir : Gonzague n'e t pas avec vous. S'il désire me parler, il pourra me trouver d'ici quarante-huit heures entre Venasque et la Maladetta."

— Tarteifle ! c'est le tiaple en bersonne !

— Voilà ses propres paroles, — reprit Montaubert. — Notre devoir est tout tracé, messieurs, il faut le poursuivre à outrance. C'est d'ailleurs la volonté de M. de Gonzague. Mais il faut que celui-ci sache où nous sommes ; qui sait où Lagardère nous entraînera derrière lui ?

— J'irai l'attendre à Pampelune pour le prévenir, — murmura Oriol.

— Non, pas toi ; tu es blessé et tu pourrais rencontrer en route des dangers au-dessus de tes forces et de ton courage.

Le gros traitant fit mine d'insister. Montaubert frappa du pied :

— Non, encore une fois, — dit-il. — Il faut une

épée solide, sur laquelle on puisse compter : celle de Batz par exemple. Si la mission n'était pas remplie auprès du prince, nous serions pour toujours perdus dans son estime.

L'Allemand, naturellement bouffi d'orgueil, se rengorgea à ces paroles. En vantant sa force et sa bravoure, on pouvait le mener n'importe où.

— Che feux pien, — répondit-il. — Che bourrai agever mon rêfe à Bambelune en adentant nodre ger brince.

— Tu lui diras donc la direction que nous avons prise et ce qui s'est passé. Qui sait quand nous reviendrons... si nous revenons ?... Maintenant, à cheval, et mort à Lagardère ! !...

Ils serrèrent les mains du baron, jetèrent quelque argent à l'aubergiste ébahi et partirent au galop vers l'Aragon, pendant que de Batz, tout fier de la confiance dont l'honoraient ses compagnons, se dirigeait au petit trot vers Pampelune.

La comédie imaginée par Oriol avait pleinement réussi. Ces hommes qui n'avaient presque plus rien à perdre de leur honneur, allaient en sauver du moins pour un temps les derniers vestiges.

A coup sûr, Philippe de Mantoue ne serait pas satisfait de ne pas les trouver à ses côtés dans les rangs de l'armée espagnole. Qu'importait ? Ils avaient une excuse basée sur ses propres ordres. Pourrait-il leur garder rancune quand ils le rejoindraient ?

Pendant ce temps Lagardère avait traversé Pampelune et se dirigeait, par Tolose et Irun, vers les avant-postes de l'armée française campée au midi de Bayonne.

Ancien chevau-léger du roi, il alla tout droit aux quartiers de la cavalerie, dont le prince de

Conti avait le commandement sous les ordres du maréchal de Berwick.

Quand, suivi des deux prévôts et du Basque, il se présenta sur le front de bandière, la sentinelle interdit le passage à ce groupe étrange qui n'avait de militaire que l'épée.

— Qui commande ici ? — demanda le chevalier.

— M. le maréchal de Berwick.

— Fais-moi conduire à lui ; j'ai besoin de le voir à l'instant.

— Avez-vous le mot de passe ?

— Non.

— Alors la consigne est formelle : vous ne pouvez entrer au camp. Passez au large.

— Au large ?... Non, mon ami, dit Lagardère en éperonnant son cheval.

Suivi de trois de ses hommes, il passa devant la sentinelle et piqua droit vers la tente la plus élevée qui, sans nul doute, était celle du maréchal.

Mais aussitôt le factionnaire fit feu et tout le camp fut en émoi. Les troupes prirent les armes, les officiers se précipitèrent, l'épée à la main, pour arrêter ces intrus qui forçaient la consigne et ne paraissaient se soucier en aucune façon des règlements militaires.

En quelques secondes le chevalier fut entouré et son cheval ne pouvait plus avancer sans culbuter quelqu'un.

Lagardère salua de l'épée.

— Messieurs, — dit-il, — veuillez me faire conduire à M. le maréchal.

— Le duc tient conseil ; il ne vous recevra pas à cette heure.

— Pardieu ! je serai du conseil s'il le faut, mais je le verrai.

Le coup de feu tiré par la sentinelle avait at-

tiré le maréchal lui-même hors de sa tente. Il était entouré de Mgr le prince de Conti et de tous les colonels. Il fronça les sourcils en voyant s'avancer ces quatre hommes, dont trois au moins étaient si singulièrement équipés.

Leur chef mit pied à terre, passa la bride de son cheval à Cocardasse et s'avança seul, le chapeau bas.

— Monsieur le maréchal, — dit-il, — vous m'excuserez d'avoir enfreint vos ordres et la consigne pour venir vous offrir mon épée et les connaissances que je possède du pays d'Espagne. Nous sommes là quatre qui, je crois, pourrons vous servir.

Il était couvert de poussière et, bien qu'il inclinât respectueusement son mâle visage, sa fière attitude en imposait à tous.

— Qui êtes-vous, monsieur ? — demanda le duc d'un ton sévère.

— Le chevalier Henri de Lagardère, ancien chevau-léger du roi, ancien bossu de l'hôtel de Gonzague, ancien condamné à mort et toujours vivant pour défendre la France et la justice.

Une rumeur courut parmi les officiers et son nom passa de bouche en bouche. Personne n'ignorait ce qui s'était passé naguère à Paris, au Palais-Royal et à l'église Saint-Magloire, événements qui avaient défrayé pendant plusieurs jours les conversations de la ville.

Le prince de Conti vint lui-même prendre Henri par le bras et l'amena devant le maréchal de Berwick.

Celui-ci avait alors quarante-neuf ans. Bien que né en Angleterre et fils naturel du duc d'York, — depuis Jacques II, — il était loyal et franc et nul ne s'entendait comme lui à juger un homme sur un simple regard. Il savait aussi ap-

précier la bravoure partout où il la rencontrait, parce qu'il était brave lui-même. Il le fit bien voir en 1734, au siége de Philipsbourg, où il s'avança si imprudemment qu'il fut tué d'un boulet de canon.

Un instant il considéra le chevalier. Il le connaissait de réputation et le Régent lui-même, avant son départ, lui en avait longuement parlé.

— C'est un régiment qu'il vous faut, monsieur? lui demanda-t-il.

Tous les colonels étaient là : pour donner un régiment à Lagardère, il eût fallu que l'un de ces messieurs fut tué ou disgracié ! Et pourtant il ne sentit peser sur lui aucun regard hostile.

— Merci, monsieur, — répondit simplement Lagardère.

— Une compagnie, alors ? Voulez-vous servir comme capitaine au régiment de M. de Riom ? Il sera le plus favorisé de tous ceux qui sont ici et ce grade est au-dessous de vos mérites, dont S. A. le Régent m'a parlé.

Le comte de Riom s'avança aussitôt : il avait hâte de prendre possession d'un capitaine de cette trempe.

Lui-même, capitaine des gardes au Luxembourg, venait de recevoir le brevet de colonel à l'armée d'Espagne. Il ne l'avait certes point sollicité, mais on le lui avait imposé de force, pour l'éloigner du lit de mort de la duchesse de Berry, sa maîtresse, fille du Régent.

C'est ainsi que jadis on se débarrassait d'un importun par une faveur et que souvent une disgrâce élevait au lieu d'abaisser celui qui en était l'objet.

Lagardère déclina tout net cet honneur, dont il s'avoua cependant très flatté.

Le maréchal s'impatientait :

— Eh ! corbleu ! que vous faut-il, monsieur, si une compagnie, si un régiment ne vous suffisent pas ?

— Un régiment ? — répondit le chevalier, — j'en ai un.

Tout le monde se regarda surpris.

— Combien d'hommes ? — demanda Conti.

— Trois, monseigneur. Les voilà.

Il désigna du doigt les deux prévôts et le Basque. Cocardasse se rengorgeait à faire craquer son pourpoint, — déjà bien malade, — et le roi lui-même, à cette heure n'eût pas été son cousin.

— Ne raillez pas, monsieur, — dit sévèrement Berwick.

— Dieu m'en garde ! Je ne demande que la liberté d'agir avec mes trois hommes comme il me plaira, de ne rendre compte de mes actes qu'à vous-même et de n'obéir qu'à vos ordres.

— Vous avez tort, — interrompit Conti, un peu vexé de ce qu'il prenait pour de la présomption ; — vous n'auriez trouvé parmi nous que des amis.

— Est-ce donc à dire, monseigneur, que, pour vouloir agir seul, je doive renoncer à votre estime ?

— Je n'ai pas dit cela... je trouve peut-être excessif que vous veuillez faire avec trois hommes ce que ces messieurs feront avec un régiment entier.

— Vous vous trompez, monseigneur. Je ne mets en doute la sagesse, ni la bravoure de personne ; si je réclame mon indépendance, c'est pour des causes qui me sont personnelles et que tout le monde pourra connaître plus tard. Je me flatte même qu'aucun de vous ne me désapprouvera.

Le maréchal avait écouté sans rien dire.

— Monsieur de Lagardère a raison, — conclut-il. — Il faut vous résigner, messieurs, à ne le posséder ni les uns ni les autres, ce qui me permettra de le garder pour moi. Il est des situations particulières que chacun doit respecter et je m'incline moi-même le premier.

Puis il ajouta en souriant :

— Nous allons reprendre notre conseil. Il n'y aura qu'un colonel de plus, sinon en titre, du moins en fait. Mais comment va s'appeler votre régiment ?

— Je vous avoue, monsieur le maréchal, n'y avoir pas songé, — repartit le chevalier sur un ton plaisant. — A quoi bon lui donner un nom ? on le trouvera toujours, qu'il soit baptisé au non, car je soupçonne fort qu'il marchera en avant le plus souvent de tous.

—Et nous? et nous?... — s'écrièrent a la fois tous les colonels.— Vous êtes trop oxigeant,monsieur de Lagardère, et nous ne vous cèderons pas aussi facilement le poste d'honneur.

—Il y aura de l'honneur pour tous, — répondit Henri,—des coups aussi. Soyez tranquilles, messieurs, je vous laisserai votre part.

Tout ceci était dit sur un ton badin et nulle défiance ne perçait contre ce nouveau venu qui faisait mine de vouloir accaparer la gloire à lui tout seul.

Le maréchal de Berwick riait franchement. Il se doutait bien que cet homme, avec les trois seules épées dont il disposait, en ferait peut-être plus que tous les autres ensemble.

—Allons,— dit-il, en tendant la main au chevalier,— c'est moi qui vais être le parrain : demain, messieurs, nous verrons Royal-Lagardère à l'œuvre !

XIV

LA CHARGE

—Mon opinion, messieurs, — dit Henri de Lagardère dès que le conseil eut été repris, — c'est que l'Espagne n'est pas prête. Philippe V s'endort, Alberoni intrigue avec la reine, et son plus fidèle soutien à cette heure est un lâche qui s'appelle Philippe de Gonzague.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, auxquelles personne ne répondit, ses yeux lancèrent un éclair et sa main se crispa sur la poignée de son épée.

Son visage reprit bientôt sa sérénité ordinaire et ce fut d'une voix enjouée qu'il reprit :

—Vous plairait-il, messieurs, de souper demain soir à Fontarabie, après-demain à Saint-Sébastien ?

—C'est aller vite en besogne,— murmura Conti.

—Il faut aller vite et loin,— riposta Lagardère. —Les premières troupes espagnoles s'acheminent lentement vers les pays basques ; nous les écraserons avant qu'elles aient le temps de se reconnaître.

—Et après ?

—Il n'y a pas un soldat dans le nord de l'Aragon, pas plus qu'en Catalogne. Nous pouvons tenir toute la frontière en huit jours.

—Le conseil est levé,— dit le maréchal.— Merci, monsieur de Lagardère.

Le lendemain, après le repas du matin, la cavalerie française passait à gué la Bidassoa et venait se former en bataille à quelques portées de mousquet de Fontarabie.

La ville n'était occupée que par un poste insignifiant, auquel les habitants ne paraissaient pas disposés à prêter leur concours. Le fort Saint-Elne ne pouvait néanmoins laisser prendre la ville sans tirer quelques coups de canon. Les créneaux se garnirent de fumée et les boulets n'arrivèrent même pas jusqu'aux positions occupées par les Français.

—Royal-Lagardère fera-t-il aujourd'hui ses preuves ?—demanda le maréchal de Berwick ;—monsieur le chevalier, la ville est à prendre.

—Royal-Lagardère ne donnera pas tout entier aujourd'hui,— répondit le chevalier en riant.—M. de Riom et moi allons vous ouvrir dans un instant les portes de Fontarabie ; si je n'ai pu accepter de servir sous ses ordres, du moins serai-je heureux de faire quelque chose à ses côtés.

Le comte de Riom était petit-neveu de Lauzun et sa notoriété ne lui vint que de ses amours avec la fille du Régent. Mais alors qu'il était tout-puissant au Luxembourg et malgré sa singulière élévation, il demeura toujours affable vis-à-vis des officiers, ses égaux et ses subordonnés ; il sut s'acquérir dans l'armée des sympathies que ne détruisit pas son éloignement forcé de la cour. Quelque chose aussi rejaillissait sur lui de la gloire de son grand-oncle, et Lagardère, qui ne le connaissait que pour ses aventures avec la duchesse de Berry, voulut du moins lui savoir gré de l'empressement qu'il avait mis la veille à se l'attacher.

Riom, il faut le dire, était aussi vaillant devant l'ennemi que dans l'alcôve ; la proposition

du chevalier lui sourit précisément par ce qu'elle avait d'étrange.

—J'accepte volontiers, — dit-il, — à la condition cependant que je vous remettrai le commandement des troupes d'assaut.

Cette boutade amusa fort le maréchal et sa suite, sans trop les étonner pourtant. A cette époque de futilités, de sourires et d'amours légères, la bravoure française devint presque de la folle bravade. Il était bien porté, qu'on eût ou non des maîtresses, mais surtout quand on en avait une, de mourir, son nom aux lèvres, en montant à l'assaut. La balle, avant de trouer le cœur, effeuillait une rose envoyée par l'aimée et qu'on portait agrafée au pourpoint. Quand le sang l'avait faite rouge, les camarades du mort la renvoyaient au boudoir d'où elle était sortie, pour qu'une bouche pût s'y poser et des larmes la faire renaître.

Héroïsme enfantin, fleuri, pimpant, mais sublime quand même de la guerre en jabots et en dentelles, où l'on mourait avec un mot d'esprit et de l'amour au cœur.

MM. de Riom et de Lagardère mirent l'épée à la main et se dirigèrent vers la ville, causant comme s'ils se fussent promenés dans les jardins du Palais-Royal. Ils ne sourcillèrent pas quand à vingt pas des murs, de petits nuages de poussière marquèrent autour d'eux les endroits frappés par les balles.

Lagardère leva seulement son épée et, s'adressant à l'officier qui gardait la porte, il cria :

—Veuillez prier M. le gouverneur de Fontarabie de nous envoyer un parlementaire. Nous l'attendrons ici dix minutes.

Il s'assit sur un rocher et continua de causer

avec M. de Riom comme s'il ne se fût agi en aucune façon de la capitulation d'une place forte.

Dans le délai indiqué, un officier espagnol était devant lui.

Lagardère ne prit aucun air de bravade et se montra plein de déférence ; par contre, sa voix fut ferme, son ton assuré et ses arguments ne laissèrent pas de place à la contradiction.

—Merci d'être venu,— dit-il au parlementaire, —merci de nous éviter l'obligation d'assiéger la ville. Vous êtes deux cents, nous sommes deux mille ; vous avez de mauvais canons, les nôtres passent en ce moment la Bidassoa ; dans deux heures ils vous réduiraient au silence. Aucune armée espagnole n'est là pour vous soutenir et vous avez fait ce que vous avez pu pour vous défendre : votre honneur est sauf. Il ne reste plus à votre gouverneur qu'à nous ouvrir les portes.

— Quelles sont vos conditions ? — demanda froidement l'Espagnol.

—Les personnes et les propriétés seront respectées ; la garnison restera libre et pourra rejoindre l'armée dès que les officiers seront libres eux-mêmes, c'est-à-dire quand ils nous aurons fait l'honneur de souper avec nous ce soir.

—Vous êtes aussi fin diplomate que vaillant soldat,— interrompit le comte de Riom.

—Pourquoi faire des victimes et amonceler des ruines ?—répondit Lagardère. — La ville n'est pas en état de se défendre ; or, quand l'adversaire est trop faible pour résister, il cesse d'être un ennemi.

—Il peut même devenir un ami,— dit l'officier espagnol en serrant la main du chevalier.— J'ai pleins pouvoirs pour vous ouvrir les portes, venez.

M. de Riom et Lagardère le suivirent et c'est ainsi que Fontarabie fut prise par deux hommes.

S'emparer de Saint-Sébastien était plus difficile.

—Royal-Lagardère donnera-t-il aujourd'hui ? demanda le lendemain matin le maréchal de Berwick.

—Oui,— répondit le chevalier,— si vous voulez bien donner l'ordre d'engager immédiatement l'action. Nous allons y gagner quelque appétit pour le souper de ce soir et en même temps la victoire.

Un rideau de cavalerie se porta aussitôt en avant, menaçant directement le gros des forces espagnoles, tandis que l'infanterie et l'artillerie dirigeaient leur mouvement contre la ville.

Henri, suivi de ses trois hommes, se tenait aux côtés du prince de Conti et tous deux causaient familièrement.

—As pas pur, ma caillou! — dit le Gascon à l'oreille de ses compagnons.— Le pitchoun il n'en a pas l'air ni le grade, mais il est aussi général que tous les généraux qui sont là, y compris leur maréchal, eh donc!

—Tu as raison,— murmura Passepoil, — c'est peut-être bien lui qui va mener la danse.

—Que oui, mon mignon, et m'est avis que nous ouvrirons le bal, sandiéou! Ne le perdons donc pas de l'œil pendant la mêlée, c'est compris...

Les deux armées n'étaient pas à plus de cinq cents toises l'une de l'autre et les Espagnols, toujours prêts aux rodomontades, se préparaient inconsidérément eux-mêmes à attaquer.

De leurs rangs on entendit monter le vieux cri de guerre :

—Santiago y cierra Espana! Saint-Jacques et charge Espagne !

Et la lutte commença, les chevaux se heurtèrent dans un cliquetis d'épées, un bruit assourdissant de cuivres et de voix, d'imprécations, de commandements et de râles.

Le premier régiment espagnol qui venait de charger ne tint pas et fut reconduit avec vigueur. Mais en s'éparpillant, il démasqua une réserve importante, commandée par un général auprès duquel se tenait Gonzague.

Lagardère et lui s'aperçurent et de la gorge du premier s'éleva un cri de menace, de colère, qui domina le galop des chevaux.

—J'y suis.

Philippe de Mantoue ne fut pas le seul à l'entendre, car entre les deux armées s'avançait à franc étrier un cavalier couvert de poussière et qui élevait son épée. Quand il ne fut plus qu'à une faible distance, Henri le reconnut et poussa une exclamation de surprise.

—Chaverny !

—Oui, Chaverny...—lança à pleine voix le petit marquis ; Aurore de Nevers est à Pena del Cid, en Aragon, et Gonzague est là, je viens de le voir...

—Il faut le prendre vivant !...— s'écria Lagardère.— En avant !

Henri enleva son cheval d'un coup d'éperon si violent que l'animal se cabra, resta un instant debout sur ses jarrets et, aux yeux de toute l'armée, Lagardère, les cheveux au vent, les yeux ardents, l'épée haute, se détacha seul, beau comme un dieu, au-dessus de la poussière, de la fumée, des flammes.

Des deux côtés on s'arrêta pour voir ce qu'il al-

lait faire ; quand les titans se battent, les nains n'osent plus remuer.

Un ouragan s'élança qui fit trembler le sol. Ce fut quelque chose comme un nuage qui crève, une trombe qui renverse, brise et tord, un torrent qui se précipite, la foudre qui déchire !... Ce fut le vent, le fer et le feu. la terreur, la vengeance et la gloire !... Ce fut la mort qui passe !

Le régiment de Royal-Lagardère chargeait !

A l'endroit où se tenait naguère Philippe de Mantoue, la ligne espagnole fut coupée, culbutée, hachée, taillée en pièces. La cavalerie ennemie tourna bride et le chevalier ne vit plus que des dos et des croupes, dans lesquelles Chaverny et les autres plongeaient leurs épées.

Où était Gonzague ?

Dans le tas : il fuyait !

Lagardère l'entrevit un instant et poussa son cri de guerre :

—J'y suis! J'y suis !

Son cheval bondit parmi la masse des fuyards gagna du terrain. Le chevalier n'était plus qu'à quelques pas du lâche : il allait l'arrêter dans sa course, le forcer à faire volte-face, à se battre, il allait le tuer !

Mais les Français venaient de pénétrer dans la citadelle de Saint-Sébastien ; la garnison était prisonnière et les canons étaient encore chargés sur les remparts.

Les artilleurs de Berwick les pointèrent sur la cavalerie espagnole en déroute.

Pouvaient-ils se douter que Lagardère la serrait d'aussi près ?

Un boulet tomba, couvrit de terre Chaverny, les prévôts et le Basque ; leurs chevaux emballés dans une course vertigineuse n'obéissaient plus au mors.

Quand ils purent les arrêter, les ramener, ils s'aperçurent que Lagardère n'était plus avec eux et une angoisse atroce les prit à la gorge.

La monture de Lagardère, éventrée, gisait sur le sol, dans une mare de sang.

Chaverny, les autres et tous les officiers, jusqu'à Berwick, qui était accouru pour embrasser devant l'armée entière, tous, pendant plus d'une heure, cherchèrent vainement son cadavre.

Royal-Lagardère avait perdu son chef.

XV

LA TOUR S'ECROULE !

Lagardère n'était pas mort : la chute qu'il avait faite n'avait eu pour résultat que de l'étourdir un instant.

Il se releva bien vite, maudissant le sort qui venait encore une fois d'arracher Gonzague à sa vengeance. Car le poursuivre à cette heure eût été insensé et comme il ne se rendait pas compte du temps qu'il était resté évanoui, il pensa que Philippe de Mantoue était loin, que Chaverny et ses compagnons étaient rentrés au camp.

Lui-même se disposait à le regagner à pied quand une pensée soudaine traversa son cerveau comme un éclair.

Le marquis lui avait dit : " Aurore de Nevers est à Pena del Cid, en Aragon."

Il n'avait pas eu le temps de lui donner de plus amples détails, mais celui-là suffisait. Henri le cherchait depuis huit jours : il en savait assez.

Un cheval échappé passa près de lui, les naseaux au vent, cherchant où étaient maintenant ses pareils pour aller les rejoindre. Le chevalier lui sauta à la bride et se mit en selle, sans souci de l'armée, qui n'avait pas besoin de lui pour l'instant puisqu'elle était victorieuse ; sans songer à attendre Chaverny et ses hommes, pour les prévenir ou les emmener avec lui.

Il n'eut plus qu'une pensée : Pena del Cid ;

plus qu'un but : sauver d'abord Aurore de Nevers.

A défaut de Gonzague, il allait pouvoir tuer Peyrolles et, sa fiancée mise à l'abri, revenir prendre sa place de combat.

Son plan fut arrêté aussitôt que conçu. Comme il était masqué par un bouquet d'arbustes, personne ne le vit, courbé sur l'encolure, prendre vers la Navarre à toute bride.

Il passa l'Ebre à la nage, gagna Saragosse.

La route était longue ; il jugea que si rien ne l'arrêtait, si rien même ne l'obligeait à ralentir son allure, il n'arriverait pas avant le milieu de la nuit.

Jamais il ne s'était senti tant de volonté, tant de courage, et ceux qui le voyaient passer sur son cheval blanc d'écume s'écartaient en hâte, de peur qu'il ne les emportât avec lui vers l'enfer : aux yeux des paysans, le diable seul pouvait aller aussi vite.

La difficulté croissait encore de ce que le pays était hostile et qu'il fallait éviter ou culbuter les partis ennemis qui sillonnaient les routes. Il en rencontra plusieurs ; il dut prendre à travers champs, franchir des fossés et des haies, traverser des cours d'eau.

Deux fois il fut poursuivi sans qu'on put l'atteindre ; mais il sentait peu à peu son cheval faiblir et ployer sur ses jarrets las. Il lui fallait à lui-même une énergie surhumaine pour maintenir debout la vaillante bête ; bientôt même, au lieu d'être porté par elle, il lui fallut presque la porter des rênes et des jambes. Il allait lui falloir continuer sa route à pied et Dieu sait quand il arriverait à Pena del Cid.

Le cheval tomba, étendit son encolure sur le sol et du sang lui sortit par les naseaux. Ç'al-

lait être la fin. Henri lui ôta sa bride, le dessangla pour qu'il ressentît moins de souffrance et caressa une dernière fois ce précieux auxiliaire qui mourait à la peine.

Bien des chevaux étaient déjà tombés ainsi sous lui ; celui-ci serait-il le dernier ? Il en est des animaux comme de certains hommes : ils sont sacrifiés aux passions des plus forts.

Le soir commença à descendre sur la plaine et, comme dans toutes les contrées du Midi, les ténèbres tombèrent vite. Lagardère s'éloigna rapidement. La pensée qu'il allait enfin revoir Aurore de Nevers, la presser contre son cœur, dilatait sa poitrine, donnait du ressort à tous ses muscles.

Entre sa fiancée et lui, il y avait encore bien des obstacles : le plus proche était à vingt pas à peine.

Devant lui et marchant dans la même direction, il aperçut au tournant de la route quatre hommes à cheval, au pas et qui ne paraissaient nullement pressés d'arriver au terme de leur voyage. Ils devisaient et riaient joyeusement et il n'était pas possible de les devancer sans passer au milieu d'eux.

La route, en effet, était fortement encaissée et Lagardère eut un geste de dépit. Qui étaient ces hommes, et lui, seul, à pied, pouvait-il songer à les attaquer ?

Il ralentit sa marche, en atténuant autant que possible le bruit de ses pas, cherchant à conserver entre les cavaliers et lui une distance suffisante pour prêter l'oreille à ce qu'ils disaient.

Dans la nuit, les voix ont une résonnance beaucoup plus grande que pendant le jour et les cavaliers ne songeaient guère à mettre une sourdine à

'a leur. Un nom suffit à Henri pour les reconnaitre : l'un d'eux avait interpellé Montaubert.

C'étaient les roués, en effet, les roués qui croyaient Lagardère en Guipuzcoa et feignaient, ainsi que nous l'avons vu, de venir le chercher en Catalogne où il ne viendrait pas.

Par une ironie du sort, c'était lui qui les y rencontrait, à un moment où il aurait voulu les voir au diable.

— Comment se fait-il, — se demanda le chevalier, — qu'ils soient ainsi séparés de Gonzague depuis quelques jours ? Pourquoi ne sont-ils pas à ses côtés dans les rangs espagnols ?

A ces questions qu'il se posait lui-même, il ne trouvait aucune explication plausible.

— Le compte n'y est plus, — ajouta-t-il ; — avant-hier ils étaient encore cinq. Ceux-ci auraient-ils enfin brisé leurs chaînes et s'éloigneraient-ils de leur maître ? Cela n'est guère possible ; je me demande, dans tous les cas, où ils vont.

Pour le savoir, pour connaître aussi quels étaient ceux qu'il avait devant lui, il fallait entendre leur conversation de plus près et la chose était difficile.

La route, bordée de rochers, s'enfonçait dans un bois très sombre. Tout autre y eût vu un obstacle insurmontable, mais le but même que voulait atteindre le chevalier ne lui permettait pas de se laisser arrêter par quatre hommes.

Il serra le talus de plus près, découvrit un endroit où des arbres laissaient saillir leurs racines à travers les roches tandis que leur fût se dressait plus haut même que l'escarpement. Pour lui, cela valait une échelle. En moins de temps qu'il n'en faut pour écrire, il se hissa sans bruit et se trouva sous bois.

Hélas ! ce n'était qu'une faible difficulté vaincue : les ténèbres étaient si profondes sous les arbres qu'à chaque pas il risquait de se briser la tête ou de choir dans une fondrière.

Il eut un moment de désespérance et laissa tomber ses bras au long de son corps. Mais il entrevit Aurore de Nevers qui semblait l'appeler et lui dire : " Encore un dernier effort, tu es si près de moi ! " et il redressa la tête, décidé à vaincre la nature elle-même.

Le ciel voulut-il répondre à ce réveil de son énergie ? Peut-être. La lune se montra, filtra à travers les branches, posant de loin en loin une vague lueur qui suffisait pourtant à guider Henri. Un grand soupir s'exhala de sa poitrine et il espéra.

Alors il suivit à travers bois la route à quelque distance, tel un loup, les nuits d'hiver, suit un voyageur attardé, toujours prêt à se jeter sur lui pour le dévorer s'il vient à trébucher.

Ainsi Lagardère se glissait à hauteur des roués saisissant au vol chacune de leurs paroles.

— Nous avons eu tort, — disait Nocé, — de nous attarder à Saragosse ; nous n'arriverons que très tard à Pena del Cid et l'heure sera indue pour aller demander l'hospitalité à Peyrolles.

Henri tressaillit. Qu'allaient-ils faire à Pena del Cid ? Puisqu'ils s'y rendaient, il fallait y être avant eux.

— Bah ! — répondit Taranne, — la nuit est délicieuse, nous coucherons à l'auberge. Après le déjeuner, nous irons serrer la main du charmant intendant que la terre entière envie à M. de Gonzague. Peut-être même aurons-nous la joie de saluer Mlle de Nevers et sa compagne, qui n'auront sans doute pas grand plaisir à nous voir.

— Aurore est bien à Pena del Cid, — murmura Lagardère ; — Chaverny avait dit vrai.

— Nous demanderons à ce bon Peyrolles s'il ne pourrait nous indiquer où se trouve M. de Lagardère !—s'écria Montaubert dans un grand éclat de rire.

— S'il le croit comme nous en Biscaye, — repartit Nocé, — il ne lui sera pas très agréable de nous le voir chercher au sud de l'Aragon, peut-être près de lui. Nous aurons le plaisir de voir trembler le Peyrolles devant un danger imaginaire et, pour une fois, messieurs, nous ferons des grimaces mieux que ce vieux singe.

Tout le monde se mit à rire, y compris le chevalier. Tandis que les roués croyaient faire de son ombre un épouvantail pour Peyrolles, il lui eût suffi à lui de s'avancer de trois pas pour qu'ils eussent devant eux la réalité bien vivante.

—L'intendant le craint et c'est tout naturel,— dit à son tour le gros Oriol. — Que diriez-vous, messieurs, si nous qui croyons tourner le dos à Lagardère, nous le voyions surgir tout à coup devant nous ici même ?

—Tais-toi, Oriol, — répliqua Montaubert ; tu n'as parlé qu'une fois sensément dans ta vie en nous indiquant le moyen de ne pas tirer notre épée contre la France. Cela se passait avant-hier, et depuis lors tu déraisonnes.

Henri fut heureux de constater que ces hommes avaient eu un dernier reste de pudeur et se promit, s'il devait les tuer un jour, qu'Oriol serait le dernier. Par contre, il eut grande envie de leur prouver que celui-ci raisonnait fort juste, pour le moment du moins. Dans quelques minutes ils en auraient la preuve.

—Messieurs qui vous comparez à des singes, —

songea-t-il,— vous ferez dans un instant de singulières grimaces.

Il choisit sur le sol une pierre assez grosse, anguleuse, presque triangulaire et hâta le pas, se glissant comme une couleuvre au travers des halliers. Quand il eut devancé ainsi les roués de cinq ou six toises, il se posta derrière un pin gigantesque dont le tronc se penchait au-dessus de la route.

Nocé, en tête, se mit à fredonner un couplet contre M. de Law :

Messieurs, messieurs, bonne nouvelle,
Le carrosse de Law est réduit en canelle...

Il n'en dit pas plus long et porta vivement la main à son visage ensanglanté. Si ses compagnons ne l'eussent soutenu, il fût tombé en bas de son cheval.

Une pierre avait été lancée avec force : d'où venait-elle ? Vainement les roués interrogèrent les environs, rien ne remua. Les feuilles elles-même ne frissonnaient pas, tant la nuit était calme.

L'aventure était si étrange que les gentilshommes, pour si peu superstitieux qu'ils fussent, ne furent pas éloignés de croire à quelque phénomène surnaturel, quelque chose comme un bolide tombé du ciel.

Un peu inquiets, dans l'impossibilité de résoudre la question, ils se remirent en route toujours au pas, pour permettre à Nocé d'étancher le sang qui l'aveuglait.

—Le coup est manqué, — songea Lagardère,— c'est à recommencer.

Trente pas plus loin, un nouveau projectile vint frapper Montaubert en plein front, avec une

telle violence cette fois qu'il chancela aussitôt sur sa selle et roula à terre.

En même temps dégringola du talus un homme qui d'un bond, enfourcha le cheval blessé et dégaîna.

—Le chevalier de Lagardère vous salue, messieurs!— s'écria-t-il.— Oriol avait raison tout à l'heure.

Les roués poussèrent un cri de surprise et d'effroi :

—Lagardère ! !

—Lui-même, et qui vous invite à ne pas le suivre.

Il s'enfonça dans la nuit de toute la vitesse de sa nouvelle monture et les gentilshommes, occupés à relever Montaubert, ne songèrent pas même à le poursuivre. Ils savaient trop d'ailleurs ce qu'il leur en coûterait.

Bientôt Lagardère vit se dessiner devant lui la sombre et gigantesque silhouette de Pena del Cid et son cœur se mit à battre avec violence. Plus rien ne le séparait de sa fiancée que quelques murs et la vie d'un homme !

Cet homme était Peyrolles, les jours de celui-là étaient depuis longtemps marqués pour l'expiation !.

Malgré l'heure avancée de la nuit, le chevalier vit une faible lumière pointer à l'une des fenêtres. Peut-être était-ce un signal d'Aurore qui l'attendait, un phare de salut ? Il remercia le ciel de l'avoir amené jusque-là et pressa les flancs de son cheval pour aller frapper à la porte du château de Pena del Cid.

Soudain le sol s'ébranla ; un grondement sourd, suivi bientôt d'un déchirement et d'un fracas terrible, remua jusqu'à entrailles de la terre, et la vieille tour sarrasine, élevée jadis par le

More Abu-Giafar-Ahmed, roi de Saragosse, la vieille tour qui avait bravé les siècles, les ouragans et les hommes, oscilla sur sa basse de granit, puis, tout d'un bloc, s'écroula dans la plaine...

Un cri effrayant, sorte de rugissement du lion blessé à mort, se perdit dans l'effondrement horrible.

Un instant, comme le chêne frappé par la foudre, Henri de Lagardère oscilla sur sa selle, retenant son souffle, tendant son oreille, absorbant le silence qui avait suivi la catastrophe ; puis, n'entendant aucun cri d'agonie, persuadé qu'Aurore était morte, il tomba à la renverse !...

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE

TROISIEME PARTIE

L'ANCETRE

I

LE CRI DU VIEUX DUC

Sur une des places de l'orgueilleuse Burgos, patrie du Cid, un cercle s'était formé autour de deux jeunes filles, des gitanitas.

L'une d'elles dansait à ravir le fandango et, pour l'admirer, il n'y avait pas que des muletiers, des aguadors et des duègnes : l'hôtel de la Capitainerie générale avait toutes ses fenêtres ouvertes, garnies de senoritas qui jetaient des piécettes blanches et cessaient de jouer de l'éventail pour applaudir.

Burgos aime la musique, le son des tambours, les clochettes qui tintinnabulent. La légende du Campéador a mis dans le cœur de chacun de ses habitants une poésie vague qui, ne trouvant pas toujours à rythmer le cliquetis des épées, tire prétexte de tout ce qui est symphonie,, bruit de castagnettes, voix d'or, pour s'élever à hauteur des innombrables clochers qui tintent tout le jour. En aucune ville d'Espagne les cloches ne sonnent autant qu'à Burgos.

Les deux gitanitas qui attiraient ainsi la foule

n'avaient entre elles aucun point de ressemblance. Celle qui dansait était brune, souple et légère ; sa bouche était fraîche, ses yeux éclatants et parfois un rire sec, au sortir de ses lèvres, claquait comme un coup de fouet.

L'autre était toute blonde et n'avait ni la même audace du regard ni la même habitude des foules. La curiosité des spectateurs semblait peser sur elle comme une insulte à sa beauté, un viol de tout son être. Elle se traînait pour ramasser l'argent et ne remerciait même pas, tant elle était lasse, et c'était plus encore à elle qu'à l'autre qu'allait la sympathie de tous, parce qu'on la voyait souffrir et qu'on la devinait martyre.

Pourquoi le petit marquis de Chaverny ne se trouvait-il pas là ? Mais, au fait, il est à douter qu'il eût été bien joyeux de reconnaître en la brune jeune fille, dona Cruz.

Dona Cruz qui chantait, secouait les grelots de son tambourin, arrondissait son bras nu, cambrait sa jambe fine. Elle offrait aux dilettanti comme à la racaille de Burgos le magnifique spectacle de ses dents blanches, de sa poitrine ferme, le resplendissant poème de sa chair vierge, tandis que son âme,— comme celle du Christ dont l'image tant renommée pend aux murs de la cathédrale,— son âme était triste jusqu'à la mort.

Et c'était Aurore de Nevers, la plus riche héritière de France, cette blondinette qui courbait son front pâle pour ramasser sur le pavé quelques maravédis !

Pourquoi étaient-elles là toutes deux, dolentes et navrées ? Autant demander pourquoi il est des vaincus de la vie, des opprimés et des victimes !

Quand, un instant après, elles furent dans la modeste chambre qu'elles avaient retenue pour une nuit, Flor jeta avec dédain son tambourin dans un coin. Ce n'était plus pour elle le disque sonore et vibrant dont jadis elle s'accompagnait derrière l'Alcazar de Madrid, mais un nouvel instrument de torture, une souffrance ajoutée à toutes les autres.

Malgré sa vraie vaillance, elle n'avait pu réprimer ce geste de lassitude qui peignait l'état de son âme et, seulement quand elle vit le front de son amie s'assombrir encore, elle se souvint que son devoir était de rester courageuse et forte.

—Compte ta recette,— dit-elle avec une gaieté feinte.— Nous devons être presque riches ce soir.

De même que Flor avait jeté son tambourin tout à l'heure, Aurore de Nevers secoua sur la table la monnaie qui brûlait ses mains et ses poches : il y avait des ocharos, des maravédis, des pesetas en assez grand nombre, jusqu'à un doublon d'or qui brillait parmi le cuivre.

—Il ne faut pas mépriser cet argent, — fit sérieusement dona Cruz ;— c'est lui qui nous sauvera.

—Aura-il donc plus de puissance que nos fiancés ?— murmura Aurore.

—Non, mais il nous aidera au moins à les retrouver ou à gagner la frontière.

—La frontière ?...Quand l'atteindrons-nous ?

—Demain s'il ne survient rien. Pourquoi la pauvre Mariquita n'est-elle pas là pour nous guider ?

—Elle nous avait promis de nous ramener La gardère : les jours ont passé. Henri n'est pas venu !... Elle t'a dit avoir envoyé M. de Chaverny près de nous: nous n'avons pas vu le marquis... Elle nous a aidées dans notre évasion,

c'est vrai, mais pourquoi ne nous a-t.elle pas accompagnées au dernier moment, comme il était convenu ?

Une grande tristesse se peignit sur le visage de dona Cruz.

—La douleur te rend injuste,—dit-elle ; — qui sait si Mariquita ne souffre pas, n'est pas blessée pour avoir voulu nous sauver ?

—Blessée ?

—Je le crains. Quand le château s'est écroulé, elle était encore dans l'escalier souterrain, et peut-être y est-elle murée vivante à cette heure ? Peut-être, alors que je chantais il n'y a qu'un instant, exhalait-elle don dernier râle en prononçant notre nom ?

Deux larmes coulèrent de ses yeux : regrets sincèrent qui ne paieraient jamais le dévouement de l'amie.

—Murée vivante!— s'écria Mlle de Nevers en frissonnant.— Ne dis pas cela, Flor, tais-toi !... Ce serait trop horrible!... Jure-moi que cela n'est pas, que tu as voulu me punir de ce que j'ai dit...

Secouée de sanglots, elle tomba dans les bras de la gitanita, qui la berça contre sa poitrine et s'efforça de la consoler.

— J'espère la revoir, — dit celle-ci, — si Dieu a fait un miracle !

—T'expliques-tu cette catastrophe ? — demanda Aurore, — ce château qui s'écroule derrière nous ?

— Je ne sais rien, je ne comprends pas ce qui s'est passé ; mais je crois que Peyrolles est mort et avec lui don Pedro.

— Le père de Mariquita... Tu vois, ma pauvre Flor, que je porte malheur à tous ceux qui me veulent du bien, à Lagardère, à Chaverny, à toi,

à tous !... Mieux vaudrait que je fusse restée dans la tour !

Petite folle ! réjouis-toi au moins d'avoir porté malheur à Peyrolles... S'il est enseveli sous les ruines de Pena del Cid et si nous ne rencontrons pas Gonzague, demain nous serons à Bayonne !

Avant d'aller plus loin, il faut expliquer pourquoi la tour sarrasine, qui semblait devoir encore pendant des siècles profiler son ombre sur la vallée, s'y était abattue comme un vieil arbre dont le tronc est pourri.

Les deux jeunes filles ne pouvaient en soupçonner la cause et ne savaient qu'une chose, c'est qu'on les avait fait fuir assez à temps pour qu'elles n'en fussent pas les premières victimes. Tout les portait à croire que ce n'était pas un pur hasard, mais bien l'œuvre de Mariquita.

Dès que Chaverny, quelques jours auparavant, avait eu quitté celle-ci au pied de la Torre nueva de Saragosse, elle s'était mise, par monts et par vaux, à rechercher Lagardère. Mais elle avait eu beau ensanglanter ses pieds à parcourir les routes, à fouiller les villages, elle avait dû se résigner à retourner à Pena del Cid, avec la crainte que Chaverny n'en eût emmené Mlle de Nevers et sa compagne.

Elle les y retrouva toutes deux en pleurs, n'ayant pas vu davantage le marquis que le chevalier.

Ce fut alors qu'une pensée aussi téméraire que généreuse germa dans son cerveau : elle jura qu'elle sauverait ses amies, au péril de sa vie à elle, en mettant en jeu la vie même de son père. Et, simplement, elle vint exposer son plan au vieux duc.

— Il faut, — lui dit-elle, — qu'elles se déguisent en gitanitas et qu'elles fuient par l'escalier se-

cret : je les conduirai moi-même en France. Mais je vois à cela un obstacle : Peyrolles, dont il faut mettre la vigilance en défaut...

— J'en ai le moyen, riposta le vieillard d'une voix sourde.

— Lequel ?

— Le tuer !

— S'il est nécessaire de le poignarder, — s'écria la gitanita, — c'est à moi qu'il appartient de le faire : ta main ne doit pas être souillée ; celle d'une bohémienne a le temps de se purifier.

— Je ne frapperai ni par derrière ni dans l'ombre, — reprit don Pedro. — Hier encore, Peyrolles n'était que mon hôte et, bien qu'il fût un scélérat, je lui devais protection. Aujourd'hui, la guerre a changé nos situations respectives : elle me donne le droit de le chasser de chez moi, le devoir de le traiter en ennemi. C'est face à face et l'épée à la main que je ferai la route libre à tes amies.

— Non, père, pas cela ! — s'écria la pauvre enfant en se suspendant à son cou. — Il est plus fort, plus vigoureux que toi, et, tout autant que son âme, son épée est traîtresse.

— Va ! mon enfant, j'ai vécu ma vie ! Je ne suis plus rien, puisqu'on ne m'a pas rappelé de la Cour pour aller combattre avec l'armée. L'Espagne, sous le joug d'Alberoni, a bu depuis quelques années toutes les hontes : elle va connaître demain la défaite. Je mourrais aussi bien de la savoir vaincue et, puisqu'il m'est donné de me battre seul contre un seul Français, puisque, aussi bien, ce Français est un criminel et un lâche, je veux prendre ma part du devoir qu'on ne me permet pas d'accomplir et faire en même temps justice.

Mariquita connaissait l'énergie de ce caractère

que les ans n'avaient pu affaiblir, elle comprit que c'était là une décision irrévocable qu'aucune prière ne saurait fléchir ; et pourtant elle voulut tenter un dernier effort.

— J'aurais trop peur de te voir succomber, — dit-elle. — Mlle de Nevers et dona Cruz n'accepteraient pas elles-mêmes le salut à ce prix : elles l'attendront des événements et du temps.

Le vieillard frappa du pied avec irritation, disant :

— Tu n'as pas à les consulter, petite bavarde. D'ailleurs, qu'elles le veuillent ou non, je provoquerai cet homme !

— Père !

— J'ai dit, et tu sais que je ne reviens jamais sur ma parole. Si je gagne la partie contre l'intendant de Gonzague, tout sera pour le mieux ; si c'est lui qui a la chance, voici mes instructions : Ce soir, je préviendrai Peyrolles que je veux lui parler, à minuit, dans la cour du château. Dès que tu nous verras ensemble, tu feras fuir les jeunes filles par l'escalier qui mène à la vallée et toi-même t'arrêteras dans le sous-sol de la tour sarrasine : là, il y a quatre barils de poudre reliés par une mèche. Un soupirail qui s'ouvre dans la cour te permettra d'entendre nos paroles ; quand je crierai Espagne ! c'est que je serai blessé à mort !...

— Père ! père !... c'est horrible ! — s'écria Mariquita dont le front s'inonda d'une sueur froide.

— Sois courageuse, ma fille ! — poursuivit le vieillard. — Quand donc tu auras entendu le signal, mets le feu aux poudres et fuis aussi rapidement que tu le pourras ; la mèche est assez longue pour te permettre de rejoindre tes compagnes avant que le château s'écroule.

— Je ne fuirai pas !... Je veux mourir avec toi !

— Je te le défends !...J 'aurais voulu te léguer pour unique héritage ce vieux nid d'aigle qu'on m'a laissé pour y mourir ; Dieu en décide autrement. Tu ne garderas de moi que le souvenir d'un père qui t'a beaucoup aimée et qui, ne t'ayant laissé que la vie, t'exhorte du moins à ne jamais sortir du droit chemin. Si tu en trouves la récompense, il te faudra en remercier le ciel ; mais, si, au contraire, elle est pour toi amère et douloureuse, tu te souviendras que ton père, après avoir été beaucoup, ne fut plus rien et ne se plaignit jamais.

Il alla à une cassette qu'il ouvrit.

— Voici mon testament, — ajouta-t-il ; — tu n'y trouveras qu'une clause : ta reconnaissance pour ma fille unique et chérie. Je n'y parle pas de mes biens confisqués : ils paieront les débauches du roi et de son premier ministre ; on ne te les rendra jamais ! Voici des cheveux de ta mère, son portrait et le mien... C'est tout !... Viens prier quelquefois, si tu le peux, sur les ruines de Pen[illegible] [illegible]el Cid qui seront mon tombeau !

Ma[illegible] [illegible]uita, le visage inondé de larmes, tomba aux genoux du vieillard :

— Père ! dit-elle, bénis ta fille, pour lui donner le courage de t'obéir !

Le vieux duc, avec une courte prière, imposa les mains sur son enfant et, l'ayant relevée, il la pressa longuement sur son cœur.

De tout cela, du dévouement de son père et du sien, elle ne dit rien à celles qui en étaient l'objet, sinon qu'il fallait se préparer à fuir. Elle leur expliqua ce qu'elles auraient à faire et surmonta l'angoisse qui l'étreignait elle-même pour

dissiper leurs craintes, leur persuader que leur salut ne dépendait que d'elles.

Quand don Pedro fit part à Peyrolles de son désir de l'entretenir à minuit dans la cour d'honneur, celui-ci ne dissimula pas la surprise que lui causait ce mystère.

— Pourquoi choisir cette heure et ce lieu ? — demanda-t-il.

— Parce que ce sont ceux qui conviennent. S'il m'était possible de vous en donner en ce moment les raisons, ce serait fait déjà. Ce rendez-vous a, pour vous comme pour moi, une importance capitale : n'y manquez pas.

Jusqu'à l'heure indiquée, l'intendant arpenta sa chambre à grands pas, non sans se poser mille questions.

Il se demanda si son hôte n'aurait pas découvert quelque complot ayant pour but d'enlever Mlle de Nevers et ne se disposait à le déjouer de concert avec lui ; ou bien si ce n'était pas, au contraire, un guet-apens dirigé contre lui ? Hypothèse inadmissible, en somme, ce vieillard étant honnête et loyal, incapable de tremper dans une action criminelle ou infâme.

Cette dernière réflexion même lui suggéra la pensée qu'il est bon parfois pour un coquin de pouvoir mettre sa confiance en la loyauté d'autrui ; nul ne se fût confié à la sienne sans s'en repentir !

Il ceignit donc son épée, glissa un poignard sous son pourpoint et descendit dans la cour qu'il trouva déserte.

La nuit était sereine ; la lune épandait sa pâle clarté sur les choses silencieuses et celles-ci avaient un aspect mille fois plus reposant et plus calme qu'aux heures du jour, alors que la ligne de démarcation entre les parties brûlées par

le soleil et les ombres portées est violente et crue.

Des myraides de points d'or scintillaient dans le ciel et la Voie lactée semblait tendue comme un voile de mariée. Des étoiles filantes rayaient l'espace, entre-croisaient leurs courbes gracieuses, décrivaient des paraboles que suivaient des yeux à cette même heure les écoliers de Salamanque, les poètes de Murcie et les amoureux de l'Espagne entière.

Peyrolles était indifférent à tout cela. Il ne sentait rien de cette délicieuse et paisible émotion que donne à l'âme le spectacle d'une nuit radieuse, car dans son âme à lui, il y avait plus que le trouble : la peur ! Ceux dont la conscience est lourde tremblent de ce qui fait la joie des autres.

Il ne fut pas longtemps seul. Don Pedro se trouva bientôt devant lui, et comme lui il avait ceint son épée. Sa taille s'était redressée, la brise se jouait dans ses cheveux de neige et il avait revêtu un splendide pourpoint de soie brochée d'or, dernier vestige des grandeurs passées.

A sa vue, Peyrolles affecta de sourire.

— Malgré ce qu'a d'étrange cet entretien nocturne, dit-il, je me suis conformé à votre désir. Notre conversation doit-elle être longue ?

— Eternelle ! monsieur, — répondit gravement le duc.

M. de Peyrolles le crut fou et fut stupéfait de l'entendre ajouter :

— Cette conversation, d'ailleurs, restera entre nous et nul la répètera, à qui que ce soit, jamais ! Si vous le voulez bien ?

A ce " Si vous le voulez bien " ironique, l'intendant tressaillit, se rappelant involontairement que Cocardasse lui parlait ainsi à l'auber-

ge de la Pomme d'Adam, lorsqu'il payait, lui, le meurtre du duc de Lorraine.

Il demanda :

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'avant votre venue ici, — répliqua le vieillard, — ce toit n'avait jamais été souillé par la présence d'un imposteur, d'un lâche et d'un assassin. J'aurais dû vous en chasser dès le premier jour et pourtant je me félicite, ne l'ayant point fait, de vous avoir ménagé cette explication suprême.

— C'est donc une querelle que vous cherchez, monsieur ? — interrogea Peyrolles en dégaînant.

— Je le crains pour vous ; cependant, remettez votre épée au fourreau, il sera temps de l'en sortir quand vous me verrez tirer la mienne.

— Sais-je seulement, — fit insolemment l'intendant, — si je pourrai me battre contre vous sans déchoir ?

— En croisant le fer avec vous, monsieur, il ne peut y avoir de déshonneur que pour moi. Si mon épée devait encore servir, ne fût-ce qu'une fois, je préférerais la briser et vous laisser aller, car elle est faite d'acier pur et celui qui la tint pendant toute une vie glorieuse ne cessa jamais d'être loyal. La vôtre ne fut jamais que l'ignoble instrument de votre bassesse et de votre servitude : elle vous sert aujourd'hui à garder deux jeunes filles que votre maître et vous avez volées et que vous torturez.

Quelqu'un avait donc parlé, mais qui ? Peyrolles voulut tenir tête à l'orage et ricana :

— Qui vous a dit cela et depuis quand le savez-vous ?

— Depuis le jour même de votre arrivée au château, autant dire depuis que je vous méprise et que je vous hais. Mais si j'avais le droit de

les délivrer de votre joug, je n'avais pas celui de m'ériger en justicier de vos actes : c'est ce qui doit vous expliquer pourquoi j'ai jusqu'ici respecté votre personne. Aujourd'hui, la guerre déclarée entre la France et l'Espagne lève tous mes scrupules : nous ne sommes plus seulement des adversaires personnels, nous sommes ennemis de par la volonté de votre roi et du mien !

— Et, de par la vôtre, vous représentez l'Espagne ? — glapit Peyrolles.

— Je la représente noblement, — répliqua le duc, — et je vous mets au défi d'en faire autant.

Le factotum de Gonzague eut un rire qui sonna faux.

— On m'avait souvent assuré, — dit-il, — que les hidalgos étaient présomptueux et fats. J'en ai la preuve aujourd'hui, si tant est que vous soyez hidalgo, vous qui cachez votre nom !

— Mon nom ! je l'ai tu tant qu'il en a été besoin; maintenant je vais vous le dire, pour que vous sachiez qui vous fera l'honneur de vous tuer : je suis le duc Pedro y Gomez y Carvajal de Valedira, descendant des Mores d'Andalousie, comte de Jean et d'Albarazin, grand d'Espagne !

— Et moi...

— Je sais... Vous vous appelez Peyrolles, valet de Philippe de Mantoue, prince de Gonzague, traître à son roi et à sa patrie, peut-être à son Dieu ?... et, comme vous, un assassin et un lâche !

La vieille horloge, elle aussi contemporaine des Mores, commença de tinter lentement minuit.

— En garde ! — s'écria le vieillard. — Vainqueur ou vaincu, vous ne sortirez pas d'ici vivant !

Malgré l'invitation qui lui en avait été faite,

Peyrolles n'avait pas remis son épée au fourreau. Quand il vit le duc porter la main à la sienne et avant qu'il l'eût tirée, il allongea le bras et se fendit avec fureur.

C'était un nouveau crime sur sa conscience : il n'en était plus à les compter.

Don Pedro battit l'air de ses deux mains et de tout ce qui restait de souffle dans sa poitrine trouée de part en part, il poussa le cri suprême qui était en même temps le signal de la justice, de la vengeance et du sacrifice :

— Espagne !

Le marteau qui allait frapper le dernier coup de minuit n'avait pas eu le temps de retomber qu'une explosion secoua la tour qui s'écroula avec fracas, enfouissant l'intendant de Gonzague sous ses décombres.

II

ENTERRES VIVANTS

Il y avait sur terre un honnête et vaillant homme de moins, don Pedro de Valedira, qui était étendu sur le sol, face au ciel, où s'était envolée son âme.

Peyrolles restait enseveli sous l'amas de poussière et de pierres qui obstruait une partie de la cour.

A vingt pas plus loin, Lagardère s'était écroulé, lui aussi, en arrivant tout juste pour assister à la catastrophe, et maintenant couché, privé de sentiments, devant ce qui restait de Pena del Cid, il semblait vouloir le garder,

Aurore de Nevers et dona Cruz, effrayées, mais libres, fuyaient vers le nord.

Mais qu'était devenue Mariquita ?

Quand elle avait entendu le cri d'agonie, aussi cri d'héroïsme, qui lui apportait en même temps la confirmation de la mort de son père et l'ordre de le venger, la pauvre enfant avait dû faire appel à tout son courage pour que le cœur ne fut pas plus fort que la volonté et pour approcher de la mèche la torche qu'elle tenait à la main.

Ses narines et ses lèvres frémissaient, l'expression de ses yeux et de son visage était devenue très dure : c'était la tigresse prête à la lutte, et sa main ne tremblait pas.

Si vaillante cependant que soit une femme, aux heures où sa vie est en jeu, la minute vient bien

vite où les nerfs se détendent, où la faiblesse et la pitié reprennent leurs droits. On vit souvent pleurer Jeanne d'Arc quand, la bataille gagnée, elle ne voyait plus autour d'elle que des mourants ou des morts !

La bohémienne songea qu'elle avait promis à son père de s'enfuir ; mais, l'eût-elle voulu, maintenant, qu'il était trop tard.

C'est à peine si elle put descendre quelques marches, tandis que la mèche crépitait derrière elle et ses jambes flageolaient, sa torche vacillait dans sa main. Elle avait les yeux hagards et ne voyait plus rien ; ses oreilles bourdonnaient, sa cervelle était vide : elle eut la sensation qu'elle allait devenir folle !

Angoisse atroce, indicible, de l'être qui sent sa raison lui échapper, la démence venir !

Mariquita, en quelques secondes, souffrit mille fois plus que si on l'eût tuée, martyrisée, que si on lui eût enlevé un à un des lambeaux de sa chair. C'étaient des lambeaux de son intelligence qui lui étaient arrachés peu à peu et que ses deux mains crispées sur son front ne pouvaient retenir. Elle appela la mort, et, la mort ne venant pas, elle roula inanimée sur les marches.

Elle n'entendit pas l'explosion, la montagne craquer et se fendre, les fondations de la tour sarrasin se disjoindre. La torche à demi consumée brûlait à terre auprès d'elle, au risque de mettre le feu à ses vêtements, et peut-être achèverait-elle he se consumer sans que la gitanita eût repris connaissance ? Que deviendrait-elle alors dans ces ténèbres ?

Un fragment de rocher qui se détacha de la voûte, en venant heurter sa tête et ensanglanter son front, la tira de son évanouissement.

—Que s'est-il passé — se demanda-t-elle en rouvrant les yeux.

Elle se souvint et recouvrant pour un instant toute sa lucidité d'esprit, elle songea qu'il lui fallait maintenant que tout était consommé, essayer de rejoindre Aurore de Nevers et Flor.

Par malheur la terrible secousse qui s'était produite au dehors avait eu sa répercussion jusque dans les entrailles du sol. Tout le contrefort sur lequel était assis Pena del Cid avait tremblé jusqu'à sa base. L'escalier souterrain était fermé désormais à ses deux orifices et comme dona Cruz en avait exprimé la crainte, Mariguita était enterrée vivante.

La petite bohémienne comprit toute l'horreur de sa situation et, pour un instant, la circulation de son sang sembla s'arrêter tandis qu'un gémissement s'échappait de ses lèvres.

Allait-elle donc mourir là de faim et de froid, pâture des chauves-souris, des hibous et des rats, sans que personne pût entendre ses cris, sans espoir qu'aucun secours humain pût lui venir ? quoi n'était-elle pas restée près des tonneaux de poudre, dont l'explosion eût réduit son corps en bouillie ? Pourquoi n'avait-elle pas attendu la chute des murs qui l'eussent écrasée ?

Assise sur une marche, les yeux dans le vide, les cheveux épars et les genoux dans ses mains, elle chercha comment elle pourrait bien en finir tout de suite avec la vie.

Elle songea d'abord à mettre le feu à ses jupes et, fascinée par la lueur tremblotante de la torche, elle demeura longtemps immobile. Non: ne serait-elle pas trop longue cette mort dans les flammes qui lécheraient son corps, le boursouffleraient et le feraient souffrir des heures peut-être avant qu'il ne fût devenu un cadavre ?

Pourtant elle ne pouvait détacher ses yeux de ce point lumineux qui jetait sur elle une lueur blafarde et qui l'hypnotisait, sans se rendre compte que c'était la folie qui venait et qui déjà enserrait son cerveau ainsi que dans un cercle de fer.

Soudain elle poussa un éclat de rire strident, suivi d'un hurlement lugubre qui emplit la voûte, se répercuta, gronda et mugit, qui lui fit peur à elle-même. Sous l'empire d'un incommensurable effroi, elle se précipita, bondit, se heurta aux parois, tomba pour se relever et retomber encore, tout cela entremêlé de cris inarticulés, de sanglots et de rires.

Par un mouvement irraisonné bien qu'instinctif, elle attaqua l'obstacle, attira une à une les pierres qu'elle lançait derrière elle avec une puissance qu'elle n'eût jamais eue auparavant. Mais la folie décuplait ses forces ; elle ne sentait pas le poids des blocs, ne voyait pas que ses mains saignaient, qu'elle avait des ongles arrachés.

La torche s'était éteinte, à bout de matière, se sentant inutile, car les yeux hagards de Mariquita voyaient dans la nuit. Soudain, une bouffée d'air lui cingla le visage : la trouée était faite. Elle l'élargit, passa, descendit en vacillant jusqu'à la vallée et, quand elle revit le ciel, le jour et la campagne, un hurlement sauvage s'échappa de sa gorge ; elle se mit ensuite à danser en tournoyant, jusqu'à ce que, épuisée et vaincue, elle eût roulé sur le sol.

Quand elle revint à elle, elle ne se souvenait plus ni de son père, ni d'Aurore de Nevers, ni de rien. Les ténèbres avaient envahi son cerveau: elle était folle !

Elle remonta pourtant vers le château par le chemin ordinaire, sans se rendre compte de ce qui

l'y poussait. La route était bordée de paysans qui avaient attendu le petit jour pour venir se rendre compte, du plus loin possible, des effets de la catastrophe. Mariquita leur tint des propos incohérents et sans suite.

Les Espagnols, dans les veines desquels coulent encore des gouttes du sang d'Orient, ne sont point hostiles aux fous ; mais ils ne vont pas comme les Indiens, jusqu'à les tenir pour des saints et ils s'en éloignent même le plus qu'ils peuvent.

La mystérieuse jeune fille de Pena del Cid, qu'on n'avait jamais pu qu'entrevoir et dont la légende avait fait une sorcière, n'était donc qu'une pauvre insensée ? Cela les rassurait et les dépitait en même temps. Beaucoup d'entre eux n'en eussent pas moins affirmé que le sang répandu sur son visage et sur ses mains provenait de quelque commerce avec l'enfer. Le diable certainement n'avait pas dû rester étranger aux événements de la nuit et à la disparition de la tour sarrasine.

Aussi, à mesure que la folle avançait, les curieux et les commères lui laissaient-ils le chemin libre et regagnaient-ils en hâte leurs demeures, afin d'éviter quelque mauvais sort.

Mariquita allait toujours sans se soucier d'eux, s'arrêtant de temps en temps pour cueillir une baie ou une fleur aux buissons, pour parler aux nuages et aux oiseaux.

Un des battants de la porte qui donnait accès dans le château s'était abattu, et la gitanita s'arrêta à quelques pas, comme si un souvenir se fût fait jour dans son esprit.

Il n'en était rien cependant, car une seule chose la préoccupait en cet instant : la présence d'un

cheval tout sellé, tranquillement occupé à paître l'herbe poussée entre les pavés.

Elle se disposait même à s'approcher de lui pour le caresser lorsqu'elle aperçut, étendu à ses pieds, un homme qui semblait dormir. Elle eût pu même le croire mort, tant il était pâle, si, au cri jeté par elle, il n'eût relevé ses paupières qui, trop pesantes sans doute retombèrent aussitôt.

La folle s'arrêta net, fixa son regard aigu sur l'étranger, et cette fois encore on eût dit qu'une lumière soudaine venait de jaillir parmi les ténèbres de son cerveau. Elle passa à plusieurs reprises ses mains sur ses yeux, sur son front et les porta ensuite sur sa poitrine, à la place du cœur ; mais toute cette pantomime se termina par un éclat de rire et des larmes. Alors la pauvre fille s'agenouilla, souleva le buste de l'homme, le berça lentement en modulant un chant bizarre, très doux. Comme il ne s'éveillait pas, elle lui posa la tête sur ses genoux et se mit à l'embrasser avec tendresse, avec passion.

Le contact de ces lèvres chaudes qui semblaient vouloir insuffler la vie chez celui qui paraissait près de la perdre, ne tarda pas à le ranimer, et dès que ses paupières se furent entr'ouvertes, il laissa échapper un faible cri de surprise.

--Dors, dors, mon bien-aimé!— répondit-elle.— La nuit est venue... nous allons prendre la mer, voguer vers l'Orient... Qui es-tu?

Etonné de ce langage, il se mit sur son séant, la regarda longuement et vit passer dans ses yeux cette étrange lueur qu'y met la démence.

—Ne me reconnais-tu pas ? — lui demanda-t-il avec anxiété.— As-tu donc oublié le chevalier de Lagardère ?

—Lagardère ?...— répéta-t-elle en riant.— Oui, t'était là-bas, quand j'était toute petite...

—Ecoute-moi bien, — reprit Henri, — et tâche de te souvenir... Sais-tu où est Aurore de Nevers ?

Elle parut comprendre et chercha à faire un effort de volonté ; mais sa mémoire fut rebelle :

—Aurore de Nevers ?— répondit-elle.— C'était une vieille femme qui demeurait tout en haut de la tour sarrasine... Elle en est tombée ce matin et les loups l'ont emportée...

—Te souviens-tu de dona Cruz ?

—Dona Cruz ?... Elle danse, elle fuit, elle s'envole... Je la vois... regarde...

Hélas ! elle montrait du doigt un nuage dans le ciel.

Le chevalier se demanda avec angoisse par suite de quelles circonstances sa petite amie était devenue folle, quel drame s'était passé cette nuit même dans ce château de Pena del Cid, sous les ruines duquel était peut-être ensevelie sa fiancée ?

—Sans doute,— se dit-il avec terreur,— celle-ci a seule survécu à l'horrible catastrophe et c'est peut-être en voyant mourir Aurore et Flor que sa raison a sombré ?

Mariquita était la seule qui pût lui dire ce vui avait eu lieu et Mariquita ne pouvait parler, lui révéler le secret de vie ou de mort. Jamais Henri ne s'était autant senti l'âme en détresse, son cour énergique eut un moment de défaillance, tandis qu'il courbait la tête sous le poids de ce nouveau malheur qui était peut-être le dernier.

—Pourquoi es-tu venue me tirer de ma léthargie ?...—dit-il en repoussant la jeune fille qui s'était accrochée à son épaule et qui, tour à tour riait et sanglotait en le contemplant.

Elle prononça sur un ton tragique :

—Il ne faut plus dormir... Elle t'attend !...

Etait-ce une lueur et la raison allait-elle revenir ? Deux mots suffiraient pour mettre Lagardère sur la voie, pour le consoler ou le désespérer à jamais.

Il prit la bohémienne dans ses bras et, à son tou, la la berça doucement :

—Sois calme, ma pauvre enfant,— murmura-t-il.— Va, je ne t'abandonnerai pas ainsi,je t'emmènerai avec moi et la science te guérira... Mais fais appel à ta mémoire et dis-moi si Aurore est vivante...

Il plongeait en même temps ses yeux dans ceux de la gitanita comme pour y faire entrer un fluide qui coordonnerait les pensées, ferait renaître les souvenirs disparus.

Sous ce regard qui lui ordonnait de penser, de parler, les paupières de la petite battirent et se fermèrent pour se rouvrir bientôt et laisser apparaître deux yeux fixes où luisait un éclair d'intelligence.

Lagardère eut une seconde d'espoir quand il vit les lèvres s'agiter ; il attendit avec anxiété ce qui allait en sortir :

—Elle vit ?— interrogea-t-il.

—Elle vit !— répondit Mariquita.

Le chevalier sentit son cœur bondir de joie dans sa poitrine.

Mais, tout de suite, la bohémienne reprit :

—C'est moi qui suis morte !... Là, dans l'escalier... il y avait de la poudre!... J'ai été enterrée vivante !... Ciel!... mon père !

Un cri déchirant monta de ses lèvres et Lagardère la soutint pour l'empêcher de tomber. Qu'y avait-il de vrai dans ce qu'elle venait de dire ? Qui était son père ?

Elle vit! avait-elle affirmé. Hélas! elle avait dit aussi : " C'est moi qui suis morte !..." La

première de ces allégations était-elle fausse comme la seconde ?

Henri lui laissa le temps de se calmer et résolut de tout tenter pour éclaicir ce mystère, en pressant de questions la pauvre folle.

—Et Peyrolles ?— lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

—Là !...—répondit-elle en étendant le bras vers les ruines.

Elle n'avait pas achevé que de la cour du château, déboucha un cavalier monté sur le propre cheval de Lagardère et qui passa près de celui-ci comme un ouragan.

Le chevalier eut un rugissement et tira son épée :

—Peyrolles !— s'écria-t-il.

En même temps, une flamme passa dans les yeux de Mariquita, qui tendit vers l'assassin de son père un poing menaçant :

—Peyrolles !—hurla-t-elle avec rage.

Celui-ci était déjà loin et ricanait.

Lui aussi avait été enterré vivant : il en sortait la vie sauve et la raison saine. C'était à croire que, la terre elle-même s'écroulant dans l'espace, s'il devait rester un seul être vivant,celui-là serait Peyrolles !

Quand, en effet la tour sarrasine chancela et s'abattit sur sa tête, il fut jeté violemment à terre et resta longtemps sans connaissance. Et cependant il en vint à ouvrir un œil, à sentir que non seulement il n'était pas mort, mais qu'il n'avait aucune blessure grave.

Sa situation n'en était pas pour cela moins critique.

Une sueur glacée inonda son front : il se sentit perdu quand même et maudit le sort qui ne l'avait pas tué sur le caup.

Il songea à appeler. A quoi non? Quand bien même on fût venu à son aide, la situation n'en eût pas été changée. Il tendit l'oreille e ne perçut aucun bruit : il était évident qu'après l'explosion, les paysans ne devaient pas mettre beaucoup d'empressement à s'approcher du château, dont la superstition les tenait éloignés déjà en temps ordinaire. A supposer qu'il y en eût un, un seul plus hardi que les autres, il était inutile d'appeler, car avec quelle précipitation n'eût-il pas fui en entendant une voix sortir de cet amas de ruines ?

—Quand ils seraient cent à vouloir me sauver, —songea Peyrolles, — tous voudraient y mettre la main et je n'en serais broyé que plus vite.

A part les rares fois il s'était trouvé face à face avec le chevalier de Lagardère, l'intendant de Gonzague ne s'était jamais senti si près de la mort, d'une mort horrible qui offrait deux alternatives : l'écrasement ou la famine. Tenter d'esquiver celle-ci, c'était déchaîner celui-là, et les deux s'uniraient peut-être pour l'achever, alors que, les entrailles torturées par la faim et la soif, brûlant de fièvre et voulant à tout prix se sauver, il serait forcé de tenter ce qui pour l'instant lui semblait impossible.

A cette pensée, la peur l'empoigna, ses dents claquèrent avec un bruit de castagnettes. Il fallut, pour faire renaître en lui quelque espoir qu'un rayon de soleil vint filtrer à travers les décombres et se poser sur ses yeux.

On n'est pas encore dans le tombeau tant qu'on voit un coin du ciel bleu et qu'on peut communiquer avec des hommes !

Il souhaita ardemment alors que quelqu'un se montrât, fût-ce un ennemi, fut-ce même Lagardère ! Celui-ci le délivrerait d'abord, sauf à le

tuer ensuite,mais non pas sans défense. Un coup d'épée ne serait-il pas en tout cas cent fois préférable à la mort horrible et lente dont il était menacé ?

Il parvint à lever un peu la tête, et vit, étendu dans la cour, les bras en croix, le cadavre de don Pedro de Valedira qu'il avait assassiné.

—Il m'a dit,— murmura-t-il,— que je ne sortirais pas d'ici vivant !...

" Serait-ce vrai et prévoyait-il que sa vengeance consisterait dans ma souffrance à moi ?

En même temps il songea à Mlle de Nevers et à dona Cruz et se demanda si, comme lui, elles étaient enfouies sous les ruines de Pena del Cid, ou si, tandis qu'il écoutait les formidables accusations de don Pedro celui-ci n'avait pas fait fuir les jeunes filles ?

—Si elles sont mortes,— pensa-t-il,— le hasard seul aura fait que je n'aurai pas partagé leur sort et le prince ne pourra m'accuser. Si au contraire elles ont pu fuir, je pourrai lui dire que j'ai risqué ma vie pour déjouer ce plan combiné d'avance et dont ma mort seule pouvait assurer le succès.

Cette pensée le ramenant à sa présente situation, il ajouta tristement :

-Pourquoi m'inquiéter de ce qu'elles sont devenues, préparer l'avenir quand mon existence ne tient qu'à un fil et que ce fil va se rompre ?

Il resta longtemps immobile, inconscient, n'attendant rien du destin, sinon le cataclysme final qu'un atome pouvait provoquer : un simple coup de vent ou même le propre poids des matériaux amoncelés.

Les sabots d'un cheval heurtant le pavé de la cour le tirèrent de sa torpeur.

Il regarda par l'interstice et put constater que

ce cheval, sellé et bridé, était seul, sans cavalier. On eût dit qu'il se trouvait là tout exprès pour être utilisé pgr Peyrolles, au cas toutefois où celui-ci pourrait se tirer de ce mauvais pas.

Il n'en fallait pas plus pour rendre un peu de courage à son cœur de lièvre ; la menace suspendue sur sa tête lui faisait une obligation de ne pas négliger cette dernière occasion de salut. Il ne risquait d'ailleurs que de réussir et mieux valait tenter le sort que d'attendre la mort dans une inaction qui ne diminuait pas le danger.

Alors il essaya de se glisser avec précaution en écartant les débris de bois, de pierres et de plâtre qui l'emprisonnaient.

Dès la première tentative, un craquement sinistre l'immobilisa, tremblant et pâle. La voûte branlante s'affaissa de plusieurs pieds, pesa sur ses reins.

La position devenait intenable ; il n'avait plus que la ressource de se hausser sur une main et, de l'autre, de renverser ce qui se trouvait devant lui. Son salut ne dépendait que de la rapidité du mouvement qu'il allait faire.

Cela lui parut cependant si difficile qu'il hésita et se prépara à appeler à son secours. Mais son émotion était si grgnde qu'aucun son ne jaillit de sa gorge, sinon un gémissement sourd comme celui d'une bête aux abois.

Un cercle de fer enserra ses tempes ; il sentit le sang refluer violemment à son cœur ; puis, avec cette énergie bestiale que donne le désespoir, poussé surtout par l'instinct de la vie et la peur de mourir, il se rua en avant !...

Les décombres achevèrent de s'effondrer... Peyrolles debout, vainqueur des hommes et des choses, redressa sa haute taille et put une fois encore se rire de la mort.

A quelques pas de lui, il entendit soudain résonner la voix du chevalier de Lagardère. Il frémit. N'avait-il donc échappé à un si grand danger que pour tomber dans un pire ?

Non! car il lui suffisait à présent d'employer la ruse, de fuir un péril d'autant moins imminent que son ennemi était loin de soupçonner qu'il fût là.

Mais sa naissante vaillance s'augmentant du succès obtenu et du danger détourné avec tant de bonheur, il pensa être invulnérable. L'idée lui vint que c'était pour lui l'occasion de tomber sur Lagardère à l'improviste et de le frapper traîtreusement, ainsi qu'il avait fait pour le vieux duc de Valedira.

Il hésita. Comme il avait perdu son épée, il ramassa celle de don Pedro, l'épée vaillante et loyale qui ne devait plus servir, avait dit le vieillard, et qui peut-être allait commettre un crime.

Cependant, la sage réflexion vint détourner Peyrolles de son projet ; après avoir triomphé si extraordinairement de la mort, il n'osa ni la donner ni la braver de nouveau lui-même. Il est des circonstance où la trop grande audace appelle le châtiment immédiat !

En ce moment il eût tué n'importe qui, excepté Lagardère, un secret instinct lui disant qu'en s'attaquant à celui-ci, même par derrière, c'était lui qui serait le vaincu.

Le cheval se mit tout à coup à hennir : Peyrolles s'approcha de lui, l'enfourcha et, tel un de ces cavaliers des chevauchées macabres contées dans les vieilles légendes allemandes, il disparut à toute allure, poursuivi par la menace du chevalier de Lagardère et les imprécations de Mariquita la folle.

III

LES GITANAS

La nouvelle de la disparition du chevalier de Lagardère s'était répandue dans l'armée du duc de Berwick avec la rapidité d'une traînée de poudre.

Pour honorer la dépouille de ce brave qu'il pouvait croire mort en combattant, le maréchal, assis sur un tronc d'arbre, entouré de tout son état-major, de Chaverny, des prévôts et du Basque, se fit apporter tous les cadavres français et espagnols qui gisaient sur le champ de bataille et qu'on allait enterrer ensuite.

Le chevalier n'était pas parmi les morts !

Il était également inadmissible qu'il eût été fait prisonnier par l'ennemi, puisqu'il était tombé de son cheval avant de l'atteindre et que ses compagnons étaient allés plus avant que lui à la poursuite des Espagnols.

Chaverny se montrait consterné : il n'avait pas eu même le temps, après tant de tribulations pour retrouver Henri, de lui dire tout ce qu'il savait touchant Aurore de Nevers, que déjà Lagardère avait disparu. Qui sait quand il le reverrait ?

Le mystère qui planait sur cette absence incompréhensible mettait tant de trouble dans l'esprit du petit marquis qu'il était incapable de prendre une décision.

—Que pensez-vous faire, monsieur ? — lui demanda le maréchal, voyant sa perplexité...

—A parler franc, je l'ignore, monseigneur... Si Lagardère n'est pas de retour parmi nous d'ici deux jours, je n'espérerai plus.

—Eh! bagasse! Mort ?... le pitchoun ?...— s'écria Cocardasse de sa voix de stentor.— M. le marquis de Chaverny est dans son tort ; on ne doit pas douter du pitchoun et toujours espérer en lui... Il reviendra vivadioux ! et si quelqu'un veut parier contre Cocardasse cinquante bouteilles du vin de par ici qu'il reviendra plus dispos qu'Amable et moi...

—Je les tiens,— interrompit le prince de Conti, —et tu les boiras, l'ami !

—Sandiéou! tout de suite, aussi vrai que je meurs de soif!... Mais je ne déboucherai pas la première de ces cinquante bouteilles tant que Lagardère ne sera pas là pour trinquer avec moi !

—Quand y sera-il ?

—D'ici deux ou trois jours. Dans tous les cas, nous serions plus utiles près de lui qu'ici et m'est avis, ma caillou, — ajouta-t-il en se tournant vers Passepoil,— qu'il nous faudrait aller faire un tour de ce côté.

Amable admirait trop la faconde de son compagnon s'exerçant devant les plus hauts chefs de l'armée, pour ne pas se hâter d'acquiescer.

—Tu as raison, mon noble ami Cocardasse,— dit-il,— Il faut aller le chercher.

—Tè!... tu n'es pas trop bête pour un Normand, petit...

—Et toi très intelligent pour un Gascon...

—Pécaïré! on me l'a toujours dit. Sans me flatter, il n'y a que nous deux, mon vieux Passepoil, pour bien connaître les tours que ce cou-

quinasse de Petit Parisien garde dans son bissac à Gonzague et à sa bande.

—C'est vrai,— approuva le bon Amable tandis que son ami poursuivait, s'adressant de nouveau aux chefs de l'armée.

—Et je pourrais vous dire, messieurs, où Lagardère dînerait ce soir... s'il avait le temps de dîner !...

Mais, capédédiou !... je crois qu'il aura autre chose à faire !

—Où est-il ?— s'exclama-t-on de toutes parts.

—Demandez-le à M. de Chaverny, mes bons, c'est lui-même qui lui a signé sa feuille de route. Va bien !

—Comment cela ?

—En lui soufflant où il fallait aller, hé donc !

Le petit marquis se frappa le front.

—Pardieu ! tu as raison,— s'écria-t-il.—Je lui ai dit que Mlle de Nevers était au château de Pena del Cid ; il est inutile d'aller le chercher ailleurs et nous allons partir.

—Oh ! pas comme cela,— fit le Gascon.— Pécière ! quel salpêtre !... A vous le meilleur poste, monsieur de Chaverny : vous allez tirer du côté d'Huesca ; Laho va aller à Burgos, Passepoil et moi vers Saragosse et Teruel.

— Pourquoi veux-tu que nous nous séparions ainsi ?

— Pourquoi ?... Quand nous arriverions ensemble à Pena del Cid, il y aura beau temps que le pitchoun n'y serait plus et c'est vous qui aurez le plus de chances de le rencontrer vers la frontière où il conduira sans doute Mlle de Nevers. S'il descend vers le Sud, c'est nous qui aurons l'honneur de l'escorter et, quant à Laho, quelque chose me dit qu'il ne perdra pas son temps à Burgos.

— Bien raisonné, — murmura le maréchal qui fit un pas vers lui.

Ce plan de campagne une fois énoncé, le Gascon, se montrant plus content de lui-même qu'un général qui vient de préparer une bataille décisive, avait relevé ses moustaches, cambrait le mollet et, drapé dans son manteau troué, la main gauche campée sur la garde de son épée, il attendait qu'on le félicitât.

Le maréchal, en lui tapant familièrement sur l'épaule, fut le premier à lui apporter son approbation :

— Tout cela est très bien, l'ami, — lui dit-il mais tu parais oublier que nous sommes en pays ennemi. Crois-tu qu'isolés comme vous allez l'être, vous pourrez traverser toute la Navarre et l'Aragon sans être arrêtés en route ?

Le Gascon eut bonne envie de hausser les épaules ; par bonheur, il savait les convenances et se contenta de sourire.

— Royal-Lagardère passe partout, — répondit-il avec emphase. — Cornebiou ! ceux qui tentent de l'arrêter ne vont pas le dire à leurs voisins !

On se mit à rire et le maréchal reprit :

— Que monseigneur de Conti fasse préparer le vin d'Espagne et je vous réponds qu'en revenant Cocardasse aura soif !... Mais si quelquefois le pitchoun était ici avant nous, — ce qui est encore bien possible, — dites-lui d'en déboucher quelques-unes à la santé de son vieux prévôt...

Tout le monde serra la main de cet étrange personnage qui se laissait faire comme si tous les honneurs lui eussent été dûs. Il grandissait ainsi de cent coudées aux yeux de son ami Passepoil.

Chaverny ne faisait d'ailleurs aucune difficulté de s'en rapporter à lui et bientôt ils furent tous

les quatre à cheval ; après quoi le Gascon salua majestueusement de son feutre crasseux.

— A bientôt, messeigneurs, — s'écria-t-il. — Au premier coup de torchon, Royal-Lagardère sera là au complet.

— Avec de tels hommes, — murmura Berwick en rentrant sous sa tente, — la guerre n'est plus qu'un jeu d'enfants.

Après s'être concertés un instant sur la façon dont ils devaient opérer, les quatre compagnies se séparèrent, et Chaverny, de son côté, partit au galop, sentant renaître en son cœur l'espoir de revoir bientôt dona Cruz ou d'apprendre de la bouche même de Lagardère qu'elle était en sûreté avec Aurore.

La mission qui paraissait la plus simple et qui, était en réalité la plus difficile était peut-être celle de Laho. Nul plus que lui ne se serait montré apte à la bien remplir. Il parlait en effet l'espagnol depuis son enfance et son costume basque ne pouvait éveiller l'attention de personne. Il saurait ainsi éviter Gonzague et ses roués ; mais, à supposer même qu'il les rencontrât, il n'était pas probable qu'ils le reconnussent, et ils ignoraient qu'il fût devenu le fidèle compagnon de Lagardère.

Il ne fut pas sans se heurter tout d'abord à quelques partis de la cavalerie espagnole mise en déroute le matin même et qui avait fui un peu dans toutes les directions ; ce qui ne l'empêcha pas de se mêler à eux, comme s'il eût été indifférent pour les deux causes, et même de leur indiquer l'endroit où ils auraient chance de retrouver leurs régiments respectifs.

Son impassibilité naturelle le servait beaucoup mieux que ne l'eût fait le verbiage de Cocardasse et, comme il n'avait pas un bien long chemin à

parcourir pour arriver à Burgos, il allait paisiblement au petit trot de sa monture.

Il y arriva le soir de bonne heure, fit causer quelques mendiants, — mieux que quiconque au courant des événements de la ville, — et alla ensuite tranquillement se coucher. Il ne devait être de retour au camp que lorsque les prévôts et Chaverny auraient eu le temps de fouiller l'Aragon, ce qui nécessiterait deux jours, à moins toutefois que lui-même ne retrouvât Lagardère avant l'expiration de ce délai.

Le lendemain il se remit en quête et, quand vint le soir, il avait la conviction que le chevalier n'avait pas paru dans la ville.

Il en conçut un violent dépit, soupçonna même Cocardasse de s'être réservé la meilleure piste et de l'avoir envoyé là sans raison, ou peut-être pour des raisons qu'il ne connaissait pas.

Cette supposition le blessa profondément. Il se promit bien, si son séjour à Burgos était inutile, de s'en expliquer peu amicalement avec le Gascon.

— Patientons encore jusqu'à demain, — se dit-il, — et si à midi, je n'ai rien vu, je retournerai à l'armée. Au cas où M. de Lagardère n'y serait pas de retour, je me mettrai en chasse pour mon compte. Nous verrons bien alors qui, de Cocardasse ou de moi, saura retrouver notre chef. Décidément, ce Gascon est trop bavard ; s'il se bat bien à l'occasion, il ne parle et n'agit pas toujours de même !

Antoine Laho dormit assez mal cette nuit-là et se leva de fort méchante humeur. Cependant, quand vint l'heure qu'il s'était fixée pour son départ, il ne put résister au désir de faire un dernier tour dans la ville.

Comme il sortait, il fut aussitôt assailli par

une bande de ces petits mendiants qui pullulent dans toutes les cités espagnoles, et vont répétant leur éternel et lancinant refrain :

" Por Dios, senorito, un ouarto ! una limosna ! "

Une gamine d'une dizaine d'années était surtout acharnée à le harceler :

— Laisse-moi, — lui cria-t-il brusquement. — Que veux-tu faire de l'argent que tu me demandes ?

Une lueur s'alluma dans les yeux de l'enfant :

— Je veux m'acheter un tambourin, — dit-elle, — pour chanter et danser comme la gitanita que j'ai vue tout à l'heure devant le Palais de la Capitainerie générale.

Les gitanas fourmillent en Espagne et, à part quelques-unes dont le talent chorégraphique est réel, on ne leur prête d'ordinaire qu'une médiocre attention.

Pourquoi le Basque, sur les simples paroles de la mendiante, voulut-il voir celle-ci ? Mystère des attirances secrètes !

— Elle dans donc bien ? — interrogea-t-il.

— Elle danse et chante à ravir, viens voir !... Elles sont deux, mais l'autre est triste ; je crois qu'elle a un gros chagrin, car il m'a semblé qu'elle pleurait.

Lahon n'en entendit pas davantage :

— Conduis-moi, — dit-il vivement en prenant l'enfant par la main ; — il pourrait se faire que tu eusses aujourd'hui ton tambourin.

Comme une lueur, l'idée qu'il allait peut-être se trouver en présence des deux jeunes filles après lesquelles courait son chef venait de lui traverser l'esprit ainsi qu'un éclair.

La gamine, ivre de joie, bondit à ses côtés et,

en quelques enjambées, ils furent sur la place où nous avons vu danser dona Cruz.

Le Basque examina les deux jeunes filles et tressaillit.

— Pourquoi sont-elles là, — se demanda-t-il, — alors que Lagardère les cherche à Pena del Cid ? Pourquoi sont-elles obligées de recourir à la charité publique?... Il faudra que je le sache dans un instant, et nul doute que je ne puisse leur être utile... J'allais partir, les laisser là, seules, quand peut-être elles ont besoin de moi !

Son premier mouvement fut de fendre la foule et de se placer au premier rang. Il se contint, réfléchissant vite que ce n'était pas en cet endroit, aux yeux de tous, qu'il fallait se faire reconnaître d'elles, et que mieux valait, pour leur propre sécurité, se tenir à distance.

Quand elles regagnèrent l'auberge où elles devaient passer la nuit, il les suivit à quelques pas.

— Veux-tu gagner ton tambourin tout de suite — demanda-t-il à la fillette qui ne l'avait pas quitté.

Autant eût valu lui demander s'il lui serait agréable de posséder les trésors de la reine.

— Que faut-il faire ? — questionna-t-elle avec empressement.

— Peu de chose. Tu vas entrer dans l'auberge en disant que c'est une dame de la ville qui t'envoie et tu demanderas à parler aux gitanas...

— C'est un mensonge...

— Il n'est pas bien grave, — répondit Laho en souriant. — D'ailleurs, le mensonge ou le tambourin : choisis !

Le choix était tout fait et la mendiante reprit :

— Que faudra-t-il leur dire ?

— Quand tu seras dans leur chambre, seule

avec elles, tu leur demanderas si elles veulent bien recevoir immédiatement quelqu'un qui s'appelle...

Il hésita avant de donner son nom.

— Tu les aimes donc ? — interrogea l'enfant avec ce malin sourire des petites filles habituées à la vie libre et au spectacle des amours qui ne croient pas devoir se cacher.

— Que t'importe ? Tu leur diras seulement mon nom : Antoine Laho.

— Et après ?

— C'est tout. Quand tu m'auras apporté la réponse, je t'achèterai l'objet que tu désires, à une condition cependant...

— Laquelle ?

— C'est que tu ne parleras de tout ceci à personne...

Avec un de ces gestes majestueux qu'ont les enfants eux-mêmes en Espagne et qui fit sourire le Basque, la petite mendiante étendit sa main dans la direction de la cathédrale en disant :

— Par le Christ de Burgos, je te le jure !

Légère, elle se glissa dans l'auberge. Comme on lui en refusait l'entrée, elle échafauda tout une histoire, nomma même une dame très riche qui voulait à tout prix avoir les gitanitas et les faire danser le lendemain dans son palais. Devant ces assertions, les horions qui attendaient la mendiante se changèrent comme par enchantement en obséquieuses prévenances.

Un quart d'heure après, Laho lui remettait en l'embrassant le tambourin tant convoité et lui-même était accueilli avec la plus grande joie par dona Cruz.

Aurore de Nevers, tapie dans un coin comme une bête blessée, sa belle tête entre ses mains, se dressa dès qu'elle l'aperçut :

— Où est le chevalier de Lagardère ? — demanda-t-elle avec une anxiété p[illegible]e.

Le Basque comprit que de sa réponse dépendrait pour elle l'espoir qui lui donnerait le courage de continuer la lutte, ou bien au contraire le désespoir qui peut-être la briserait sur-le-champ.

— Il y a deux jours, — répondit-il, — il était encore avec nous ; il nous a quittés pour aller vous chercher où vous deviez être...

— Nous chercher où ? — s'écria-t-elle. — Mon Dieu ! faites qu'il ne soit pas arrivé à Pena del Cid quand la tour s'écroulait.

Elle se tordait les mains. Laho, ignorant de ce qui avait eu lieu en Aragon, vit bien que quelque nouveau drame avait dû se passer dans ce château vers lequel était allé Lagardère.

Il ne voulut pas ajouter encore à l'inquiétude de la jeune fille et, pour le moment du moins, préféra user d'un faux-fuyant :

— M. de Lagardère, — dit-il, — est parti seul, sans nous dire où il allait. Mais à cette heure, M. de Chaverny, Cocardasse et Passepoil l'ont déjà rejoint. Peut-être même sont-ils tous de retour à l'armée ?

— A l'armée ?

— Sans doute. L'armée française est victorieuse en Espagne et le chevalier y est le chef d'un régiment qui a su faire ses preuves et contribuer à la victoire.

— Que dites-vous ? — s'écria Aurore avec un éclair de fierté dans les yeux ; — Henri serait colonel ?...

— Je n'ai pas dit cela... Il n'est ni colonel ni même capitaine, car il a refusé : il est simplement le chef du régiment de Royal-Lagardère composé de quatre hommes : M. de Chaverny,

les deux prévôts Cocardasse et Passepoil, et moi.

— Toujours héroïque, toujours téméraire ! — murmura Mlle de Nevers.

— Et Chaverny est avec lui, — reprit dona Cruz avec orgueil. — Petite sœur, nous irons les rejoindre ; notre présence les rendra plus braves encore.

— Tais-toi ! si nous les retrouvons, qu'un boulet, du moins, ne vienne pas nous les ravir !

— Etes-vous donc libres à présent ? — demanda Laho.

— Comme des oiseaux échappés de leur cage, — répondit la gitanita.

— Et que peut-être guettent de nouveaux pièges ? — ajouta Aurore. — Mais comment vous-même vous trouvez-vous à Burgos ? qui vous y a envoyé ?

— Sans doute la Providence pour vous aider de tout mon pouvoir ?... Tout cela serait long à vous dire...

— Il faut que nous le sachions pourtant, — reprit Flor. — Asseyez-vous et causons : racontez-nous tout ce qui s'est passé depuis que nous avons quitté Bayonne et, votre récit terminé, vous entendrez le nôtre.

Antoine Laho savait qu'en Espagne plus qu'ailleurs les murs ont des oreilles. Il alla s'assurer que personne n'écoutait à la porte, puis mit les jeunes filles au courant de tous les faits et gestes du chevalier depuis qu'il se trouvait en deça de la frontière.

Il se tut un instant en entendant quelqu'un passer dans le couloir : c'était un voyageur qui arrivait sans doute et que l'hôtesse conduisait à sa chambre. Dès que le bruit eut cessé, il reprit en baissant un peu la voix.

Dona Cruz, à son tour, lui narra la maladie de

Mlle de Nevers, la réclusion à Pena del Cid, les promesses et le dévouement de Mariquita qui leur avait apporté tour à tour des nouvelles de Lagardère et de Chaverny, et enfin l'évasion, au moment même où le château s'effondrait pour toujours dans un horrible fracas.

Le Basque écoutait sans mot dire, demeurait impassible, sans pour cela négliger de rapprocher les faits les uns des autres et d'en tirer des déductions pour le passé, des projets pour l'avenir.

— Qu'est devenu Peyrolles ? — demanda-t-il.

— Il est mort enseveli sous les ruines ; nous le croyons du moins, — répondit dona Cruz.

— Dieu le veuille ! — murmura le Basque.

— Qu'allons-nous faire à présent ? — interrogea Mlle de Nevers.

— Demain matin, dès l'aube, vous viendrez me retrouver hors des murs de Burgos, à la porte de Biscaye ; je vous y attendrai avec deux mules et, le soir venu, je vous remettrai entre les mains de MM. de Lagardère et de Chaverny, ou tout au moins à celles du maréchal de Berwick. Dans les rangs de l'armée française, vous n'aurez plus rien à craindre ni de Gonzague ni de Peyrolles.

— Puisque Peyrolles est mort ! — interrompit dona Cruz.

— Tant qu'on ne voit pas le cadavre de son ennemi déchiqueté par les corbeaux, — reprit sentencieusement Antoine Laho, — il faut toujours le craindre.

— Nous n'avons pas vu celui de notre geôlier, — répondit la gitanita : — mais tout était préparé pour qu'il ne pût échapper à son sort.

— L'épée de Lagardère n'était pas là, — dit Aurore, — pour lui mettre au front le trou sanglant qui s'appelle la botte de Nevers !

— Elle n'était pas loin, au contraire, — repartit le montagnard, — car c'est vers Pena del Cid que s'est dirigé le chevalier. Il est arrivé trop tard !

— Si Peyrolles n'est pas mort, ma pauvre Flor, — dit Mlle de Nevers en embrassant son amie, il pourrait se faire que nous ne fussions pas sauvées !

Laho comprit qu'il venait de jeter le trouble dans leurs âmes et que mieux valait les rassurer pour qu'elles fussent courageuses et fortes :

— Les deux adversaires, — murmura-t-il, — ont pu se rencontrer autour de Pena del Cid, et Peyrolles gît peut-être au pied d'un rocher. Toutefois, s'il n'en est point ainsi et que nous le trouvions sur notre route, mon poignard saura bien l'en détourner.

Il se retira sur ces mots, laissant les jeunes filles qui s'agenouillèrent pour prier.

IV

COUTEAU BASQUE ET COUTEAUX CATALANS

Un homme, l'oreille collée à la mince cloison qui formait la séparation entre la chambre occupée par les gitanas et la pièce voisine, avait pu surprendre la conversation qui précède et ses lèvres étaient relevées, aux coins, par un rictus insolent, presque satanique.

Non, certes, les jeunes filles n'avaient pas vu le corps du venimeux factotum de Gonzague déchiqueté par les corbeaux, car l'homme qui était là c'était Peyrolles lui-même !

En quittant Pena del Cid, qui avait failli être son tombeau, l'honnête personnage avait songé que ce n'était point à Madrid qu'il fallait chercher son maître, mais bien du côté de la frontière, là où l'on se battait, où l'épée de Philippe de Mantouc devait se rougir de sang français.

Il était donc allé au hasard, sans trop se soucier du sort de ses prisonnières, qui peut-être avaient cessé de vivre ; solution qui n'entrait guère dans les plans de Gonzague, et qu'il lui faudrait bien accepter quand même.

Si, au contraire, elles étaient vivantes, il ne pouvait, à lui tout seul, les reprendre à Lagardère, car il le soupçonnait d'avoir tramé lui-même le complot de leur fuite, de concert avec le duc de Valedira. Si le chevalier, en effet, se trouvait dans les ruines à l'heure où il l'y avait vu

en compagnie de Mariquita, c'est que tous les détails de l'évasion avaient été prévus d'avance.

L'intendant pouvait donc s'estimer heureux de vivre encore et son rôle de gardien ayant pris fin, de par la force des événements et de par sa propre impuissance, il se trouvait libre jusqu'à ce que Gonzague, prévenu, eût pu aviser aux moyens de ressaisir sa proie.

Quoiqu'il ne fût aucunement dévoué au prince, son unique préoccupation était pourtant de le retrouver au plus vite, pour ne pas assumer de son chef la responsabilité de ce qui pourrait advenir.

Il se dirigea donc vers la Vieille-Castille, s'informant de tous côtés, auprès des paysans et des soldats, de l'endroit où pouvait se trouver Philippe de Mantoue : la bande des roués, il le savait, devant difficilement passer inaperçue.

Il se trompait cependant, et ne devait pas rencontrer le prince dans cette voie, car celui-ci, peu désireux d'affronter la colère de Lagardère et des siens avec les seuls Oriol et La Vallade pour chevaliers, était rentré à Madrid, dans l'espoir d'y retrouver ses acolytes dont il ne s'expliquait pas la longue absence.

Peyrolles allait ainsi à l'aventure, goûtant un certain plaisir à se sentir vivre sous le soleil bien chaud, alors qu'il avait été si près des éternelles ténèbres.

Il est presque de règle constante, pour tous ceux qui invoquent le hasard, que celui-ci serve d'abord les coquins. Peyrolles, étant un des premiers parmi les plus grands, ne pouvait manquer d'être satisfait.

Ainsi, il n'avait aucune préférence pour l'hôtellerie de Burgos où s'étaient elles-mêmes réfugiées les jeunes filles ; pourtant il la choisit tout na-

turellement parce qu'elle se présenta la première à sa vue et qu'il était fatigué.

C'est de cette façon que la fatalité guide les hommes vers le mal comme vers le bien, à leur insu et parce que tel est le destin.

L'intendant ne manqua pas, toutefois, de s'informer s'il y avait d'autre voyageurs et quels ils étaient. C'était là une précaution qu'il n'omettait jamais et qui lui permettait d'aller loger ailleurs s'il se trouvait là quelqu'un de ses nombreux ennemis ou de s'installer sans méfiance s'il savait y rencontrer quelque gredin de sa connaissance.

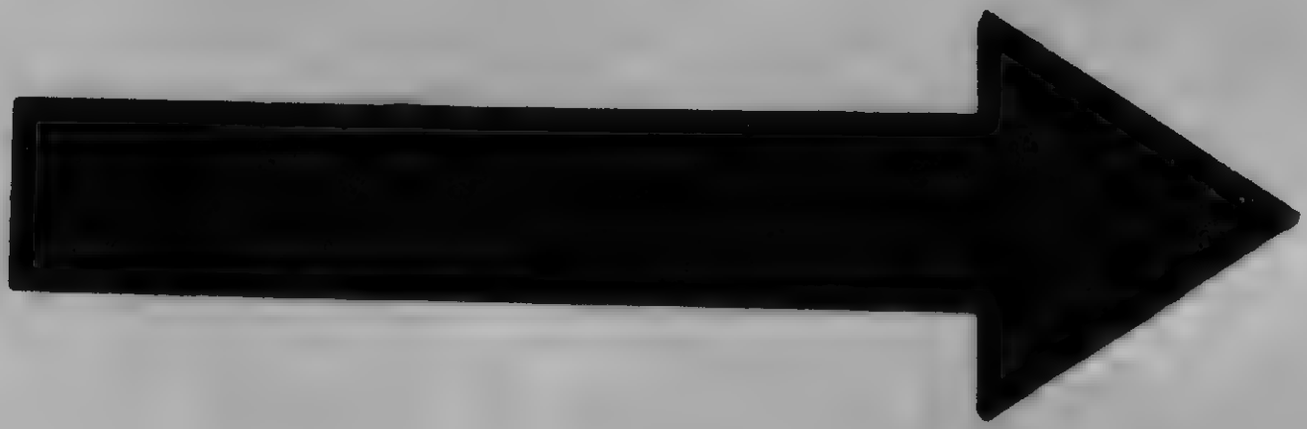
On peut deviner sa joie lorsqu'il apprit que les seuls occupants étaient deux gitanitas qui ne devaient y passer que la nuit et que, par une diabolique prescience, il devina être Aurore et dona Cruz. Il se les fit d'ailleurs dépeindre minutieusement ; alors sa conviction fut faite.

La petite mendiante avait dû user du mensonge et de la persuasion pour pénétrer auprès des jeunes filles. Peyrolles, lui, avait de l'or, argument beaucoup plus efficace pour être à même d'entendre toutes leurs paroles et de surveiller tous leurs actes.

Il demanda donc la chambre voisine de celle qu'occupaient les gitanitas et la cloison était si mince que rien ne lui échappa de la conversation tenue avec Antoine Laho, du moins tout ce qui se dit après qu'il fut monté.

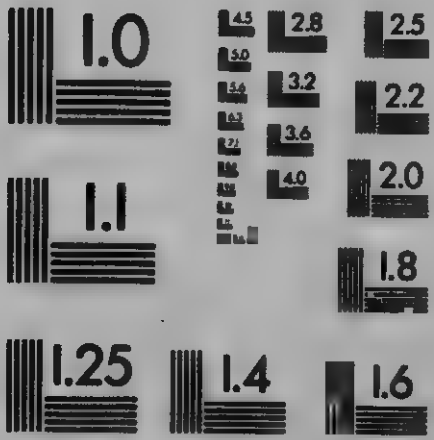
Les menaces qu'il entendit formuler contre lui ne laissèrent pas que de le rendre perplexe.

— Ce garçon-là, — songea-t-il, — ne paraît pas m'avoir en haute estime et je serais curieux vraiment de savoir son nom. Il me semble avoir entendu déjà cette voix quelque part... Mais où ?.. Ce n'est certes pas celle de ce bélître de Cocardas-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

se, ni celle de Passepoil, pas plus que le timbre de Chaverny... Et pourtant, cet homme est un des familiers de Lagardère... Qui est-ce ?

Le Basque ne fut pas plus tôt dans la rue que Peyrolles, descendu derrière lui à pas de loup, interrogea l'hôtesse, après lui avoir au préalable glissé dans la main une nouvelle pièce d'or.

— Quel est cet homme qui vient de sortir d'ici? demanda-t-il.

— Je ne le connais pas, senor.

Si elle disait vrai, c'était simplement parce qu'elle ne trouvait pas le moyen de mentir. Bien plus, se méprenant sur les intentions de Peyrolles qui n'était pas autre chose à ses yeux qu'un amoureux jaloux, elle devina tout de suite l'argent qu'elle pourrait tirer de cet homme qui demandait beaucoup de choses.

C'est là, d'ailleurs, pour qui tient auberge, l'a, b, c du métier : les confidences se paient en dehors de la table et du lit.

L'intendant fut persuadé que la bonne femme connaissait parfaitement l'étranger, mais qu'il fallait y mettre le prix et, négligemmemt, il fit sauter dans sa main quelques doublons tentateurs.

— T'a-t-il payé pour taire son nom ? — questionna-t-il.

— Hélas ! non, — soupira la Castillane, qui semblait regretter vivement de ne pas avoir reçu des deux mains. — Il est entré ici il y a une demi-heure environ, pour parler aux gitanitas de la part de quelqu'un de la ville ; c'est tout ce que je sais de lui...

—Serait-ce donc un habitant de Burgos ?

— C'est possible, bien qu'il n'en porte pas le costume. Je ne serais pas surprise que ce fût un Basque.

L'intendant fouilla dans se souvenirs. Il était si loin de penser au frère de Jacinta qu'il en fut pour ses frais.

—Je vais sortir un instant, — dit-il. — Si quelqu'un venait s'informer de M. de Peyrolles, tu répondrais que tu ne sais pas ce qu'on veut dire. Personne ne doit connaître ma présence ici, surtout les gitanas.

Cette recommandation lui coûta encore un douro, mais il ne comptait pas quand il s'agissait de sa sécurité personnelle.

Car il est à remarquer que les coquins ont leur peau en vénération toute particulière.

Il se glissa le long des murs et se rendit dans un cabaret mal famé où il était venu plusieurs fois déjà acheter des escopettes et des consciences de bandits.

Ce soir-là, il n'en manquait pas autour des tables, qui attendaient quelque argent à gagner le moins honnêtement possible. Aussi la seule présence d'un gentilhomme dans cette salle basse et fumeuse était-elle une entrée en matière suffisamment explicite pour que toutes présentations fussent inutiles.

Peyrolles s'arrêta un instant pour dévisager toute cette racaille, mosaïque d'ivrognes, de bretteurs, de débauchés, de mendiants et de voleurs.

Il était physionomiste : rien qu'à la mine d'un individu, il voyait ce qu'il en pourrait tirer, pourvu qu'il n'eût pas à lui demander de faire le bien.

Du bout du doigt, l'intendant en désigna cinq avec lesquels, dans un coin, il se mit à causer à voix basse.

Les pourparlers durèrent fort peu de temps : on s'entend vite entre gens de même accabit. Des

pièces d'or roulèrent sur la table, furent lestement empochées par les bandits et leur tintement clair indiqua que le marché était conclu.

Peyrolles y ajouta pour boire, se leva et sortit, non sans prendre la précaution de retourner souvent la tête pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Il n'avait, en effet, qu'une confiance fort limitée dans ses nouveaux serviteurs qui, volontiers, au coin d'une rue, lui eussent prouvé que l'acompte offert par lui étant trop mesquin il leur fallait le tout.

Il rentra cependant sans encombre, monta jusqu'à sa chambre en étouffant le bruit de ses pas et, après un copieux repas qu'il se fit apporter, il s'endormit du sommeil du juste. C'était bien la moindre des choses, puisqu'il venait de préparer un mortel guet-apens !

Cela n'empêcha pas ce travailleur infatigable, le lendemain matin, d'être debout à la pointe du jour, au grand ébahissement de l'hôtelière, qui eût voulu garder plus longtemps un voyageur dont les poches étaient si bien garnies.

— Je serai de retour ici dans deux jours, — dit-il en montant à cheval et pour allécher la bonne femme afin de l'empêcher de jaser. — D'ici là, que nul ne sache que j'y suis venu.

Il piqua sa monture et disparut au tournant d'une rue.

Quelques instants après, les gitanitas descendirent à leur tour et réglèrent leur modeste dépense. La tristesse peinte la veille sur leurs visages avait presque complètement disparu. Dona Cruz franchit même le seuil de l'auberge en fredonnant un vieil air andalou.

Dès que le factotum de Gonzague avait été hors de l'enceinte de la ville il s'était mis à inspecter la route du mieux que lui permettaient les

brumes matinales encore épandues sur la campagne. Lui seul, en apparence du moins, assistait de si bonne heure au réveil de la nature et, comme s'il eût craint de troubler le silence des êtres et des choses, il alla se blottir dans un fourré qui bordait la route et où personne n'eût pu soupçonner sa présence.

Bientôt les cloches de Burgos égrenèrent l'angélus du matin. Le soleil découvrit au levant son immense disque d'or. La ville et les champs furent inondés de lumière,les oiseaux commencèrent à chanter, et Peyrolles demeura immobile, les yeux fixés sur la porte de Biscaye.

Il ne tarda pas à en voir sortir un cavalier qui tenait en main deux mules sellées et harnachées. Ce cavalier s'arrêta à cinquante pas à peine de l'endroit où il était caché.

— Hier soir, — se dit-il après l'avoir considéré longuement, — il me semblait avoir entendu déjà sa voix quelque part... Aujourd'hui, je crois reconnaître son visage... Que diable faisait cet homme quand je l'ai rencontré et, maintenant, quel jeu joue-t-il ?

Antoine Laho allait lui montrer que, parmi tous les jeux, il était surtout expert en celui du poignard.

En effet, le Basque vit soudain surgir autour de lui cinq de ces mendiants d'Espagne, qui tendent la main gauche, tandis qu'ils frappent de la droite, et qu'un œil exercé reconnaît aussitôt pour ce qu'ils sont réellement.

Il glissa son couteau dans sa manche et attendit.

— Por Dios ! senor, la caridad ? — commença plaintivement le guenilleux qui se trouvait le plus proche.

— Passe ton chemin, — ordonna Laho. — En-

tre un pauvre et toi, il n'y a place que pour un bandit !

Un mauvais regard fut la réponse du gueuilleux, dont la main droite disparut sous son vêtement rapiécé.

— Senor, — reprit un second, — tu as trois montures à toi seul... C'est trop : veux-tu m'en prêter une pour aller à San Sebastian ?

— Je te prêterai, si tu veux, un bout de corde pour aller t'y faire pendre !

Les trois autres s'étaient glissés par derrière.

— Nous pourrions te les prendre, — dit l'un d'eux, — car il n'est pas juste qu'un homme ait le superflu quand les autres n'ont rien... Mes jambes sont lasses et cette mule me porterait à merveille.

— Prends-la, — répondit Laho impassible.

Il fit glisser en même temps son poignard dans sa main et, de la pointe piqua la croupe de la bête qui lança une ruade formidable : le mendiant roula sur l'herbe, la poitrine défoncée, et rendit sa belle âme dans un hoquet.

— Cela lui apprendra qu'on ne monte pas à cheval par derrière, — dit ironiquement le Basque.

— C'est plus facile, en effet, par devant, — répliqua un bandit en sautant à la bride du cheval de Laho.

Aussitôt il poussa un cri de douleur et sa main crispée resta accrochée au mors, tandis que le bras, tranché au-dessus du poignet, retombait ensanglanté.

Rapide comme la pensée, le Basque s'était laissé glisser à terre, avait noué ensemble toutes les rênes et se trouvait campé, le couteau à la main, devant les bandits stupéfaits.

— Vous n'êtes plus que trois, — dit-il tranquil-

lement. — Une bête pour chacun. Voulez-vous que je vous les vende ?

— Combien ? — demanda le moins timoré des mendiants, car la façon d'agir du jeune homme commençait à les impressionner singulièrement.

— Pas cher : chacun de vous en paiera une de sa propre vie !

Des dagues jaillirent de dessous les manteaux en loques.

— Nous payons d'avance, — s'écria celui aui avait parlé le dernier. — Voici déjà un premier acompte !

Il leva le bras et le soleil piqua un éclair sur la lame suspendue au-dessus de la poitrine du Basque.

Celui-ci évita le coup, ramassa son corps et lança d'une voix claironnante :

— Je rends la monnaie !

Il y eut une furieuse détente de ses jarrets, de son bras qui s'allongea avec la rapidité de la foudre, puis un cri d'agonie, un râle : le troisième gueux s'abattit le ventre ouvert, pendant que les autres rompaient de plusieurs pas.

— Les guichets pour le grand voyage sont toujours ouverts ! — s'écria le Basque. — Qui veut payer encore ?

Peyrolles, du fourré où il était blotti, avait déjà vu tomber deux bandits soudoyés par lui ; les autres — et l'un d'eux était bien mal en point pour être compté — auraient-ils le courage de se faire tuer ou de tuer leur adversaire ? Il en doutait. Il se préparait même à venir leur prêter main-forte : son épée à lui devant avoir facilement raison de cet homme qui ne possédait pour toute arme qu'une courte lame.

La prudence l'arrêta, car cet homme avait dit la veille :

— Si nous rencontrons Peyrolles sur notre route, mon poignard saura bien fouiller sa poitrine.

Et ceci, l'intendant le comprenait maintenant, était dans l'ordre des choses possibles. Aussi se pressait-il d'autant moins d'agir que les jeunes filles n'avaient point encore paru.

— Pour s'emparer d'elles, ou tout au moins de Mlle de Nevers, — se disait-il, — il faut tuer leur défenseur sous leurs yeux et profiter de leur stupeur pour les enlever avant que, de Burgos, on puisse venir à la rescousse.

Deux cris simultanés lui apprirent que le moment allait venir pour lui d'entrer en scène. De toute la vitesse de leurs jambes, Aurore et dona Cruz accouraient vers Antoine Laho menacé par les deux bandits.

— Hâtez-vous, — dit ironiquement le Basque à ceux-ci ; — voici de nouveaux acquéreurs pour les mules.

Peyrolles leur avait promis une forte somme pour tuer Laho, une plus forte encore pour garotter les jeunes filles qu'on emporterait ficelées sur leurs montures : les mendiants devaient agir vite pour gagner leur argent.

Ils se consultèrent du regard et se ruèrent ensemble sur leur adversaire.

Mais le Basque avait deviné leur mouvement et s'était jeté furieusement au-devant de l'un d'eux.

Son couteau, lancé à la façon mexicaine, fendit l'air en sifflant et vint se planter dans l'œil droit de l'homme visé qui trébucha et s'abattit comme un bœuf.

Sans ralentir sa course, Antoine Laho passa près du corps, se baissa, reprit sa lame et se mit à la poursuite du dernier bandit qui fuyait.

Il l'atteignit, le terrassa, lui posa son genou sur la poitrine et, levant au-dessus de sa tête sa lame sanglante, il cria :

— Tu auras la vie sauve, si tu me dis quel est le lâche qui vous a envoyés à cinq pour me tuer ?

— Je ne sais pas son nom, — gémit le mendiant ; je ne le connais pas.

— Comment est-il ?... Parle et dis tout, si tu ne veux pas mourir.

Il desserra ses doigts qui encerclaient le cou du bandit et celui-ci fit sa confession complète.

— Ce ne peut être que Peyrolles, — murmura dona Cruz. — Le monstre n'est pas mort !

Or, tandis que Laho était penché sur son dernier adversaire, tandis qu'Aurore et dona Cruz écoutaient, un homme se glissait dans l'herbe en rampant.

Il avait une main coupée mais l'autre était armée d'un poignard et personne ne le voyait ni ne l'entendait venir.

Personne ?... Si... Peyrolles, qui le suivait anxieusement du regard, attendant la seconde finale où son bras se lèverait pour frapper.

Ah ! certes, il le paierait cher celui-là qui savait vaincre sa douleur pour gagner la somme promise, oublier sa mutilation et se traîner sur son moignon sanglant pour accomplir son œuvre !

Antoine Laho allait lâcher l'homme qu'il tenait vaincu sous son genou et se relever.

Il n'en eut pas le temps et tomba la face contre terre avec un gémissement sourd. Un long couteau catalan était planté entre ses deux épaules !

Les gitanitas poussèrent un cri de terreur et

d'angoisse... Un cri de triomphe leur répondit. L'intendant de Gonzague apparut.

— Perdues !... nous sommes perdues !... s'écria Aurore en tombant dans les bras de dona Cruz.

— Retrouvées, au contraire, — répondit Peyrolles avec un ricanement sinistre ; — je vous attendais ici depuis une heure, mes colombes.

Le mendiant lâché par Laho était trop heureux qu'on l'eût épargné pour ne pas s'enfuir. L'effort qu'avait dû faire l'assassin du Basque pour se traîner et pour frapper l'avait rejeté évanoui sur le sol. Il ne restait plus là que Peyrolles et les deux femmes. Qu'allait-il se passer entre ces trois personnages ?

— Voilà des montures toutes prêtes, — dit l'intendant ; — votre guide seul ne sera pas celui que vous aviez choisi et ne vous mènera pas au même lieu. Veuillez vous mettre en selle et me suivre.

Un éclat de rire strident jaillit des lèvres de la gitana et, l'espace d'une minute, ses yeux fulgurants intimidèrent Peyrolles.

— Assez de lâchetés et de crimes ! — s'écria-t-elle. — Si le diable t'a protégé jusqu'ici, à Bayonne et à Pena del Cid, si le chevalier de Lagardère n'a pu jeter encore ta carcasse en pâture aux loups, ton heure n'en a pas moins sonné !... Misérable ! il est temps que justice soit faite !

Ce n'était plus la jeune fille qu'on peut torturer à loisir, mais la lionne blessée qui, d'un seul coup de griffes ou de crocs, va se venger des coups qu'elle a reçus.

L'intendant entrevit la nécessité de passer sur son corps pour reprendre Mlle de Nevers, la proie vivante de Gonzague.

Celle-ci tremblait, tandis que Flor, les cheveux défaits, la gorge en avant comme un bouclier,

crispant ses doigts et sublime d'héroïsme, vomissait la menace et l'anathème.

— Aurore de Nevers est sous ma garde, — gronda-t-elle écumante et farouche. — Moi vivante, jamais ni Gonzague ni toi n'aurez votre victime !

Par un mouvement aussi rapide que la pensée, elle arracha du dos d'Antoine Laho le poignard qui y était plongé et, d'un bond prodigieux, vint le planter jusqu'à la garde dans la poitrine de Peyrolles.

V

SANTA-MARIA-LA-REAL

— Au nom du ciel ! — dit une voix derrière la gitanita ; — pourquoi avez-vous tué cet homme ?

Aurore et Flor se retournèrent en même temps et constatèrent avec surprise la présence à quelques pas d'elles de deux nonnes au costume austère et qui devaient appartenir au monastère de Las Huelgas.

Celle qui avait parlé ainsi semblait elle même si étonnée de son audace, qu'au lieu d'attendre la réponse, elle se préparait à fuir, effravée de voir tant de morts et des Bohémiennes jouer du couteau elles-mêmes.

Dans ce pays, en effet, où le fanatisme du monde religieux n'a d'égal que sa duplicité et sa bassesse, les recluses des couvents, filles de Dieu, ne pouvaient guère s'entendre avec les gitanas, filles de Satan.

Les premières devaient craindre les secondes : les secondes mépriser les premières, et parce que femmes, l'accord ne pouvait se faire momentanément entre elles qu'en face d'un péril commun ou devant le spectacle de la mort. Dans tous les autres cas et partout où elles se rencontraient, l'inimitié née des croyances, entretenue depuis des siècles obligeait religieuses et Bohêmes à détourner la tête quand elles venaient à se croiser.

Un point cependant pouvait encore les unir :

la charité, à laquelle encore toutes n'étaient point accessibles.

Les deux sœurs étaient-elles charitables ? Il faut le croire, puisqu'elles s'étaient arrêtées spontanément parmi ces cadavres, au milieu desquels il ne restait debout que deux femmes à qui leur ministère serait peut-être utile.

Ce qui avait contribué à les y décider, c'était la vue d'une des gitanitas agenouillée, les mains jointes, les yeux fixés au ciel et priant avec ardeur, avec foi, tandis que de grosses larmes baignaient son visage.

Malgré l'étrangeté du fait, celle-là était chrétienne à coup sûr... Mais l'autre, dont les mains venaient de se souiller de sang ?

Dans les yeux de dona Cruz, la flamme ne s'était pas éteinte après le coup porté. Elle avait conscience d'avoir vengé le passé, défendu le présent, assuré peut-être l'avenir : elle était fière de l'acte accompli et sa colère ne désarmait pas devant le corps étendu de Peyrolles qu'elle eût voulu frapper encore.

Les religieuses inclinèrent à penser qu'elle n'agissait point ainsi par férocité ni par instinct, mais par une cause sacrée et peut-être pour se défendre.

— C'est vrai, j'ai tué... — s'écria Flor en regardant ses mains rougies. — Toujours des morts ! toujours des victimes !... Le crime appelle le crime !... Que tout le sang versé retombe sur la tête du prince Philippe de Gonzague, le grand meurtrier.

Elle s'agenouilla près du Basque, colla son oreille contre sa poitrine et laissa échapper une exclamation de joie :

— Il vit ! — dit-elle. — Je vous en conjure, mes

bonnes sœurs, aidez-moi à le sauver et Dieu vous en tiendra compte.

— Et les autres ?

— Ils ont mérité leur sort !

— Mais celui que vous avez frappé ?

— Ah ! celui-là, — s'écria dona Cruz en se redressant, farouche, — si je savais qu'il ne fût point mort, je l'achèverais de suite !

Les religieuses effrayées reculèrent d'un pas en se signant.

—Il faut pardonner à ses ennemis,— murmura l'une.

— A celui-là, jamais !... Dieu lui-même ne lui pardonnerait pas. Nous sommes chrétiennes l'une et l'autre, n'en doutez pas ; cependant, tant qu'une goutte de sang coulera dans nos veines, à ma compagne et à moi, nous maudirons cet homme et son maître.

Elle revint à Antoine Laho, déchira sa veste, et mit sa blessure à découvert en découpant sa chemise par lambeaux à l'aide du même poignard qui l'avait frappé. Puis elle chercha autour d'elle des simples qu'elle mâcha, tritura dans ses doigts, pour en faire sur la plaie une application destinée à arrêter le sang.

Les nonnes s'étaient agenouillées à ses côtés et, sans mot dire, l'aidaient dans sa besogne. La plus âgée des deux surtout examinait la blessure, rapprochait les chairs.

— Le coup a dû dévier, — murmura-t-elle à un moment. — Dans huit jours le blessé sera sur pied.

Aurore lui prit la main et la baisa :

— Merci, ma mère, — dit-elle. — Maintenant, achevez de le sauver. Où le transporter pour lui donner les soins qui devront le guérir ?

Il y avait tant de supplications dans sa voix,

l'expression de son visage était à la fois si angoissée et si douce que les religieuses se consultèrent.

— Nous allons tenter l'impossible, — dirent-elles. — Si nous pouvons hisser ce pauvre garçon sur une de ces mules, il aura bien des chances pour qu'il soit sauvé.

Les bêtes, en effet, étaient demeurées là, le cou tendu, flairant l'odeur du sang.

— Partons, partons vite, — s'écria dona Cruz, — et laissons aux passants le soin de ramasser les autres. Il faut que nous quittions ce lieu sans qu'on sache ce que nous sommes devenues.

— Avez-vous donc quelque raison de vous cacher ?— fit avec suspicion la plus âgée des deux religieuses.

— Nous vous le dirons bientôt, — répondit Flor. — Où voulez-vous nous conduire ?

— Là ! — dit la nonne en étendant le bras vers un monastère dont on distinguait les clochers et les murs, et qui se dressait à dix minutes au plus de la ville, en suivant le cours de l'Arlanzon.

Avec des précautions infinies, les quatre femmes soulevèrent le corps alourdi du Basque, parvinrent à le hisser sur le dos d'une mule, puis l'étrange convoi se mit en marche. Flor trempait de temps en temps son mouchoir dans la rivière et baignait la plaie, tandis que ses compagnes soutenaient le blessé.

Un quart d'heure après, elle carillonnaient à la porte du couvent.

Là, nouvelle complication ; en effet, la sœur tourière, à la vue de ce singulier cortège de religieuses, de gitanitas et d'animaux, autour de quelque chose qui pouvait être le corps d'un défunt, leva les bras au ciel et fit un grand signe de croix... Puis elle refusa d'ouvrir !

La règle du couvent interdisait l'accès du couvent aux hommes, fussent-ils passés de vie à trépas, et c'était bien un homme que des sœurs de la maison lui amenaient elles-mêmes.

Or, la porte fermée, il eût fallu des ailes pour pénétrer dans le monastère.

Las-Helga-Santa-Maria-La-Réal offre un aspect des plus bizarres avec son entrée à créneaux, flanquée de tours qui feraient prendre le couvent pour une immense forteresse. Son architecture, mêlée de style ogival et byzantin, date du XIIe siècle et, au point de vue archéologique, il est aussi curieux que San Pedro, où dorment le Cid ou sa femme Ximena, ou que l'antique chartreuse de Miraflores.

Santa-Maria-la-Real, dont les guerres de succession ont fait des ruines, abritait un communauté de nonnes de l'ordre de Citeaux et, pour y pénétrer, même en campagnie de religieuses de la maison, il fallait que la supérieure elle-même le permît.

Dona Cruz piétinait d'impatience à la porte, tandis que les nonnes parlementaient avec l'entêtée tourière.

Il se trouva que l'abbesse vint elle-même voir ce qui se passait à l'entrée de son domaine et, chose plus surprenante, il se trouva aussi que c'était une femme au cœur noble, aux sentiments généreux et qui portait un des plus grands noms d'Espagne.

Son titre de supérieure de ce monastère, lequel possédait des richesses immenses, lui donnait des prérogatives si grandes qu'elle pouvait marcher de pair avec des princesses, voire des reines, et que non seulement elle avait la juridiction sur son propre couvent, mais encore sur plusieurs couvents d'hommes.

Elle n'était responsable de ses actes que devant le Tribunal de l'Inquisition, et sa grandeur d'âme savait se débarrasser quand il le fallait des mesquineries de la règle.

Devant le regard clair et franc des gitanitas, dont le costume lui parut être un déguisement, quand elle vit surtout qu'il s'agissait de secourir un chrétien, sans doute en danger de mort s'il n'était mort déjà, elle n'hésita pas :

— Entrez, mes filles, — dit-elle, — si vous n'apportez pas le mal dans cette maison et si votre seul but est le bien. Que désirez-vous ?

—Pour cet homme, les moyens de le guérir, — répondit doucement Mlle de Nevers ; — pour nous, un abri pendant quelques jours, le recueillement et le silence.

— Soyez les bienvenus, — repartit l'abbesse. — La paix sera ici avec vous.

Les lourdes portes se refermèrent, mettant une barrière entre les désolées et les tempêtes du dehors ; rien que de se savoir en sûreté, elles se sentirent réconfortées.

Quelques instants après, le Basque était entre les mains du vieux praticien qui donnait ses soins aux religieuses du couvent, et qu'on avait fait mander à la hâte.

— Où suis-je ? — demanda-t-il en ouvrant ses paupières.

Cette question fait généralement sourire, les romanciers en ayant fait un véritable abus ; en la présente circonstance, elle était bien naturelle, Antoine Laho revenant de loin et se retrouvant dans une cellule spacieuse dont l'architecture et les dispositions lui étaient inconnues.

Il aperçut à son chevet dona Cruz qui souriait et il se souvint. Mais il était si faible qu'il put à peine articuler quelques mots :

— Où est-elle ?

— Là, dans la pièce voisine... Ne parlez plus...

— Sauvée ! merci !... — murmura-t-il.

— Oui, sauvée, et vous aussi !

— Peyrolles ?... — demanda-t-il encore.

— Peyrolles est mort !... Je l'ai tué de ma main !... Reposez-vous.

Le vieux médecin regarda avec un étonnement mêlé de quelque effroi, cette belle jeune fille dont la main si fine avait donné la mort et qui s'en vantait. Il fallait qu'elle fût très courageuse ou très criminelle ; il frissonna.

Elle saisit son regard et dit d'un ton très calme :

— J'ai fait justice !... Dieu, j'en suis sûre, m'a déjà pardonné.

Dès que le praticien eut sondé la blessure et fait un premier pansement, elle l'interrogea des yeux :

— Si la vie de cet homme vous est précieuse, — répondit-il tout bas à cette muette question, — remerciez le ciel, car il s'en est fallu d'une ligne qu'il mourût sur le champ, maintenant je réponds de le sauver.

Flor s'agenouilla et pria longuement, puis elle alla retrouver Aurore et toutes deux se rendirent auprès de la mère abbesse.

L'entretien qu'elles eurent ensemble fut long et spontanément les jeunes filles firent une confession de leur martyre. Bientôt, à leurs larmes pures se mêlèrent celles de la femme d'élite qui comprenait leurs peines et les exhortait à mettre leur confiance en Celui qui fait, à la fin, triompher la justice.

Quand elles eurent achevé leur récit, elle les prit toutes deux dans ses bras :

— Mes pauvres enfants, — leur dit-elle, — nulle

part vous ne sauriez être plus en sûreté qu'ici. Demeurez-y jusqu'à ce que vous ayez retrouvé la paix de votre âme et venez souvent abriter votre cœur meurtri sur le mien qui, lui aussi, a souffert. Les douleurs sont de tous temps et chaque souffrance entraîne après elle sa récompense : la vôtre viendra bientôt, car Dieu est un Dieu d'amour, non point d'injustice !

N'eût été l'ignorance où elles étaient touchant le chevalier Henri de Lagardère, qui les cherchait sans doute et ne viendrait pas les découvrir là, Aurore et dona Cruz eussent été heureuses dans cet asile où, de la supérieure à la dernière des nonnes, tout le monde s'ingéniait à leur être agréable, à leur faire oublier les tristesses et les chagrins du passé.

C'était surtout, pour Aurore exténuée, comme une halte bienfaisante qui raffermissait son courage, lui donnait de nouvelles forces pour les luttes futures, puisque sans doute il faudrait lutter encore !

La fermeté de caractère de Flor se retrempait également dans cette atmosphère de quiétude profonde, l'avenir lui paraissait moins sombre, le bonheur chaque jour plus près.

Mais quel que fût leur désir de faire connaître à Henri le lieu de leur retraite, il leur fallait attendre qu'Antoine Laho fût rétabli afin d'aller lui-même chercher le fiancé de Mlle de Nevers.

Ce moment ne pouvait être éloigné, car le tempérament robuste du Basque aidait à sa guérison rapide. Bientôt, en effet, il put se lever et s'entretenir avec les jeunes filles de ce qu'il faudrait faire dans quelques jours...

M. de Peyrolles dont l'âme était chevillée au corps, — si tant est qu'une âme pût habiter celui-ci, — ne devait pas plus mourir cette fois que

toutes les autres où il avait été si près de sa fin !

Si le poignard qui l'avait frappé eût été dans la main de Laho au lieu d'être dans celle de Flor, l'intendant fût certainement passé de vie à trépas. Mais la gitanita ignorait l'art de tuer un homme d'un seul coup, et bien qu'elle y eût mis toute la force et toute la haine dont elle était animée, sa lame avait glissé sur une côte sans toucher aucun organe essentiel.

Peyrolles avait eu la force de retirer l'arme de la plaie et s'était évanoui, sans autre danger pour lui qu'une hémorragie abondante.

Quand plus d'une heure après, il rouvrit enfin les yeux, il constata avec stupéfaction qu'aucun être vivant n'était debout autour de lui et qu'il manquait un cadavre : celui du défenseur des jeunes filles.

Ce fut en vain qu'il chercha des yeux également l'homme au poing coupé, qui, après avoir frappé Laho était retombé près de lui sans connaissance.

La rage qu'il ressentit de cette double disparition faillit le jeter dans un nouvel évanouissement. Il dut se raidir pour ne pas céder à la douleur et à l'anxiété. Là pourtant ne devait pas se borner sa mésaventure.

Il réussit à se soulever sur un coude et ne vit, d'un côté, que les murs brûlés de soleil et les clochers de Burgos. Mais, par contre, dans la direction opposée, il aperçut un cavalier qui fuyait.

Il était impossible que ce fût le personnage contre lequel il avait organisé le guet-apens qui s'était tourné contre lui, car les jeunes filles eussent été avec lui et celui qui fuyait était seul.

Il donna à son regard tout l'acuité possible et

reconnut bientôt son propre cheval. Mais quel était celui qui le montait ?

Peyrolles ne tarda pas à le deviner lorsqu'il avisa que son pourpoint avait été lacéré, tailladé en maints endroits, surtout à la place des poches Quand enfin il porta la main à la ceinture de cuir qu'il gardait sous ses vêtements, à même sa peau, et dans laquelle il cachait son or, ses actions bleues et roses de la banque de Law, il ne sentit plus rien, et poussa un gémissement.

Il avait compris pourquoi il manquait des blessés et des morts, il savait quel était celui qui fuyait et pourquoi il n'allait pas du côté de Burgos! L'homme au poing coupé s'était payé plus largement que ne l'eût payé Peyralles : quand on emploie des bandits, il faut s'attendre à des surprises de ce genre.

Celle-ci fut cruelle pour l'intendant qui, non seulement blessé, mais dépouillé, volé, sans un maravédis, n'avait pas même la ressource de poursuivre son voleur, qui disparut bientôt à l'horizon.

Peyrolles se laissa retomber découragé sur le sol et fit d'amères réflexions : le hasard l'avait mis à deux doigts de la proie qu'il s'agissait de reconquérir ; déjà il avait cru la tenir et pouvoir, triomphant, la ramener à Gonzague.

Mais le hasard est capricieux : il se plaît parfois à barrer subitement la route qu'il avait lui-même ouverte, et cette fois il l'obstruait si bien que l'intendant voyait se dresser devant lui d'insurmontables obstacles.

La disparition de ses économies, du fruit de ses vols et de ses criminelles intrigues, lui était mille fois plus douloureuse que le coup de poignard.

Des larmes de rage humectèrent ses vilains yeux, roulèrent sur son nez d'oiseau.

Par une sorte de fatalité, la campagne restait déserte. Ce ne fut que longtemps après qu'il vit un muletier sortir de la ville et venir de son côté.

Il le dévorait hes yeux à mesure qu'il le voyait s'approcher, tremblant de le voir tourner brusquement à droit ou à gauche, et son cœur battait à se rompre, tant il avait hâte d'être secouru.

Dès que l'Espagnol fut à portée, Peyrolles le supplia d'aller demander de l'aide à Burgos. Hélas ! il put bien vite constater quelle était la puissance de l'or ; il n'en avait plus à offrir et le muletier n'était pas disposé à rebrousser chemin, pour le simple plaisir de lui être agréable.

Quelques pesetas l'eussent décidé : les prières ne le touchaient point, encore moins les menaces. Il laissa tomber un regard indifférent sur le blessé et continua sa route.

Peyrolles, se souvenant alors les paroles de la Bible, constata avec amertume qu'on n'avait jamais dû conter à cet homme la légende du Bon Samaritain.

L'Espagnol eut cependant comme un faible remords de laisser un pauvre diable en détresse.

—Si je rencontre quelqu'un qui aille du côté de Burgos,— dit-il,— je l'avertirai. Prends un peu patience, l'ami, cela ne saurait tarder...

Peyrolles le vit s'éloigner et le maudit, sans songer qu'il n'était pas le seul à manquer de pitié, puisqu'il venait de trouver son semblable.

Enfin vint à passer un aguador qui lui donna à boire et se chargea de l'envoyer chercher. Des Frères de la Pitié vinrent un instant après, qui le ramassèrent après l'avoir questionné.

—Des bandits m'ont attaqué, dévalisé, leur conta l'intendant. J'en ai mis plusieurs à male

mort, ainsi que vous pouvez le voir. Les autres se sont enfuis...

On le posa sur un brancard et c'est ainsi, la tête basse, incapable de faire un mouvement, qu'il rentra à Burgos, dont il était sorti quelques heures auparavant le cœur gonflé d'une joie criminelle.

Si faible qu'il fût cependant, tant il avait perdu de sang, il avait encore assez de forces pour songer à la vengeance.

Contre Aurore, il avait certes de la haine ; toutefois, il n'oubliait pas qu'il devait respecter ses jours. Il haïssait également Lagardère, dont la mort seule pouvait le délivrer lui-même de la crainte de mourir de la botte terrible de Nevers. Mais il avait soif du sang de dona Cruz qui avait versé le sien, et ni Gonzague ni personne au monde, dès que l'occasion s'en présenterait ne l'empêcherait de torturer autrement que par des railleries cette vagabonde ramassée jadis sur une place de Madrid et qui s'acharnait à sa perte.

C'était lui-même, de concert avec Gonzague, qui l'avait choisie pour servir d'auxiliaire à leurs desseins. Elle s'était si bien tournée contre eux qu'elle leur faisait échec et qu'ils devaient compter avec elle presque autant qu'avec Lagardère.

—Le prince,— se disait-il,— a voulu réchauffer une vipère dans son sein. S'il ne lui écrase pas la tête, il mourra de sa morsure !

Il songea qu'il en mourrait peut-être aussi et il ajouta :

—S'il ne le fait pas, je le ferai.

Pour mettre ce projet à exécution, il fallait au moins savoir où était dona Cruz, et Peyrolles dut s'avouer qu'il l'ignorerait peut-être longtemps. Si rapide que pût être sa guérison, des

jours se passeraient sans qu'il pût prévenir Gonzague, tandis que les jeunes filles agiraient de leur côté, Lagardère du sien. Quand lui-même serait en état de reprendre la lutte au point où il la laissait, peut-être qu'il ne serait plus temps !

Les Frères de la Pitié lui prodiguaient le long de la route les bonnes paroles et les encouragements : il ne les entendait même pas. Dans son cœur, il n'y avait que fiel et rancune contre le sort, contre Philippe de Mantoue, contre tous les hommes, sans excepter ceux qui allaient, par leur soins dévoués, arracher à la mort cet odieux criminel, indigne même de l'échafaud que, pour le bien de l'humanité, il eût fallu laisser périr dans un coin, comme un chien !

VI

LE PAPA MOSCAS

Antoine Laho avait suffisamment recouvré ses forces pour pouvoir se mettre en route à la recherche de Lagardère.

Le point difficile était de savoir où le chercher et cela dépendait des événements dont il ne connaissait rien depuis quelques temps.

Les nouvelles ne pénètrent guère dans les asiles où vivent les recluses, et dans celui de Las Huelgas, on en était même à ignorer que la France fût en guerre avec l'Espagne.

Il pouvait même se faire qu'elle fût terminée, cette guerre, mais le Basque pensait avec raison qu'il ne pourrait le savoir que lorsqu'il aurait franchi les portes de cette retraite, pour rentrer dans la vie active.

Certes, il avait passé là, exception faite de sa blessure, des heures très douces et très calmes dont il eût senti tout le prix en d'autre temps. Mais il ne devait pas se reposer tant qu'Aurore de Nevers ne serait pas entre les mains du chevalier de Lagardère et Flor auprès du marquis de Chaverny.

—Je partirai demain,—leur disait-il un matin, assis entre elles deux sur un banc de marbre qu'ombrageaient des arbres magnifiques.

Car il était maintenant leur ami, leur soutien, presque un frère à qui elles ne pouvaient donner

que leur reconnaissance, alors qu'il leur avait donné son sang.

—Où irez-vous ?— lui demanda dona Cruz.

—Je ne pourrai choisir mon but que lorsque je saurai où est l'armée. Il est peu probable qu'elle opère encore en Biscaye et peut-être, après de longs détours, ne la rejoindrai-je qu'en Aragon, en Catalogne, voire même à Madrid.

—Que s'est-il passé depuis si longtemps ?- murmura Aurore.— Qui sait si Henri, las de nous chercher en vain, croyant nous avoir perdues pour toujours, n'a pas demandé à la mort glorieuse des soldats la fin de ses souffrances ?

—Tais-toi!— répondit Flor,— tu n'as pas le droit de douter de lui, ni de la Providence...

—C'est parce que je ne doute pas de son cœur ni de sa vaillance que je parle ainsi. Tant que je ne l'aurai pas revu, tant qu'on ne m'aura pas dit au moins qu'il est vivant, je tremblerai pour lui. Les embûches sont plus nombreuses encore autour de sa vie que de la nôtre, et nous ne savons pas où est Gonzague, quels crimes il a pu commettre depuis qu'il nous a quittées sur le rocher de Pena del Cid.

—Il ne faut pas se baser sur l'inconnu, — dit Laho,— et précisément il s'agit de savoir. A supposer que je ne trouve pas tout de suite M. de Lagardère, je ne puis tarder à rencontrer M. de Chaverny ou les prévôts, et peut-être tous ensemble.

—Puissiez-vous dire vrai !— murmura Flor ;— en ce cas, nous pourrions nous préparer au bonheur.

—Dans le cas contraire,— poursuivit Laho,— nous nous mettrons tous à sa recherche et Dieu aidant, vous nous verrez bientôt revenir à la

porte de ce couvent, dont vous-mêmes ne devez sortir sous aucun prétexte.

—Nous passerons nos journées au haut des murs, à vous attendre,— dit Aurore, — et nous prierons pour que vous puissiez venir en fête.

—Evitez surtout de vous montrer, car des ennemis que vous ne soupçonnez pas peuvent rôder autour du monastère. Ne révélez surtout vos noms à personne ; j'ai prié moi-même l'abbesse de ne pas les faire connaître et d'interdire à ses nonnes d'indiquer votre présence ici. Toutes ces précautions prises, soyez patientes, fortes, et le succès est assuré, sauf un cas...

—Lequel ?

—Dame ! on pourrait fort bien me faire disparaître violemment avant que j'aie pu accomplir ma tâche.

—Ne parlez pas ainsi...

—Il faut tout envisager,— reprit il froidement. —Si d'ici un mois je n'étais pas revenu et que vous n'ayez vu personne, gagnez comme vous le pourrez les pays basques, allez à Bayonne vous mettre sous la protection de ma sœur Jacinta : ce sera votre dernière chance de salut.

Le lendemain, de bonne heure, Antoine Laho était prêt à partir. Par exemple, il avait quitté son costume de montagnard pour revêtir un froc de moine, le plus sûr des déguisements en Espagne.

Il était chaussé de sandales, monté sur une des mules que, pour ne pas éveiller l'attention, il avait préféré à son cheval, et dans la ceinture de soie dissimulée par sa robe étaient passés deux poignards qui ne demandaient qu'à sortir de leur gaîne.

Après quelques dernières recommandations, ses adieux faits aux jeunes filles et ses remerciements

adressés à l'abbesse et aux sœurs, il se dirigea vers Burgos afin de savoir où en était la guerre et de quel côté il lui convenait de diriger ses pas.

Il apprit que l'armée française, toujours victorieuse, avait conquis tout le nord de l'Espagne ; que le maréchal de Berwick s'était emparé d'Urgel et tenait une partie de la Catalogne, et que la campagne ne tarderait pas à prendre fin.

C'était donc en Catalogne qu'il fallait aller chercher Lagardère et ses compagnons.

Le trajet à effectuer allait être d'autant plus long qu'un moine ne peut raisonnablement aller à l'allure d'un coursier.

D'autre part, il n'avait pas de temps à perdre, d'abord pour prolonger le moins longtemps possible l'attente pleine d'axiété des jeunes filles et ensuite pour arriver à l'armée avant le départ de Lagardère, qui bien certainement ne demeurerait pas sous la tente après la cessation des hostilités.

Cependant, en passant devant la cathédrale de Burgos, le Basque ne put oublier qu'il avait à remercier le ciel d'avoir échappé à la mort. Sa foi naïve et robuste de montagnard rendait la prière douce à ses lèvres, son cœur y puisait les forces nécessaires pour continuer l'œuvre de dévouement qu'il avait entreprise.

Il attacha sa monture à l'un des piliers extérieurs et pénétra dans l'église pour venir se prosterner devant l'imitation du fameux Christ miraculeux du couvent des Augustins, fait, à ce qu'on dit, d'une peau humaine rembourrée et qui fut trouvé un jour sur la mer, voguant vers la baie de Biscaye.

Le soleil, filtrant à travers les vitraux multicolores, irradiait la robe blanche brodée d'or, le

visage osseux et plein de souffrance du crucifié. Les rayons se posaient sur les ors du tabernacle, les autels, la grille forgée du chœur, rendue luisante par le frottement des mains dévotes ; ils fouillaient dans les chapelles latérales, sur tout le pourtour de l abside, les cryptes sombres où ils faisaient saillir, éclater en lumière le marbre blanc des tombeaux.

Autour des piliers gigantesques qui s'élançaient vers la voûte, des prêtres, des religieux, des indifférents causaient de leurs petites affaires et ne songeaient point à prier.

Car dans l'Espagne catholique, de tous temps, l'église a toujours été un salon de conversation, de coquetterie et de rendez-vous amoureux. Sous des dehors d'austère piété, senoritas et hidalgos, manolas et majos ne respectent même pas l'eau sainte du bénitier.

Laho, prosterné sur les dalles, priait avec plus de ferveur que tous ceux qui étaient là. Il était venu souvent dans cette basilique, pourtant, jamais il n'y avait ressenti les impressions d'aujourd'hui, où il se sentait responsable non seulement du bonheur, mais de la vie de deux jeunes filles auxquelles il avait spontanément voué ses forces, son courage, même son existence.

Aussi, sa prière finie, allait-il quitter l'église sans même jeter un coup d'œil sur le coffre du Cid, sur le magnifique tombeau de don Pedro Fernando de Velasco, pas plus que sur le confessionnal royal où, la veille de leur couronnement, les rois de Castille venaient jadis s'agenouiller aux pieds d'un prêtre, pour demander le pardon de leurs fautes.

Il marchait déjà vers une des portes latérales, quand neuf heures vinrent à sonner ; alors un cri étrange troubla le silence, roula sous les

voûtes, et le Basque s'arrêta malgré lui devant la merveille populaire qui partage, avec le coffre du Campéador et le Christ miraculeux, les honneurs de la cathédrale.

Le " Papa moscas ", autrement dit le " gobe-mouches " de Burgos, est un automate de bois de chêne qui grimace atrocement, beugle, mugit, crie et gronde chaque fois que sonne l'horloge.

Nombreuses sont les légendes qui prétendent expliquer son origine, ses auteurs et ses causes. Quelques-unes sont ridicules et grossières ; d'autres, au contraire, sont presque touchantes ; aucune n'est sans doute dans le vrai.

Le peuple superstitieux et crédule en attribue la paternité à Satan lui-même, qui l'aurait créé de toutes pièces pour distraire la concubine d'un grand dignitaire de Saint-Pierre de Rome.

La récréation était au moins bizarre et si la pauvre femme eût été abandonnée à de nombreux tête-à-tête avec ce monstre articulé, il est permis de supposer qu'elle fut morte folle. Après quoi saint Isidore, archevêque de Séville, en dota Burgos, pour la plus grande joie des Castillans, en obligeant le diable lui-même à le lui remettre.

D'après une autre version, le " Papa moscas " fut un personnage des plus élevés qui, sensible aux charmes de Blanche de Castille, venait chaque jour troubler ses méditations, aux heures où elle se rendait à la cathédrale.

Il est heureux que, de nos jours, le diable ne change pas en automates grimaçantes les hidalgos qui échangent des œillades avec les senoras et manolas qui usent les dalles de leurs genoux polis ; car ce n'est pas un, mais des milliers de Papas moscas qu'on pourrait voir dans la cathédrale de Burgos.

Il est à croire aussi qu'à cette époque Satan

était beaucoup moins accommodant et ne permettait pas qu'on s'aimât sans son ordre.

Il serait fastidieux de citer toutes ces légendes et pourtant il en est une qui paraît sinon la plus rationnelle, du moins la plus poétique.

Nous la donnons à titre de curiosité :

Au temps de Henri III, une jeune fille d'une incomparable beauté venait chaque jour déposer des fleurs sur le tombeau du Cid et sur celui de don Fernand. Elle s'agenouillait, versait des pleurs abondantes et s'en allait, le visage radieux, auréolé de passion, les yeux remplis d'une sorte d'ivresse mystique, pour revenir le lendemain.

Le roi la vit et s'en éprit : c'était dans l'ordre.

Sous le ciel brûlant de l'Espagne, les cœurs flambent comme des volcans.

Mais le roi voulut le lui dire et, dès le premier mot, la jeune fille disparut pour toujours. C'était lui maintenant qui pleurait chaque matin, quand il revenait au tombeau du Cid où il espérait la trouver agenouillée.

Un an se passa sans qu'il la revît et peut-être allait-il l'oublier ?

Un beau jour cependant qu'il s'était égaré à la chasse et que ses compagnons et ses piqueurs étaient loin de lui, six loups affamés se précipitèrent hors d'un bois, étranglèrent ses chiens et s'élancèrent sur lui : le roi allait infailliblement périr !

Soudain, un cri terrible, aigu, surhumain, jaillit des profondeurs de la forêt, roula de roc en roc, d'échos en échos, et l'un des loups tomba sous un coup d'arquebuse, tandis que les autres, effrayés, prenaient la fuite.

Henri chercha des yeux son sauveur et demeu-

ra pétrifié devant une fantastique apparition, un être immobile, sorte de statue convulsionnée, dont les traits étaient contractés, les yeux répulsés, dont la bouche s'ouvrait et se fermait sans qu'il pût s'en échapper un son, sinon, de loin en loin, un cri rauque, effrayant, sinistre.

Il y avait de quoi faire trembler l'homme le plus brave ; cependant le roi n'eut aucune crainte, car après avoir considéré longuement le personnage, vivant ou fantôme, qu'il avait devant les yeux, il crut reconnaître la jeune fille qu'il avait si éperdument aimée.

Comme il se précipitait vers elle pour lui rendre grâces, elle lui tendit sa main pâle et tremblante et lui dit :

— J'aimais don Fernand... j'aimais le Cid, c'est-à-dire tout ce qui fut noble, généreux et vaillant !... et je t'aimais, toi, parce qu'il me sembla que tu étais tout cela à la fois...

Elle ne put en dire davantage et tomba morte. Avant que ses yeux se fussent fermés, pourtant, le roi put y voir cette expression de tendresse passionnée qu'on y lisait lorsqu'elle quittait les tombeaux de la basilique.

Un an après, jour pour jour, le " Papa moscas," qu'Henri III avait fait fabriquer par un artiste arabe, vint prendre place dans la cathédrale de Burgos, en face de la tribune royale.

Il grimaçait, criait et hurlait comme l'apparition de la forêt ; il exprimait la même détresse, la même angoisse ; mais l'Oriental qui l'avait construit s'était laissé mourir de désespoir parce qu'il n'avait pu lui faire répéter les paroles d'amour que la vierge avait prononcées avant d'expirer.

C'est ainsi que le génie du mécanicien s'arrête là où commence le sublime !...

C'était devant cette œuvre singulière, née de l'amour d'un roi catholique et du cerveau d'un musulman. que s'était arrêté le Basque, parmi plusieurs autres personnes.

Tout à coup, il se sentit devenir si pâle qu'il rabaissa vivement sa capuche sur son visage, et vint se mettre dans l'ombre protectrice d'un pilier.

L'automate de bois, qui n'effrayait même plus les petits enfants, n'était pour rien dans son trouble et ce n'était plus lui qu'il regardait.

Ses yeux s'étaient fixés sur un homme maigre et décharné, appuyé sur une canne et se traînant à peine, véritable squelette ambulant, quelque chose comme un " Papa moscas " qui eût vécu !

Or, cet homme était M. de Peyrolles !... M. de Peyrolles, que dona Cruz pensait avoir tué et dont la blessure était cicatrisée ; M. de Peyrolles qui venait là, non par piété, mais par désœuvrement, pour donner un aliment à l'ennui qu'il éprouvait de voir ses forfaits interrompus.

Il était sombre, taciturne ; un pli profond barrait son front blême, une contraction nerveuse agitait son nez en bec de vautour et ses petits yeux chafouins fuyaient la lumière.

Réduit à l'impuissance, ignorant où était Gonzague, où s'était enfuie Mlle de Nevers, vivant de la charité des Frères de la Pitié qui l'avaient recueilli et soigné, il souhaitait ardemment de se sentir bientôt assez fort pour aller rejoindre, à pied s'il le fallait, Philippe de Mantoue et ses roués.

Sa faiblesse et son isolement étaient pour lui un perpétuel sujet de crainte. La fièvre qui le rongeait le poussait dehors à toute heure du jour, pour s'informer, réclamer Gonzague à tous les échos, et aussi pour fuir les noires pensées qui

l'assaillaient. Dès la porte franchie, il tremblait de se heurter à Lagardère ou à l'autre, l'inconnu qui voulait fouiller dans sa poitrine avec la lame de son poignard.

Alors, il allait se réfugier dans les églises ou marchait au hasard, les yeux fixes, dévisageant chaque passant.

Le monstre de chêne l'avait hypnotisé. Peut-être voyait-il dans cette horrible machine l'image de sa propre conscience où, à défaut de remords, hurlaient la vengeance et la haine ?

Au beau milieu de sa contemplation, un moine s'approcha de lui, le toucha à l'épaule, et Peyrolles faillit tomber à la renverse.

— On vous attend à la porte de Biscaye, — lui murmura le religieux à l'oreille. — Venez.

— Qui ?

— Vous le saurez là-bas. Prenez mon bras.

L'intendant se recula d'un pas :

— Je ne sais pas qui vous êtes, — dit-il ; — je ne veux pas vous suivre.

— La robe que je porte est pour vous une sécurité et doit vous inspirer confiance.

— Qui me prouve qu'elle est à vous ?

— Venez, vous dis-je, — reprit Laho avec impatience (car c'était lui.) — J'ai d'importantes choses à vous dire : Philippe de Mantoue...

L'intendant sursauta :

— Où est-il ?

— A Lérida... il faut que vous y soyez dans trois jours.

Le Basque espérait ainsi pouvoir éloigner Peyrolles du lieu de refuge des jeunes filles et l'attirer là où il se rendait lui-même, où il pouvait le mettre à la merci de Lagardère.

Il eût certes préféré le tuer sur-le-champ ; mais il le rencontrait précisément dans le seul endroit

où il fût inviolable et il se rendait compte qu'il tenterait vainement de l'entraîner hors des murs de Burgos...

— Pourquoi refusez-vous de m'accompagner ? — lui demanda-t-il.

— Je ne vous connais pas...

Antoine Laho songeait à lui dire qu'il était un émissaire de Gonzague quand ses yeux tombèrent sur le Christ qui mourut pour expier les mensonges des hommes : devant lui il n'osa pas mentir.

Il eut aussi la pensée de ne pas quitter la ville avant d'avoir trouvé Peyrolles en un lieu où il pourrait le tuer. Vu l'état de faiblesse de son adversaire, c'eût été une lâcheté : il se reprocha d'avoir pu, sous la voûte sacrée, méditer un assassinat.

Il fallait donc renoncer à tout espoir de se débarrasser de lui ou de le forcer à quitter Burgos; et cependant, après avoir réfléchi, il songea que mieux valait peut-être qu'il en fût ainsi.

Aurore de Nevers, en effet, dans le monastère de Las Huelgas, était à l'abri de ses coups. A supposer même qu'il l'y découvrit, il lui faudrait, pour l'en faire sortir, un ordre du roi et l'abbesse, forte de sa conscience et de son droit, était femme à refuser d'obéir même à une injonction royale.

Le factotum de Gonzague, pour le moment surtout, n'était pas en mesure de s'adresser au tribunal de l'Inquisition, qui siégeait à Madrid et qui, seul, pouvait lui donner pleins pouvoirs.

Dans ces conditions, il n'était pas dangereux qu'il demeurât quelque temps à Burgos, où le Basque et d'autres le retrouveraient avant peu, ailleurs que dans la cathédrale.

Antoine Laho se pencha alors vers Peyrolles et lui dit :

— Regarde bien ce monstre ! ... Avant qu'il ait grimacé et hurlé douze fois à l'heure de midi, Gonzague et toi vous aurez poussé comme lui votre cri d'agonie !

Un tremblement convulsif secoua de la tête aux pieds Peyrolles qui s'affaissa sur les dalles.

Avant qu'on se fût empressé auprès de lui, le moine était déjà loin.

VII

LA CHEVAUCHEE VERS LA MORT

Pendant que Peyrolles et Laho étaient, par leurs blessures, immobilisés à Burgos ; que Mlle de Nevers et dona Cruz attendaient au couvent de Santa-Maria-la-Real le salut tant espéré ou de nouveaux déboires, que devenaient nos autres personnages ?

Nous avons laissé Henri de Lagardère aux ruines de Pena del Cid, en compagnie de Mariquita, qu'il avait promis de ne pas abandonner et dont le sort, déjà lié au sien par cette promesse, devait l'être plus encore avant peu par la reconnaissance.

Quand il vit s'enfuir Peyrolles, il lui fut possible de penser que peut-être il n'était pas seul dans le château, et que, s'il avait pu en sortir vivant, d'autres pouvaient aussi n'être pas morts.

N'avait-il pas d'ailleurs, le droit de conserver quelque espoir tant qu'il n'aurait pas acquis la preuve irréfutable que les deux jeunes filles avaient péri ensevelies sous l'écroulement de la tour mauresque ?

Ce fut le cœur plein d'angoisse poignante qu'il pénétra dans la cour, se demandant avec anxiété ce qu'il allait y découvrir.

La première chose qui frappa sa vue fut un cadavre !

Mariquita le suivait pas à pas, mais elle re-

gardait dans le vide et ne paraissait pas avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle. Tout à coup, cependant, elle poussa un cri déchirant, une plainte lugubre, où il y avait autant de souffrance que de folie, et se précipita sur le corps qui gisait à terre.

Elle couvrit de baiser le visage déjà froid, les mains glacées, essaya de soulever cette belle tête blanche qui semblait dormir d'un sommeil paisible : hélas ! la nuque était raidie, il eût fallu pouvoir redresser le corps tout entier, d'un bloc.

Une expression de terreur et d'angoisse profonde cantracta le visage de la gitanita ; de grosses larmes coulèrent sur ses joues et, sous l'influence d'une immense douleur, on eût dit que la pauvre enfant avait recouvré pour un instant la raison.

— Mon père ! mon père !... réponds-moi, — gémissait-elle. — Vois, ta fille bien-aimée est revenue près de toi ; elle ne te quittera plus ; elle sera là pour égayer ta solitude,entourer de soins ta vieillesse, fermer ta paupière quand sonnera ton heure... Père !... éveille-toi. dis-moi que ton inertie est un jeu !... Si c'est un jeu, cesse-le, il me fait mal !...

Lagardère, très ému par le touchant spectacle de cette pauvre démente qui essayait de rappeler à la vie celui qu'elle disait être son père, s'était approché d'elle. Il se souvenait qu'elle lui avait parlé de lui, de sa tendresse pour ce vieillard, du devoir qu'elle se faisait de le venir visiter chaque semaine. Il se pencha, contempla la face du mort : celui-ci lui était inconnu, il ne l'avait jamais vu.

Mariquita, essayant encore une fois de soulever la tête du cadavre pour y poser ses lèvres, vit tout à coup une tache rouge sur le pourpoint, à

la place du cœur, et poussa un cri rauque qui s'étrangla dans sa gorge.

Elle se releva, les yeux hagards, secouée d'un tremblement ; puis, saisissant le bras de Lagardère, elle s'écria :

— C'est mon père !... le vautour l'a tué parce qu'il voulait sauver ta fiancée et te la rendre... Jure-moi sur son cadavre que nous le vengerons !

Par ce nom " le vautour ", elle désignait Peyrolles dont le nez affectait la forme du bec de ce carnassier.

Sanglotant, défaillante et brisée, elle tomba dans les bras de Henri.

Celui-ci la déposa doucement à terre. Parmi les ruines, il prit des poutres et des pierres, éleva sur le cadavre une sorte de tumulus qui le préserverait du bec des oiseaux de proie et de la dent des loups. Quand il eut fini, il planta au sommet deux branches en croix.

Au même instant, la bohémienne rouvrit ses yeux et sortit de son évanouissement. Lagardère était à genoux au pied du tertre pieusement élevé par ses mains. Il priait pour celui qui, sans qu'il le sût, avait héroïquement défendu sa cause.

Il ignorait les détails de la tragédie qui avait eu lieu en ce vieux château, mais il comprenait que Mariquita avait tout préparé, de concert avec ce vieillard, de concert avec Aurore, et que Peyrolles seul avait pu changer en œuvre de mort ce qui avait été combiné pour la vie.

Il en avait une profonde reconnaissance pour celle qui lui avait sacrifié l'existence de son père, sa raison à elle, bien que son plan eût échoué dans le plus abominable désastre.

Il se retourna pour la contempler, la vit les

yeux grands ouverts qui le regardait. Son visage avait perdu toute expression de folie et ne respirait que la tristesse et la douceur. Lentement, avec des gestes sûrs, elle alla se prosterner auprès de lui et ils mêlèrent leurs prières sur la dépouille de cette nouvelle victime de l'infâme Peyrolles.

Le chevalier espéra qu'il allait pouvoir l'interrogerger de nouveau, que peut-être elle répondrait cette fois sensément, que c'en était fait de cette folie passagère qui avait détruit pour un instant ses facultés, et qu'elle pourrait tout au moins dire si Mlle de Nevers était ensevelie là ou si elle avait essayé de fuir.

Malheureusement l'éclair de raison qui avait lui quelques secondes s'était bien vite éteint et la démence n'avait fait que changer de caractère : de bruyante qu'elle était tout à l'heure, elle était devenue sombre et lugubre.

A chaque question, Mariquita opposait une réponse invariable :

Et ce cri funèbre, proféré par une folle, faisait pleurer à Lagardère des larmes de sang.

...Néanmoins, il voulut chercher, fouiller partout. Ses investigations durèrent plus d'une heure. De tous côtés il se heurta au roc, aux débris, au silence, et ne put découvrir aucune trace des jeunes filles.

— Partons, — dit-il, en entraînant la gitanita par la main ; — si Dieu nous prête vie, nous reviendrons ici quelque jour, pour retrouver les cendres de celles qui ne sont plus et leur donner une sépulture chrétienne.

Ils s'en allèrent à pied, par les chemins, l'âme en deuil. Pas plus le chevalier que la pauvre démente ne savaient où était désormais le but de leur double vie brisée.

Ils remontèrent ainsi vers la Catalogne, lentement, parce que rien ne les pressait et que la mort, ardemment souhaitée maintenant par Lagardère, les rencontrerait aussi bien là qu'ailleurs. Car la mort cheminait avec lui ; elle ne quittait pas sa pensée et s'il ne se hâtait pas de l'appeler, de la provoquer même, c'est qu'il espérait encore tuer Gonzague ou mourir de sa main.

Jusqu'alors il avait souffert et lutté pour deux choses : le bonheur, la vengeance.

Dès qu'il l'aurait accomplie, que demeurerait-il à faire pour lui dans ce monde ? Du moins il n'aurait pas laissé sa fiancée entre les mains du scélérat qui avait empoisonné sa vie entière.

Que n'eût-il pas donné en ce moment, pour que Philippe de Mantoue se dressât devant lui et que la lutte décisive eût lieu immédiatement entre eux. Devrait-il donc encore se traîner, des jours et des jours, chargé du poids de sa douleur, avant que se jouât la partie suprême où tous deux tomberaient peut-être en même temps ?

A mesure qu'il avançait, le pays était plein de troupes espagnoles, et comme on le voyait aller la tête basse, en compagnie d'une jeune insensée, tous ces soldats, qui ne le connaissaient pas, le laissaient passer.

De temps en temps seulement il les interrogeait pour savoir où était Philippe de Gonzague l'ami d'Albéroni, et successivement on lui indiqua Lérida, Balaguer, Cardona.

Il alla partout et ne put jamais le joindre : pourtant il eût désiré vivement le tuer avec éclat, au milieu même de l'état-major espagnol.

Il se procura des chevaux pour aller plus vite.

C'était étrange de les voir passer, lui muet et

sombre, Mariquita jetant au vent ses cris de démence, ses menaces contre le ciel et contre les hommes, ou bien pleurant à chaudes larmes.

Sans savoir comment, ils franchirent les avant postes et se trouvèrent dans les lignes françaises.

La vue des uniformes des mousquetaires gris mit une étincelle dans l'œil du chevalier. Il se souvint qu'on se battait pour la cause du régent et du roi et que, dans cette armée victorieuse, il existait naguère un régiment qu'on avait baptisé du nom de Royal-Lagardère.

— Pauvre Chaverny ! — songea-t-il ; — vais-je donc lui apporter la nouvelle de son malheur en même temps que du mien ? Dona Cruz s'est dévouée à Aurore, le marquis à moi... Nous nous tenions par la main : les deux aimées sont mortes, et moi je suis las de vivre !... Que fera celui qui reste ?

Il songea aussi à Cocardasse et à Passepoil, ces deux êtres fidèles attachés à son infortune et qui ignoraient ce qu'il était devenu ; il songea au Basque, qui l'avait suivi de son plein gré, pour vaincre ou pour mourir avec lui. Puis, ses yeux tombant sur la pauvre folle qui marchait à son côté et qui avait donné, elle, sa propre raison et la vie de son père, il souffrit atrocement de ce que le destin avait appelé tous ceux qui lui étaient chers à ne souffrir que par lui et pour lui.

— Et à quoi servent ces souffrances ? — pensa-t-il. — Le marquis ne pourra jamais pleurer sur le cadavre de celle qu'il aima ; les deux prévôts ne recevront jamais de moi la récompense de leur dévouement ; Laho ne reverra sans doute jamais ni son pays ni sa sœur qui l'attend, et Mariquita a perdu la raison pour toujours !

Lagardère pleura, non pas sur lui-même, mais sur eux tous !

Il se rangea au bord du chemin pour laisser passer un régiment de chevau-légers qui s'avançait vers lui. Ce régiment était précisément celui de M. de Riom.

Une exclamation partit soudain des rangs. Le colonel poussa son cheval en avant pour venir se ranger auprès du chevalier, le saisir à bras-le-corps et l'embrasser.

— Monsieur de Lagardère ! — s'écria-t-il, — monsieur de Lagardère vivant !... Holà ! qu'on aille prévenir M. le maréchal, le prince de Conti, tout le monde... Ordonnez aux trompettes de sonner aux champs... Il y aura, messieurs, grande fête au camp ce soir !

Ce brave Riom éclatait d'une joie qui, certes, n'était pas feinte, et tous ses officiers accourus partageaient son allégresse. L'un d'eux se détacha pour aller porter la bonne nouvelle au maréchal de Berwick.

Lagardère était profondément touché de ces marques de sympathies si vives ; mais, malgré lui, son visage demeurait triste, son front pensif.

— Où est Chaverny ? - demanda-t-il tout d'abord.

— Chaverny vous cherche partout ; il a tenu toute la Catalogne, une partie de l'Aragon...

— Et les autres ?

— Cocardasse et Passepoil ont fait de même : deux fois ils sont revenus au camp, ne vous y trouvant pas, ils sont repartis dans d'autres directions. Je ne vous cacherai pas, mon cher chevalier, leur inquiétude et la nôtre : il était temps qu'on vous vît revenir vivant, et pas même blessé, je suppose ?...

— Pas de blessure apparente, — répondit tr tement Henri.

— Que grâces en soient rendues au Dieu des a mées !

Mais Lagardère interrogea encore :

— Et le quatrième : Laho ?

— Celui-là n'est pas revenu, et pourtant il n' tait allé qu'à Burgos.

Un silence se fit. Lagardère se découvrit et s signa. Tous les officiers firent de même.

C'était là l'oraison funèbre du Basque !

M. de Riom ne voulut pas rester sur cette pe nible impression et reprit aussitôt la parole :

— Par le fait de votre absence et de celle de ce messieurs, — dit-il, — Royal-Lagardère était di sous et le maréchal fort en peine. Il estimai qu'on ne pouvait aller à Madrid sans que vou fussiez de la promenade.

— C'est me flatter trop, — répondit le cheva lier. — Royal-Lagardère va revivre, monsieur ; il n'y aura de changé que son effectif.

— Vous êtes seul, — dit tristement le colonel.

— Non pas, nous serons deux.

— Et qui donc, l'autre ?

Lagardère étendit le bras vers Mariquita, dont les yeux regardaient avec étonnement tous ces hommes sans se fixer sur aucun.

Elle chantait et riait, caressait tantôt l'encolure de son cheval, — qu'elle montait à la façon des hommes, — tantôt le manche d'un poignard que lui avait donné son compagnon la veille. Ses cheveux noirs, dénoués, tombaient sur ses épaules comme une crinière au sommet de laquelle était piquée une fleur rouge, telle une tache de sang, et l'un de ses seins, ferme et bronzé, avait jailli du corsage déchiré par les ongles aux heures de démence et de douleur.

Ainsi, elle était étrange et très belle, n'eût été l'expression inquiète et vague de son regard, la mobilité de ses lèvres, l'incohérence de ses paroles.

— A me suivre, — dit Lagardère avec amertume, — elle a perdu déjà la [illegible] nez-la quand même, messieurs, car sans que je la lui demande, elle m'a donné bien davantage encore: la vie de son père !

— Quel homme êtes-vous donc — murmura M. de Riom, qu'une émotion poignait, — vous qui entraînez derrière vous tous ceux qui vous approchent et que le monde entier suivrait ?

Lagardère courba le front :

— Je ne suis plus rien, — fit-il, — qu'un navire désemparé, un corps sans âme, un cœur fermé.

— Tous ici nous sommes capables de partager votre chagrin, chevalier, — repartit le colonel.— Est-il de ceux que l'amitié peut alléger ?

— Il est de ceux qui ne prennent fin qu'avec la vie, car Mlle de Nevers n'est plus, messieurs !... Le prince de Gonzague et Peyrolles me l'ont tuée !

Des larmes jaillirent de ses yeux. Une fois encore toutes les têtes se découvrirent et plus d'une paupière devint humide.

Au même instant, comme si elle eût entendu et compris, la folle se dressa sur ses étriers et, le bras tendu dans un geste tragique :

— Là-bas, — s'écria-t-elle, — à Pena del Cid ! ils dorment tous sous les pierres de la tour des Mores !

Elle poussa un cri strident et retomba en arrière sur sa selle, très pâle, l'écume aux lèvres.

Le régiment entier, qui formait cercle, sentit passer dans ses rangs un long frisson.

— A vous seul, monsieur, — reprit le colonel, —

vous suffirez à la vengeance, car avant tout elle est vôtre !... Mais souvenez-vous que toutes les épées qui sont ici sont à votre service et que votre douleur est la douleur de tous.

Lagardère prit la main que lui tendait M. de Riom, disant :

— Merci ! Quand j'aurai fait justice, mon rôle sera fini... ma vie aussi, je l'espère.

— Elle ne rachèterait pas celle que vous avez perdue et vous n'avez pas le droit d'en disposer avant l'heure.

Les rangs se reformèrent et M. de Riom prit la tête, entre le chevalier et sa compagne.

Mais à peine le régiment s'était-il remis en marche que sur son flanc apparut, dans un nuage de poussière, un groupe de cavaliers qui accouraient à toutes brides.

— Voici M. de Berwick, — dit le colonel. — Permettez-moi d'aller le recevoir.

Il piqua des deux au-devant du maréchal et Lagardère les vit engager un colloque dont il faisait assurément les frais.

Bientôt ils arrivèrent auprès du chevalier. L'émotion était visible sur le visage de Berwick et de tous ceux qui l'accompagnaient.

— Monsieur de Lagardère, — prononça lentement le maréchal, — il est des hommes qu'on estime, il en est aussi qu'on aime jusqu'à partager leurs douleurs, et si, tout à l'heure, j'étais joyeux de votre retour, je m'incline profondément à présent devant le malheur qui vous frappe.

— Merci du baume que vous voulez bien mettre sur ma blessure, — dit Henri avec reconnaissance ; — par malheur, elle est de celles dont on ne guérit pas.

Les deux hommes se serrèrent la main ; leurs regards humides se croisèrent l'espace d'un ins-

tant : il y avait presque autant de tristesse dans les yeux du maréchal que dans ceux du chevalier.

Un long silence suivit, ainsi qu'il arrive lorsque le consolateur voit que ses consolations sont vaines et qu'il vaut mieux laisser saigner le cœur et pleurer les yeux.

Ce fut Henri qui le rompit le premier. Il songea qu'il n'était pas venu là pour que tous les fronts dussent s'assombrir à l'unisson du sien, puisque avant tout son chagrin lui était propre et que rien ne pouvait l'atténuer.

Peut-être y avait-il, d'ailleurs, parmi tous ces officiers jeunes et fringants qui venaient de rendre hommage à sa peine, des gens qui aimaient ; qui, le matin même, avaient reçu par le courrier de France une lettre parfumée, une rose où ils avaient su retrouver la trace des baisers qu'on y avait mis pour eux seuls ?

Avait-il le droit de troubler leur âme, de faire passer à travers leur espoir et leur joie le spectre de son propre deuil ?

Il se dit que non, se raidit et releva la tête.

Lagardère était toujours celui qui commandait aux circonstances et qu'on retrouvait debout quand on l'avait cru terrassé.

— Où allons-nous, messieurs ? — demanda-t-il.

— Nous emparer d'Urgel. — répondit le maréchal. — Mais je ne vous autoriserai à nous suivre qu'à une condition formelle...

— L'effectif si réduit de Royal-Lagardère ne saurait lui enlever la première place, — dit Henri. — Ceci, monsieur le maréchal, est dans nos conventions et j'espère que vous ne me ferez point votre condition trop dure.

— Elle relève de ma conscience, — répondit Berwick. — Jurez-moi, monsieur de Lagardère,

que dans le combat que nous allons livrer, vous ne ferez rien pour chercher la mort...

C'était là pourtant ce qui répondait aux plus secrètes aspirations du chevalier.

La mort !... Oui, certes, il la souhaitait et celle-la serait bien la sienne qu'il trouverait en face de l'ennemi, non point pour une action d'éclat qui lui apporterait la gloire suprême : à quoi bon ? mais seulement dans l'héroïsme du désespoir qui lui enlève le caractère de suicide pour ne laisser place qu'à la volonté de mourir en servant sa patrie !

Son dernier coup d'épée serait pour son roi, sa dernière pensée pour son amour brisé, le dernier nom sorti de ses lèvres celui d'Aurore de Nevers! Comment n'eut-il pas désiré que ce fût dans un instant, parmi l'enivrement de la bataille.

Il réfléchit pourtant qu'auparavant il lui restait quelque chose à faire, que Gonzague survivant, trouverait encore une victime à torturer : la mère d'Aurore.

La noble figure de celle qui avait tant souffert avant de lui livrer le cœur de sa fille, qui souffrait tant aussi à cette heure, passa devant ses yeux. Il se dit qu'elle le maudirait si, avant que de se laisser tomber, il n'avait pas vengé le double crime commis sur la mère et sur l'enfant.

—Je ne suis pas le maître des circonstances, — répondit-il après un long silence.— Je ne chercherai que le prince de Gonzague... Dieu décidera du reste !

--Je n'en demande pas plus, — dit Berwick.— car Dieu nous épargnera d'avoir à vous pleurer ce soir.

On approchait des murs d'Urgel et la citadelle de las Horcas, tel un nid de cigogne au sommet

d'une tour, se profilait sur le ciel bleu. Le maréchal prit ses dispositions de combat.

Non seulement la ville était défendue par des troupes massées derrière ses remparts, mais une forte armée espagnole était à cheval sur les deux rivières de la Sègre et de la Balira. C'était elle qu'il fallait culbuter tout d'abord, d'autant plus que, malgré ses défaites récentes, elle se croyait dans une position inexpugnable.

Son arrogance était telle que des groupes de cavaliers, l'état-major en tête, caracolaient déjà à portée du canon français.

Henri de Lagardère se pencha sur l'encolure de son cheval, le cou tendu, cherchant, malgré la distance, à reconnaître un homme, un seul.

Il le vit parmi cinq ou six qui semblaient braver l'armée de Berwick et son épée sauta hors du fourreau.

—Faut-il attaquer, monsieur? — demanda le maréchal.— Je n'attends plus que votre avis.

—L'artillerie contre la ville, — répondit le chevalier d'un ton bref, comme s'il eût été le général en chef ;— la cavalerie en masse dans la plaine... Royal-Lagardère va charger au centre, là où est le traître.

Il montra l'endroit du bout de son épée et debout sur ses étriers :

—Adieu, messieurs,— s'écria-t-il— je ne sais pas si vous me reverrez ce soir !

Son cheval bondit sous la morsure de l'éperon. Bientôt il eut dépassé le front des troupes. Derrière lui, la folle, le bras armé de son poignard haut levé, la chevelure éparpillée par le vent et la vitesse de la course, le sein nu pointant en avant, les yeux fixes nouvelle Gorgone à la fois splendide par la beauté de son visage, hideuse

par la férocité qu'on y pouvait lire... la folle hurlait à la mort ! !

—Oui ! la mort ! !... C'était à la mort qu'ils allaient tous deux, c'était la mort qu'allait chercher Lagardère : celle de son ennemi d'abord, la sienne ensuite !... C'était la lutte dernière, la fin de son bonheur, de sa gloire, de sa justice, de ses souffrances, la fin de tout!... C'était le point initial de la vengeance, le prélude du néant!... C'était la chevauchée vers la mort !...

Et quand ils virent venir à eux cet homme, catapulte ailée, lancée comme un boulet, dont l'épée flamboyait et qui allait droit au but ; quand ils virent cette femme échevelée qui clamait le carnage, vision fantastique et terrifiante, ceux qui caracolaient insolemment tout à l'heure se replièrent en hâte, rentrèrent dans le rang.

Philippe de Mantoue, le premier de tous, frémit et passa derrière pour s'abriter.

Quand le chevalier heurta la ligne ennemie, un trou se creusa ; des râles se mêlèrent à ses cris, des gémissements de terreur répondirent aux hurlements de la gitanita ; et, parmi les chevaux cabrés, les épées nues, les décharges des mousquets, le sang et la fumée, Royal-Lagardère passa, ne cherchant qu'un seul homme, un lâche qui fuyait toujours, et continua, par delà les rangs culbutés, par delà les rivières, les fossés,les villages, les précipices et les précipices et les bois, sa poursuite effrayante, sa chevauchée vers la mort ! !

VIII

LES RAPACES

Si Chaverny n'avait pu retrouver Lagardère, il n'avait pas tardé beaucoup à se rencontrer avec les prévôts, et tous trois s'étaient mis à cheminer de conserve.

Cocardasse en avait beaucoup rabattu de ses gasconnantes prétentions et il doutait de l'efficacité d'une action isolée. Pour avoir voulu s'ériger en stratégiste, il avait fait perdre du temps à tout le monde, sans aucun profit, sans même qu'on trouvât la moindre trace du chevalier.

De cela, il était tout penaud ; aussi fut-ce de très bonne grâce qu'il accepta de se mettre simplement aux ordres du marquis. C'était d'ailleurs le moyen de dégager sa responsabilité, aussi bien pour le présent que pour l'avenir.

Après donc s'être assurés que le chevalier n'était pas rentré au camp, tous trois, — ainsi que de Riom l'avait dit à Lagardère, — étaient repartis à sa recherche, décidés à explorer toute la Castille, la Navarre et Madrid même s'il le fallait.

—Pécaïré! — disait le Toulousain, — le pitchoun, il a grand tort de nous quitter ainsi sans crier gare, et surtout sans laisser son adresse. Nous avons perdu inutilement plusieurs jours que nous aurions mieux employés à ouvrir le ventre à quelques joueurs de castagnettes. Est-ce vrai, ma caillou ?

—Non, — répondit simplement Amable Passepoil ;— car s'il agit ainsi, c'est qu'il a dans la tête des projets qu'il ne juge pas à propos de nous faire connaître pour l'instant.

—Eh! capédébiou !... c'est justement en cela qu'il a tort. Notre amour pour le péquiou devrait au moins lui donner confiance en nous...

—C'est vrai!—fit le Normand après réflexion, —il est seul et il peut lui arriver malheur...

—Tu n'y es pas, mon bon... couquine de sort ! Il n'arrive malheur qu'à ceux qui se trouvent sur son chemin !... Mais si nous étions avec lui,nous pourrions l'aider dans sa besogne, eh donc !

Les discours des deux prévôts ne parvenaient pas à décider Chaverny qui commençait à se montrer sérieusement inquiet, non seulement sur le sort du chevalier, mais aussi sur celui d'Aurore et de dona Cruz.

Le temps passait ; tout le monde risquait sa vie chaque jour ; pourtant les choses en restaient au même point que lors de l'entrée en Espagne. Cela pouvait d'autant moins durer que les jeunes filles étaient sans doute toujours à la merci de Gonzague et que, si on ne lui arrachait pas sans tarder, il saurait si bien les cacher que, de longtemps, il ne serait possible de les découvrir.

D'autre part, le marquis était profondément peiné de ne pouvoir faire parvenir à Mme de Nevers,-- qui, pour obéir au désir exprimé par le Régent, devait être restée à Bayonne,— des nouvelles de sa fille, qu'elle attendait avec une angoisse mortelle.

Il ne savait dans quelle direction porter ses pas. Les difficultés étaient plus grandes encore en ce temps de guerre, où le pays n'était rien moins que sûr et où il fallait sans cesse user de

ruse pour passer au travers des lignes espagnoles.

Il eût été, en effet, fort pénible de se faire tuer par quelques soldats inconnus, sans aucun profit pour la cause qu'on défendait, et Chaverny, loin de chercher des combats où sa bravoure et celle de ses compagnons eussent pu s'exercer, mettait au contraire tout en œuvre pour les éviter.

L'absence prolongée d'Antoine Laho le préoccupait particulièrement ; sa connaissance de la langue du pays et sa tranquille audace en faisaient un compagnon fort utile. Par moment, il en venait à redouter que le Basque, ayant rencontré Lagardère blessé dans quelque coin, ne se fût attaché à le soigner, sans plus de souci de ce qui se passait ailleurs.

—Sandiéou !— dit une fois Cocardasse, — le Bayonnais aura eu tout simplement le mal du foyer et sera allé faire un tour du côté de la belle hôtesse, sa sœur.

—J'en doute, — répliqua Passepoil, en se pourléchant par ressouvenir de Jacinta ;... il est libre et rien ne l'attache à nous que sa propre volonté; s'il avait voulu nous quitter, il nous aurait prévenus

—Crois-tu cela, pitchoun ?

—J'en suis sûr ; à moins qu'il ne lui soit arrivé quelque accident à Burgos ; d'ailleurs,le plus simple est d'y aller voir.

Ce dernier avis devait prévaloir, en raison même de l'indécision de Chaverny, à qui il importait peu de prendre d'un côté ou d'un autre, pourvu qu'on eût des chances de rencontrer Lagardère ou le Basque. C'est ce qui fit que, par l'Aragon et la Navarre, ils se dirigèrent vers Burgos.

Toute l'armée espagnole s'était massée en Ca-

talogne où avaient lieu les opérations de guerr
Ils ne rencontrèrent donc sur leur chemin qu
quelques bandes de malandrins, bohémiens, co
peurs de bourse et dévaliseurs de cadavres.

Chaque campagne, aux siècles derniers, faisa
surgir de terre des nuées de ces vautours qu'o
voyait rôder autour des champs de bataille pou
dépouiller les morts et détrousser au besoin le
blessés et les fuyards, souvent après les avoi
occis.

En Espagne, pays de guet-apens et d'escopet
tes, les pillards avaient beau jeu, si l'on song
que, non seulement les bandits de profession s
livraient à cette honteuse besogne, mais auss
toutes les tribus errantes, aux doigts crochus
descendants des Maures, gitanos, juifs et vaga
bonds, innombrable théorie de mendiants mâles
et femelles.

Les isolés, comme il s'en trouve après chaque
combat, les craignaient plus que le feu et se hâ-
taient de se grouper pour se défendre contre ces
crabes plus redoutables que l'ennemi lui-même.

Nos trois compagnons les voyaient surgir à
chaque tournant de route, et si le feutre et la ra-
pière de Cocardasse ne tentaient point trop la
cupidité de ces rapaces, il n'en était pas de même
me du pourpoint de Chaverny, qu'ils eussent en-
dossé avec un sensible plaisir, y compris ce
qu'il pouvait y avoir dedans.

—Ma parole,— disait le Gascon à chaque ren-
contre de ce genre,— les braves gens de ce pays,
ils ont la mine fort déplaisante, et Pétronille
n'aurait pas de scrupules à trouer la basane de
ces reptiles qu'on dirait sortis des marais sous
les pas de nos chevaux.

De fait, l'épée du prévôt ne s'en faisait pas
faute ; et chaque fois que quelques guenilleux

faisaient mine de barrer la route, Pétronille s'employait de son mieux à faire la place nette.

C'est ainsi que maints écumeurs achevèrent dans le fossé le rêve qu'ils avaient fait de s'enrichir en dépouillant des vivants et des morts.

Il y en avait de tout acabit : des jeunes gens et des vieillards, des femmes et des enfants qui traînaient derrière eux, dans des voitures attelées d'une mule poussive, tout le butin qu'ils avaient pu voler.

Un soir, surtout, Chaverny et ses deux compagnons tombèrent au beau milieu d'un campement de Romanitchels, au moment précis où l'on se partageait le produit de plusieurs journées de rapines.

La bande était nombreuse. De fantastiques silhouettes, mal éclairées par un grand feu, présentaient le plus étrange aspect.

Cocardasse fit irruption dans le cercle où il produisit l'effet d'un Jules César au camp des Gaulois vaincus, d'autant plus que son cheval vint poser ses deux sabots de devant sur le tas d'objets que le chef allait répartir équitablement entre tous. Car il est de règle que tous les membres de ces associations dont le crime est le but, pourvu qu'il s'exerce contre les chrétiens, observent entre eux les lois de la plus stricte honnêteté.

— Hé ! hé ! nevoux ! — cria-t-il de sa voix la plus large, — bien désolé de vous déranger dans vos petites affaires ; mais comme je dois aussi penser aux miennes et que mon escarcelle est vide, je trouve l'occasion bonne de la remplir de tout l'or que voilà.

En effet, sur une pièce d'étoffe blanche, on voyait étalés des bijoux, des pièces d'or et d'argent et même des objets du culte. Tout autour,

un amoncellement de selles, de brides, de vêtements brodés ou soutachés, d'armes et de munitions.

— Rien de tout cela ne vous appartient, — dit à son tour le marquis de Chaverny, en poussant son cheval contre celui du Gascon. — Si vous ne voulez pas que nous comptions ensemble, il ne vous reste qu'à décamper d'ici au plus vite.

Un long murmure de colère monta parmi la tribu et l'on entendit le bruit des escopettes qu'on armait.

— Attention, — conseilla le prudent Passepoil, — les loups ont des dents.

— Et c'est nous qui allons mordre, cornebiou ! — s'écria Cocardasse. — As pas pur, ma caillou, on va bien voir qui va présider au partage.

— Hop là ! — dit Chaverny. — Chargeons cette canaille !

On entendit des cris de femmes, des décharges de tromblons, des gémissements, des hurlements de terreur... et la débandade commença.

La voix de Cocardasse dominait le tumulte :

— Oïmé ! — hurlait-il, — vous n'aviez pas compté, mes agneaux, qu'il faudrait vous partager entre vous des coups d'estoc que vous n'aurez pas même la peine de prendre, car on vous les donne...

— Pro Deo ! — ajoutait candidement l'ancien clerc normand.

Et ils les donnaient gratis, en effet, en épargnant toutefois les femmes. Chaverny, qui les imitait, avait couché déjà pas mal de malandrins sur le sol.

L'endroit était une sorte de défilé, un boyau plus large au centre et qui s'étranglait aux deux extrémités. C'était, en un mot, un coupe-gorge qu'évitaient d'habitude les muletiers et où ne

passaient guère que les gens qui n'avaient rien à craindre.

Le sol y était, par places, couvert de détritus, de charbons et de cendres qui attestaient les fréquentes haltes des gitanos, des contrebandiers et des mendiants. C'était là une succursale du cirque qu'on a vu au mont Baladron.

Il avait fallu le hasard pour y amener Chaverny et ses deux compagnons.

Le marquis ne fut pas peu surpris de constater bientôt que le troupeau des fuyards s'arrêtait net devant l'issue vers laquelle il s'était précipité et que beaucoup rebroussaient chemin. On eût dit qu'ils étaient pris entre deux feux ou qu'un obstacle insurmontable leur barrait la route.

Cependant, toutes les femmes passaient, les hommes seuls se rejetaient en arrière en poussant des cris de rage. Evitant autant que possible les coups d'épée, ils gagnaient la sortie opposée en tournant le dos aux trois Français.

Intrigués de cette particularité, ceux-ci eurent la même pensée et se regardèrent avec une expression de joie sur leur visage.

— Vivadiou ! — s'écria Cocardasse, — je ne serais pas étonné que le Petit Parisien fût là. Il n'y a que lui pour barrer ainsi, tout seul, le passage à cinquante hommes ; et, nous qui le cherchons, nous allons peut-être bien nous trouver tout à l'heure nez à nez avec lui.

— C'est probable, — murmura Passepoil d'une voix larmoyante de tendresse, — et je le reconnais, ce cher enfant, à ce qu'il laisse échapper les femmes. Il n'a pas oublié les leçons de galanterie de son vieux prévôt.

Le Gascon éclata de rire :

— Peste soit de la galanterie pour ces coquines, s'écria-t-il. — Je te souhaiterais plutôt une

demi-douzaine de flacons à vider qu'autant de ces couquinettes après tes chausses, mon bon ; elles seraient capables de te faire plus de mal que des hommes... Si je n'avais pas craint de te faire de la peine, moi, Cocardasse junior, j'aurais tapé dans le tas, sans plus...

— La femme est un être faible, mon noble ami, nous lui devons protection et respect...

— Cornebiou ! tu déraisonnes, pétit !... Pour moi, quand je trouve de la vermine, je l'écrase !

Ce colloque ne les empêchait pas, tous deux, de distribuer de droite et de gauche quelques coups de pointe qui faisaient leur trou. Bientôt il n'y eut plus, dans le défilé, que ceux qui avaient déjà reçu leur affaire et pouvaient être regardés à bon droit comme des trépassés.

Chaverny piqua des deux vers l'endroit où tout à l'heure il avait remarqué quelque chose de si anormal et où, lui aussi, croyait retrouver Lagardère.

D'avance, son cœur bondissait de joie.

Aussi, sa déconvenue fut-elle immense quand, devant lui, il ne vit qu'un amoncellement de cadavres qui obstruaient le sentier.

Rien ne bougeait dans ce tas de corps sanglants. Pourtant il fallait bien que quelqu'un eût été là pour le frapper.

Une crainte lui vint, — plus même qu'une crainte : — une vague terreur qui le fit frissonner. En même temps le nez de Cocardasse s'allongeait et Passepoil devenait tout pâle.

Tous trois, à la même minute, venaient de songer que Lagardère avait pu payer de sa vie son audace.

Le Gascon mit pied à terre et commença d'examiner ceux qui gisaient sur l'herbe.

— Si c'était lui, capédébiou ! — dit-il en rele-

vant la tête, — tous seraient frappés au front... et je n'en vois pas un ; va bien !

Ils poussèrent un grand soupir de soulagement bien que ce fut là la destruction de l'espoir qu'ils avaient nourri un instant de se trouver en présence de celui qu'ils cherchaient. Mais mieux valait ne pas le revoir encore que de se heurter à lui dans d'aussi pénibles conditions.

Soudain, le Gascon lança un juron de surprise : devant lui était étendu un moine qui tenait à la main un poignard empourpré.

Or, il n'était pas admissible qu'un moine eût été du côté des pillards et, d'autre part, il était au moins étrange que ce fût lui l'ennemi mystérieux qu'ils avaient rencontré dans leur fuite.

Cependant, Cocardasse savait, par expérience, que rien n'est plus fréquent en Espagne que ce déguisement et que, parmi ceux qu'on y voit porter la bure, il en est plus d'un qui fuit un ennemi ou s'apprête à le tuer.

Son premier soin fut donc de relever son capuchon qui cachait presque tout le visage, et il ne l'eut pas plus tôt fait qu'un nom jaillit de ses lèvres :

— Le Basque !

Chaverny accourut, et, ne s'arrêtant pas à la face un peu pâle de Laho, il chercha bien vite s'il apercevait quelque trace de blessure. Il ne vit rien. Sa crainte fit d'autant plus rapidement place à l'espoir, que le montagnard ouvrit les yeux et promena ses regards autour de lui.

Quand il eut aperçu le marquis et Cocardasse penchés sur lui, ses traits se détendirent sous une expression de joie intense et il essaya de parler ; il était encore si faible que les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres.

Dans l'ardeur de la lutte, son ancienne blessu-

re s'était rouverte et après avoir vainement essayé de réagir contre la douleur, il s'était subitement évanoui.

Ce n'était pas par pur hasard qu'il s'était trouvé là, pour arrêter les fuyards. Avant même l'arrivée de Chaverny dans le défilé, il avait vu du haut des rochers se préparer le partage du butin, et avait deviné le rôle ignoble joué par ces gens qui vivaient de la mort.

Tout à coup il avait vu apparaître, sans pouvoir les rejoindre immédiatement, le marquis et les prévôts, qui s'étaient mis à pourchasser les lugubres chacals. Comment eût-il résisté à l'envie de prendre sa part dans cet acte de justice ?

On entendit tout près de là murmurer l'eau d'une source. Passepoil ramassa un calice dans le tas des objets volés et alla le remplir.

Dès qu'Antoine Laho eut bu une gorgée, il se sentit revivre et sa première question fut pour demander où était Lagardère.

— Hélas ! — s'exclama Chaverny désolé, — nous nous attendions de l'apprendre de votre bouche.

— Malédiction ! — s'écria le Basque. — Il faut à tout prix que nous le sachions : on l'attend là-bas.

Le marquis s'agenouilla près de lui, se pencha pour lui éviter la fatigue de parler haut et aussi pour saisir plus vite les mots qui sortaient de ses lèvres.

— On l'attend, dites-vous ?... Qui cela ?...

— Qui... sinon Mlle de Nevers ?

Chaverny porta la main à sa poitrine pour réprimer les battements de son cœur.

— Est-elle seule ? —demanda-t-il d'une voix où perçait toute son émotion.

Le Basque eut un bon sourire où il était facile

de lire toute la joie qu'il éprouvait d'apporter la bonne nouvelle :

— Non, — dit-il, — elle n'est pas seule... On vous attend aussi, monsieur de Chaverny, et tout le monde serait heureux s'il ne manquait pas celui qu'il nous faut retrouver en toute hâte.

— Où sont-elles ? — interrogea le marquis.

— En sûreté, et nul ne peut y toucher.

— Oh ! je vous en prie !... — supplia Chaverny, — dites-moi tout, le lieu de leur retraite, leurs souffrances, leur espoir... parlez-moi d'elles...

— Vous saurez tout cela de leur bouche, — fit Laho dont la respiration était courte et oppressée. — Avant tout, mettez mes épaules à nu et pansez comme vous le pourrez, ma plaie qui s'est rouverte ; nous n'avons pas le temps de nous attarder ici.

Les soins qu'on put lui donner étaient sommaires ; ils suffirent néanmoins pour le remettre sur pied. Le marquis et Passepoil s'y employèrent en y mettant tout leur savoir.

Quant à Cocardasse, dont la main était trop rude et qui avait appris à faire des boutonnières avec une épée, sans s'inquiéter de la manière dont on les bouche, il s'occupait à faire l'inventaire des dépouilles abandonnées par les pillards.

— Cornebiou ! — disait-il avec admiration, — il y a de l'or qui ne ferait pas mal au fond de mes poches et ce serait grand dommage de le laisser aux rôdeurs qui ne manqueraient pas de venir le reprendre. Quelle est votre opinion à ce sujet, monsieur de Chaverny ?

Le marquis jeta à son tour un coup d'œil sur les objets épars :

— Ceux à qui a appartenu cet or n'en ont plus besoin, — murmura-t-il tristement, et nous ne

pourrons jamais le leur rendre. La seule chose possible, ce sera de l'employer en aumônes...

— Charité bien ordonnée commence par soi-même, — songea le Gascon.

Un coup d'œil échangée avec Passepoil lui prouva que son avis était partagé.

— Quant aux bijoux, — reprit Chaverny, — les montres sur lesquelles il y a un chiffre, les agrafes et les boutons de diamants, les bagues armoriées, les épées dont la garde est ciselée, il sera de notre devoir d'en rechercher, sinon les propriétaires, du moins leurs familles, et de les leur restituer. Ce sont là des reliques sacrées dont nous serons les dépositaires et que nous rendrons dès que nous le pourrons.

Chacun remplit ses fontes au hasard ; puis Cocardasse mit le feu à ce qu'on ne pouvait emporter : les harnachement, les pourpoint et les manteaux, et Passepoil fit une croix qu'il planta à quelques pas du brasier.

— Maintenant, qu'allons-nous faire ? — demanda Chaverny. — Parlez, Laho, vous qui savez mieux que personne où notre présence est nécessaire.

Le Basque réfléchit un instant :

— Le pays est troublé, — dit-il. — Gonzague y est quelque peu maître ; si sûre que soit la retraite de Mlle de Nevers et de sa compagne, il est préférable de les conduire en France. A nous quatre, en moins de deux jours nous pouvons les mener à Bayonne. C'est le but que nous devons poursuivre avant tout. Dès que nous y serons parvenus, nous rentrerons en Espagne où j'espère que bientôt nous pourrons dire au chevalier : " Venez chercher votre fiancée."

— Ce jour-là, — interrompit Cocardasse, — on boira ferme pour les fiançailles. Dans ce satané

pays, le soleil vous dessèche le gosier sans qu'on ait le temps de l'humecter... Mais, par tous ceux auxquels ma Pétronille a fait passer le goût du vin, je jure bien, vivadiou ! de vider plus de pots à la santé de Lagardère et de sa noble épouse que je n'ai tiré des pintes de sang à ces couquinasses d'Espagnols.

Le tendre Amable murmura à son tour :

— Peut-être qu'en voyant s'aimer les autres, on pourra aimer un peu aussi... ventre de biche !

Chaverny prit la main de Laho et la serra dans les siennes :

— Merci à vous, qui allez me conduire près de celle que j'aime de toutes les forces de mon âme...

Sur ces mots, tous quatre prirent le chemin de Burgos.

IX

L'ETOILE

Une fois de plus, Philippe de Mantoue avait échappé à la vengeance de Lagardère.

Bientôt, en effet, celui-ci et la folle avaient dû s'arrêter dans leur poursuite insensée, parce que devant eux il n'y avait plus eu tout à coup que le silence et le vide.

Au tournant d'un rocher, Gonzague avait disparu comme par enchantement.

Un cavalier ne peut cependant se dissiper comme un nuage, s'évanouir comme une ombre. Quelle fissure du roc avait pu lui livrer passage? Dans quelle grotte infernale avait-il pu se réfugier pour se soustraire si brusquement au sort qui l'attendait ?

Lagardère se livra vainement aux plus minutieuses recherches et jamais il ne ressentit plus de dépit et de colère. Il cria, menaça, maudit et finalement découragé, vaincu par la fatalité toujours dressée devant lui, il se demanda s'il ne valait pas mieux abandonner la partie.

Rien ne saurait dépeindre la douleur qu'il ressentait de constater son impuissance. Tout ce qu'il avait fait à Paris, ce par quoi il avait convaincu Gonzague d'assassinat, gagné le cœur et la main de Mlle de Nevers, tout cela était devenu inutile. Depuis la nuit fatale où il n'avait pu empêcher Philippe de Mantoue de lui ravir sa

fiancée, celui-ci était resté le maître de sa destinée et il n'avait même pu le châtier.

— Mon bonheur d'autrefois ne se peut retrouver, — songeait-il avec tristesse. — Je n'ai ménagé ni mes pas, ni mon temps, ni mes forces et Dieu m'est témoin que j'ai tenté l'impossible pour exercer mon double droit à l'amour et à la vengeance. Qu'en est-il résulté pour moi jusqu'alors ? Mes ennemis triomphent et ma pauvre Aurore n'a pas même une tombe sur laquelle je puisse aller pleurer. Ceux qui m'étaient fidèles ignorent où je suis et je n'ai pour toute compagnie qu'une pauvre folle ! Où est-il, ce Lagardère toujours victorieux de jadis, qui faisait trembler les lâches et sur la poitrine de qui une tête bénie pouvait venir se reposer à toute heure, parce que, là, nul n'eût pu toucher à un de ses cheveux ?... Est-ce bien moi le Cincelador de Pampelune, l'Esope II de l'hôtel de Gonzague ? Est-ce à moi que le Régent donna son épée ?

Ces dernières paroles montèrent dans le silence comme un cri de détresse, l'ultime manifestation de l'agonie suprême.

Mariquita le contemplait sans mot dire et, chez elle aussi, l'exaltation de la bataille avait fait place à une morne tristesse. Des larmes coulaient de ses yeux, tombaient sur ses cheveux épars.

Elle redressa soudain sa belle tête, puis saisit la main du chevalier, qui tressaillit à ce contact.

— Il faut espérer, — dit-elle, — espérer toujours. Le jour viendra où les loups ne pourront plus fuir la griffe du lion ! Lève-toi et rugis : il en est qui trembleront dans leurs tanières, d'autres qui entendront ton rugissement avec joie.

En disant cela, elle avait un air inspiré qui troubla Lagardère ; mais pouvait-il faire le

moindre fonds sur les paroles de cette malheureuse dont le cerveau était hanté par la folie ?

— Quand le lion est blessé, — murmura-t-il, se servant de la figure employée par l'insensée pour lui répondre, — ses rugissements se perdent dans le désert, et ceux qui accourent à sa plainte viennent constater sa faiblesse, insulter à son impuissance.

La nuit venait. Les étoiles s'allumaient à la voûte céleste ; Mariquita en montra une de son doigt levé et dit :

— Allons là-bas, vers l'ouest. Je sais lire dans le firmament et j'y vois des choses nouvelles : le sang va se changer en larmes de joie, qui elles-mêmes feront place aux baisers. Il ne reste plus qu'un point noir à franchir : quand nous l'aurons dépassé, ton cœur et le mien déborderont d'allégresse... Suis-moi vers l'étoile qui luit...

— Il m'importe peu d'aller là ou ailleurs, murmura Henri. — Si tu vois là-haut ma destinée, je veux bien que tu sois mon guide : la démence et le désespoir peuvent marcher de pair.

Il remit son épée au fourreau et remonta à cheval, accablé et sans forces. Devant lui l'avenir se fermait ; il n'y avait plus place dans son cœur que pour la désespérance et son corps était désormais une loque sans valeur, une machine dont le moteur était brisé.

Il ne songea pas à retourner au camp, où sans doute on ne l'attendait plus ; et, suivant Mariquita, qui lui montrait encore la même étoile, il s'en alla au hasard, parce qu'il fallait marcher toujours et toujours rencontrer la douleur.

Ainsi, pendant plusieurs jours, les lieues succédèrent aux lieues, sans que le chevalier fît un geste, prononçât un seul mot. On couchait dans quelque alqueria et beaucoup fermaient leurs

portes à cet homme dont le front était sombre, à cette fille aux yeux égarés, qui portaient avec eux la marque d'un événement tragique.

Lagardère, repoussé des fermes, ne se révoltait pas. Sans rien dire, il reprenait sa route pour s'en aller plus loin, tel un mendiant qu'on chasse.

C'étaient là les dernières stations de son calvaire, et le malheureux souhaitait d'atteindre bientôt le sommet du Golgotha.

Mariquita continuait à le devancer et, dans l'état de son esprit s'opérait un phénomène étrange. Elle avait cessé de pousser des cris inarticulés comme aux premiers temps de sa folie ; elle semblait illuminée, marchant vers un but précis qu'à elle seule il était donné d'entrevoir. On eût dit qu'elle devinait l'au-delà, qu'au travers la pâle clarté de cette étoile qu'elle avait prise pour guide, elle lisait dans l'avenir et que les ténèbres de son cerveau s'éclaircissaient sous l'empire d'une révélation chaque soir renouvelée.

Ils atteignirent le défilé de Pancorbo, l'endroit même où pour la première fois elle avait rencontré Lagardère ; et soudain elle s'arrêta, tandis que le chevalier lui-même ne pouvait s'empêcher de songer qu'il était passé là naguère, plein de vaillance et d'espoir et qu'il y revenait le cœur saignant de mille plaies.

La gitana secoua la noire toison de ses cheveux emmêlés, passa sa main sur son front comme quelqu'un qui sort d'un cauchemar. Sa poitrine se souleva au point qu'elle dut la contenir, de même que si elle eût craint de sentir un vaisseau se rompre et, mettant pied à terre, elle s'agenouilla, les deux mains jointes, pour une prière.

Le chevalier la laissa faire : c'était là, pour

lui, une manifestation nouvelle de sa démence il attendit la fin de la crise.

Mais la bohémienne se releva, ferme et droite et, sur son visage qui gardait pourtant l'expression d'une vague tristesse, il put lire la transformation soudaine qui venait de s'opérer.

— Je me souviens, maintenant, — dit-elle soudain.—Ai-je dormi ? ai-je souffert ? Je n'en sais plus rien. Quelque chose s'est passé qui m'échappe et que peut-être tu pourras me dire... D'abord où sont tes compagnons ?... Pourquoi sommes-nous ensemble, alors que Mlle de Nevers et dona Cruz, mon amie, ma sœur, étaient parties pour te rejoindre ?...

A ces étranges questions, Lagardère poussa un cri involontaire. La folle, dans un éclair peut-être mensonger de sa raison, allait-elle, pendant quelques instants, faire renaître en lui l'espoir pour le replonger bientôt dans une souffrance plus amère, pour rouvrir plus cruellement la plaie qu'il portait en lui pour toujours ?

Il la regarda dans les yeux et ne vit rien qui ne fût désormais raisonnable et sensé. Au contraire, elle soutint son regard, semblant attendre la réponse trop longue à venir.

Henri prit la pauvre enfant dans ses bras, la pressa contre sa poitrine :

— Parle, — s'écria-t-il, — dis-moi tout ce que tu sais, ce dont tu te souviens... Où as-tu quitté les deux jeunes filles et dans quelles circonstances ?

Mariquita réfléchit un instant, car la mémoire des choses ne lui revenait que lentement et les faits ne se coordonnaient encore qu'avec peine dans son cerveau.

Des larmes abondantes jaillirent de ses yeux. Elle essaya de les cacher à Lagardère. Elle se

rendait compte qu'elle ne pourrait lui donner une indication précise, en raison de l'incertitude où elle était elle-même sur le sort de ses amies et eût voulu éviter à Henri le chagrin qui allait résulter de cette incertitude.

— Mon père et moi, — dit-elle, — avions tout fait pour qu'elles pussent s'échapper. Suivant toutes probabilités, elles sont sorties saines et sauves du château. Mais je ne puis me porter garante du hasard, ni de ce qui a pu se passer depuis.

Le chevalier courba son front vers la terre : le dernier espoir qui venait de miroiter à ses yeux reposait sur des bases si fragiles qu'il n'était guère passible de s'y arrêter.

La bohémienne vit sa tristesse et en fut profondément peinée. .

— Relève la tête, mon beau Français, — murmura-t-elle, — et promets-moi d'avoir confiance en moi... La gitanita ne peut te dire encore où est ta fiancée ; pourtant elle est sûre que nous allons la revoir.

Lagardère tressaillit, tout son visage s'illumina :

— Qui te l'a dit ? — s'écria-t-il. — Comment peux-tu le savoir ?

— Nul ne me l'a dit ; je l'ai lu dans le ciel.

Le chevalier hocha la tête avec découragement.

Elle reprit aussitôt :

— Ne doute pas. Si j'ai perdu la mémoire, — et cela tu le sais mieux que moi, car je ne puis encore m'en rendre compte, — elle m'est revenue tout entière. Depuis longtemps le firmament n'a plus pour moi de mystère et c'est là notre secret, à nous autres bohémiens, gypsies, gitanos, tziganes, romanitchavés et ragnis, tous membres

de la même grande famille, nous qui sommes de tous les temps et de tous les pays et qui avons eu pour père Notre-Seigneur le Vent, pour mère Notre-Dame la Poussière.

Lagardère se demandait si réellement elle était revenue à la saine raison, ou si plutôt il ne fallait pas prendre ses dernières paroles pour un nouvel accès de démence.

— Je t'ai montré une étoile, — poursuivit-elle, — et je t'ai dit : C'est là qu'il faut aller, vers ce point lumineux qui est pour moi un livre ouvert, par une sorte de divination que tu ne peux comprendre.

— Qu'y as-tu lu ?

— Qu'ici il faudrait m'arrêter, m'agenouiller et regarder le sol. Vois, toi-même, sur ce chemin, l'empreinte des sabots de plusieurs chevaux et de deux mules... Ces deux-ci portaient Mlle de Nevers et ma sœur Flor...

Lagardère lui prit la main et la serra à la briser.

— Parle, parle encore, — s'écria-t-il avec une émotion qu'il ne contenait plus. — Si ce que tu dis est vrai, nous allons les retrouver avant peu, car les traces sont toutes fraîches ; si, au contraire, tu t'es trompée, je ne t'en ferai aucun reproche, car tu m'auras donné, encore une fois, l'illusion du bonheur possible.

— Il n'y a pas plus d'une heure qu'ils sont passés ici, c'est vrai. Les jeunes filles étaient escortées par quatre hommes...

— Qui étaient-ils ?... Peut-être Peyrolles ?... Peut-être les roués de Gonzague ?

— Je l'ignore et c'est ce qu'il faudra savoir ce soir même.

— Qui nous le dira ?

— Toujours l'étoile, — répondit Mariquita en étendant le bras.

— L'étoile de Lagardère a pâli, — dit tout à coup une voix qui sortait du rocher. — Elle est si près de s'éteindre qu'entre elle et le néant, il n'y a que la longueur d'une épée.

— Qu'importe, si cette épée est la mienne ? — s'écria le chevalier qui se mit aussitôt en garde.

A quelques pas se dressait en saillie un mur naturel abritant une sorte de refuge où pouvaient se cacher dix hommes. C'était comme une crique d'où jaillissait un filet d'eau claire qui venaient alimenter le ruisseau. Dans tout ce que présentait de lugubre le défilé de Pancorbo, c'était le seul endroit où l'on ne sentit pas le poids des rochers peser sur les épaules : c'est ainsi que la nature réserve parfois des surprises aux lieus mêmes où elle est plus particulièrement sauvage.

Les roués de Gonzague avaient obéi à l'invite de ce coin charmant, ils s'étaient arrêtés là un instant pour se rafraîchir et causer : tel des touristes n'ayant d'autre souci que de planter leur tente où il leur plaît.

A présent qu'on guerroyait en Catalogne, eux étaient revenus en Biscaye, bien décidés à ne rejoindre leur maître que quand tout serait terminé.

Certes, ils ne s'attendaient pas à ce que Philippe de Mantoue les complimentât plus tard ; mais ils avaient, pour excuse toute prête, la raison de ce qu'ils avaient poursuivi le chevalier par monts et par vaux, sans s'occuper de ce qui se passait en dehors de ce but. Du moins ils seraient arrivés à leur fin : ne pas tirer leur épée contre la France.

Montaubert, devenu le chef de la bande, s'était

étendu sur l'herbe et se préoccupait de l'avenir :

— Le temps de notre liberté touche à sa fin, — disait-il. — Il nous va falloir rentrer sous le joug de Gonzague et il serait grand temps que Lagardère vînt nous offrir sa poitrine. Si nous ne rapportons pas au prince le pourpoint troué de son ennemi, il y a des chances pour qu'il nous accuse d'avoir flâné hors de sa cause... et je ne vois pas trop comment nous pourrons nous en défendre.

— Nous mentirons, — dit Nocé. — A le servir, nous avons perdu le droit de parler franc et c'est à qui déguisera le mieux sa pensée.

Le gros Oriol poussa un soupir.

— Je ne sais trop où nous allons, — fit-il : — mais il fut un temps où ma conscience était plus calme.

— Que dirais-tu donc, — riposta Taranne, — si tes ancêtres avaient, comme les nôtres, chaussé leurs éperons aux croisades ? Dans la lignée de marchands, la tromperie fut toujours de règle...

Montaubert intervint :

—Pas de disputes, messieurs, car il serait difficile de savoir à l'heure actuelle, laquelle de notre noblesse ou de celle d'Oriol vaut le moins. Ne pouvant plus couvrir notre écu de gloire, nous pouvons encore le couvrir d'or, et, pour cela, il faut apporter à Philippe de Mantoue la preuve que Lagardère est mort de nos mains... Cette preuve, comment allons-nous la fournir ?

Nocé se pencha tout à coup et mit un doigt sur sa bouche :

—Chut! elle est peut-être là,— fit-il tout bas.— J'entends une voix qui ressemble furieusement à celle du chevalier.

Tout le monde se tut, chacun tendait la tête et l'oreille. Or, c'étaient bien Henri et Mariquita

qui venaient de s'arrêter là ; et il suffit aux roués d'écouter un instant pour se convaincre que le sort les favorisait plus qu'ils n'eussent osé l'espérer : Lagardère était à quelques pas, seul, car pour eux la femme qui l'accompagnait ne comptait pas.

Ils ne perdirent donc pas un mot de la conversation qui s'engagea et dont quelques parties leur parurent tout au moins étranges. Ils en comprenaient assez toutefois pour se croire sûrs de la victoire, et c'est pourquoi Montaubert, avec le défi cité plus haut, n'hésita pas à donner le branle-bas de combat.

En une seconde, les quatre gentilshommes barrèrent la route et Lagardère put reconnaître leurs visages.

—Hé! hé— exclama-t-il, retrouvant sa gaieté dès qu'il s'agissait de combattre. — Tout beau, messieurs ; jadis, ici même, je rencontrai quelques bandits que votre maître avait envoyés pour me tuer ; je vois que Gonzague, aujourd'hui, fait mieux les choses et me délègue des assassins d'importance...

Un menaçant murmure accueillit cette insulte ; le chevalier ne s'en émut guère; car il venait de recouvrer tout son sang-froid et son énergie d'autrefois. Il sentait le besoin de vivre encore pour savoir si ce qu'avait dit la bohémienne était vrai.

—Pendant qu'il en est temps encore,—reprit-il, — et si vous voulez éviter le sort des autres, je vous enjoins de me laisser le champ libre.

Mariquita, son poignard à la main, se dressa soudain devant lui, pour lui faire un rempart de son corps. Ce n'était plus, comme à Urgel, la folie qui lui faisait braver le danger, car son re-

gard était froid et tranchant comme l'acier ; c'était la volonté qui commandait au courage.

—Nul n'y touchera, — s'écria-t-elle, — avant d'avoir tué une femme !

Le chevalier essaya de l'écarter d'une main : elle se dégagea et bondit en avant comme une lionne. Un éclair jaillit de sa lame, qui alla se ficher dans l'épaule de Taranne et le combat commença.

Lagardère fit face à ses adversaires, préoccupé surtout d'éviter les coups à la gitana. Il vit l'épée de Montaubert menacer le sein de la jeune fille et, pour parer l'attaque, il se découvrit.

Nocé en profita : son épée pénétra dans la poitrine du chevalier qui poussa un cri, chancela une seconde et se renversa en arrière.

On vit alors un spectacle sublime : une femme presque une enfant, les yeux injectés de sang, la bouche écumante, tenant tête à trois hommes pour défendre le corps de celui qui venait de tomber, ou pour le venger.

Aucun d'eux, maintenant qu'elle était seule, n'eût osé la frapper et pourtant il leur fallait se défendre contre sa fureur, ses attaques répétées, le danger de son bras toujours levé et son poignard d'où coulaient des gouttes de sang.

Comment finirait cette lutte où les uns ne voulaient pas tuer, où l'autre ne voulait pas de quartier ?

L'étoile brilla dans la voûte azurée et avec elle Mariquita communia du regard.

Soudain monta tout près, développée dans le long couloir des rochers, une de ces étranges mélopées que chantent les tribus nomades au long de leurs périgrinations sur les routes désertes et la gitana, en l'entendant, poussa un cri qui ressemblait à un hululement.

Un cri semblable lui répondit ; une vieille guimbarde, dont le cheval poussif était lancé au galop, apparut dans un bruit de ferraille et les roués virent surgir devant eux une demi-douzaine d'hommes, l'escopette au poing.

—Enlevons le corps de Lagardère, — s'écria Montaubert qui sentait la nécessité de frapper un coup hardi.

Mais Mariquita avait posé le pied sur la poitrine du chevalier :

—Viens le prendre, si tu le peux,— dit-elle.

Oriol amena les chevaux :

—Partons,— dit Nocé,— il n'est que temps ; la partie est perdue pour nous. Tout à l'heure, derrière chaque rocher, il y aurait un homme et un tromblon.

Comme pour donner raison à ses paroles, quelques projectiles sifflèrent. Les roués de Gonzague s'enfuirent, ayant mille peines à soutenir sur sa monture Taranne blessé et qui perdait du sang.

X

LES RAGNI

Ceux qui étaient intervenus si à propos étaient des bohémiens que Mariquita avait eu l'occasion de rencontrer souvent, alors qu'elle pérégrinait parmi les clans nomades où sa mère jadis avait joué un rôle important, car elle avait été longtemps belle et ses oracles réputés dans toute l'Espagne.

Or, c'est non seulement une tradition, mais un devoir de s'entraider entre eux pour ces gens qui sont au ban de la société et, comme disent leurs chansons, passent sans changer en rien, depuis que le monde est monde, gardant le secret de leur origine, de leur vie, des mystères dont ils entourent tout ce qui est foi chez les autres et chez eux principe : la naissance, le mariage, l'initiation aux rites et surtout la mort.

Mariquita n'avait eu qu'à jeter son appel, signe de ralliement ; elle n'avait eu qu'à prononcer quelques mots dans cette langue bizarre que nul ne comprend s'il n'a du sang de bohême dans les veines, et des défenseurs avaient surgi autour d'elle.

Ils étaient maintenant rangés en cercle en avant des roulottes, traînées par des chevaux étiques, vraies bêtes de l'Apocalypse, attelées aux brancards avec des cordes et des ficelles, de pauvres petits chevaux de Galice qui sont la remonte or-

dinaire des bohêmes, ceux-ci ne voulaient jamais se servir de mules.

Et les roulottes elles-mêmes étaient tout un poême ; sous leurs bâches trouées, rapiécées, usées par le soleil, la pluie et la poussière, il y avait de tout : tentes ployées, batterie de cuisine, graisse pour ranimer les blessés, ensorceler les chrétiens, pattes de crapauds, amulettes et tous objets hétérogènes propres à jeter des sorts.

Dans la plus grande et aussi la mieux entretenue sur un amas de détritus et de chiffons qui peut-être recouvrait un monceau d'or, trésor de la tribu, de l'argent et du cuivre ouvragés et des bijoux volés, trônait l'ancêtre, la sorcière aux cheveux blancs, aux rides profondes, aux dents aiguës.

La bande en question formait un clan à part, indépendant de la grande caste internationale, qui l'avait rejetée de son sein en vertu de la loi de mésalliance.

Car dès qu'une fille de romanichels épouse un étranger, ou " vice versa ", sa famille aussitôt est mise en interdit. On ne lui reconnaît plus de droit à la protection, ni au butin ; on lui refuse tout accès aux assemblées et aux cérémonies : c'est un membre gangrené qu'on élimine sans pitié comme sans regrets.

Ainsi, dans la religion juive, on célèbre l'office des morts pour celui ou celle qui s'est allié à quelqu'un d'un autre culte ; ainsi, chez nous, catholiques, ce fut longtemps une déchéance que les alliances entre nobles et vilains. Les conséquences, au moyen-âge, en étaient terribles, et celui qui avait forfait à son rang ne comptait plus parmi les siens. Les temps ont passé, aujourd'hui tout se mêle et l'humanité n'en est ni meilleure, ni pire.

Les familles bohémiennes ainsi jetées hors de leurs tribus ne tardaient pas à se grouper entre elles pour se prêter un appui nécessaire, se défendre à la fois contre leurs frères d'hier et leurs ennemis de toujours, les chrétiens.

Elles n'en conservaient pas moins leurs mœurs et leurs rites, laissant l'intrus libre, s'il restait parmi eux, de pratiquer sa propre religion,— à laquelle souvent il ne tenait guère,— jusqu'à ce que, de lui-même, sous l'influence du milieu, il adoptât celle de ses compagnons. Et si une jeune fille voulait suivre son mari ou son amant d'une autre caste, elle avait toujours le droit de revenir parmi les siens, que pourtant elle avait voués à l'opprobre de toute la race.

Ceux-ci, dans leur ensemble, étaient appelés les " ragni " et, parce que née d'un père catholique, Mariquita était des leurs. Ils ne se distinguaient d'ailleurs des vrais gitanos que par quelques chants particuliers dont l'un était venu précisément frapper les oreilles de la jeune fille au moment opportun.

Derrière la première voiture, d'autres étaient donc venues se ranger, déversant sur le chemin des femmes et de la marmaille. Maintenant tout ce monde entourait le corps de Lagardère, auprès duquel la gitanita était agenouillée.

Peut-être, en venant si promptement à son secours, avaient-ils entrevu la possibilité de tirer profit de leur intervention en dévalisant ses adversaires ? Mais ceux-ci avaient fui ; et quant à l'étranger qui gisait sur le sol, ils ne lui devaient rien s'il n'était attaché à sa compagne par quelque lien sacré, ne fût-ce que celui de l'amour.

—Quel est cet homme? Es-tu sa femme ?

Telles furent les deux premières questions que

posa à Mariquita le chef des ragni, un colosse bronzé dont quelques cheveux blancs argentaient les tempes et qu'elle craignait pour avoir dû souvent obéir à ses ordres.

Mais elle qui, dans cent autres circonstances, eût tremblé devant lui, releva simplement la tête et répondit :

—C'est mon frère...

—Tu n'as jamais dit que tu avais un frère et nul de nous ne t'en connaît...

—Je l'ignorais moi-même...

—Pourquoi n'est-il pas de ta race ?

—Pourquoi moi-même ne suis-je bohémienne qu'à moitié ?— répliqua-t-elle avec fermeté.— Cela t'a-t-il jamais empêché de reconnaître l'autorité de ma mère, et serions-nous des ragni s'il n'y avait eu des étrangers parmi nous ?

—C'est vrai... Si tu as un secret, garde-le... Dis-nous seulement le nom de cet homme.

—Pour quoi faire ?... Vous le saurez plus tard.

—Est-il Espagnol ?

—Il est Français...

—C'est un ennemi...

—Pour notre race, il n'y a pas de frontières...

—Je ne t'ai pas dit ennemi de l'Espagne : cela ne m'importe guère... Dans son pays on pend les nôtres...

—A Madrid, l'Inquisition les torture et les brûle...

—Auras-tu donc toujours raison ?— gronda le chef en fronçant les sourcils.

—Je parle selon ma pensée... je dis vrai...

—Ton frère est-il mort ?... Faut-il faire avancer la rubidal ?

Or, la " rubidal " est la voiture funèbre des bohémiens ; elle est recouverte de noir et nul n'y pénètre vivant.

Mariquita s'agenouilla auprès de Lagardère colla son oreille contre la poitrine et écouta les battements du cœur.

—Il n'est que blessé,— répondit-elle ;— et il est temps de le secourir... Si vous ne voulez pas, laissez-moi, je le soignerai seule.

Cette fois le chef frappa du pied disant :

—Depuis quand les ragni laissent-ils mourir les leurs sans secours ?

—Celui-là n'est pas des vôtres, vous l'avez dit tout à l'heure.

—Il est sous ta protection, par conséquent sous la nôtre. Vois où est sa blessure et nous demanderons à l'ancêtre ce qu'il faut faire.

Mariquita détacha le pourpoint d'Henri et découvrit la plaie. Si l'épée de Nocé eût pénétré deux pouces plus bas, Lagardère n'eût plus eu besoin des soins de personne.

—Le destin l'a protégé,— fit une des femmes.

—Dis plutôt le médaillon qu'il porte sur la poitrine,—interrompit une autre.— Vois comme la monture en est faussée ; il est surprenant que le portrait lui-même ne soit pas brisé.

Des yeux avides se fixèrent sur le bijou serti d'or dont une partie était tordue et tachée de sang. Mariquita, d'un seul coup d'œil, reconnut le visage de Mlle de Nevers.

—C'est elle qui l'a sauvé, — murmura-t-elle.— L'amour a été plus fort que la mort !

Ce portrait avait été donné par Aurore à Lagardère quand elle était allée le voir au Châtelet prisonnier et condamné à mort. Elle-même le lui avait placé sur le cœur, attaché à une chaîne d'or, en présence de sa mère. Quand l'y retrouverait-elle !

La plus vieille des gitanas, l'ancêtre, s'appelait Mabel. C'était la même qui, au mont Baladron

avait été chargée autrefois de garder la petite Aurore et que Flor avait endormie pour lui faire révéler le lieu où était Lagardère.

Elle était déjà bien veille alors et des ans avaient encore passé sur son front. Elle avait fait avancer sa carriole, et le haut du corps hors de son abri de toile, échevelée, parcheminée, presque hideuse, pourtant imposante, elle contemplait le chevalier toujours évanoui.

—Il est beau, — fit-elle. — Est-ce qu'ils l'auraient tué ?

—Non, mère, — répondit quelqu'un. — Il est probable qu'il en réchappera.

—La blessure a-t-elle été faite avec une arme blanche ou avec une arme à feu ?

—C'est un coup d'épée bien donné, mais trop bas.

—Aidez-moi à descendre ; je veux voir.

Elle n'eut presque pas besoin du soutien qu'on lui offrait ; et, malgré son âge, fut vite auprès du blessé, sur lequel elle se pencha.

Son visage prit alors une expression singulière; ses rides s'effaçaient presque et un instant elle sembla réfléchir, comme si elle évoquait un souvenir lointain.

—C'est lui, c'est bien lui je ne m'étais pas trompée, — balbutia-t-elle. — Tranquillisez-vous, le prédestiné est déjà revenu de plus loin.

— Le reconnaîtrais-tu donc ? — demanda le chef.

— Un soir, — dit Mabel, — on lui fit boire, dans une coupe de brandevin, du psaw des gypsies d'Ecosse...

Tous ceux qui étaient là savaient ce que cela voulait dire et quels étaient les effets de ce terrible narcotique. Leurs regards interrogateurs se fixèrent sur la vieille femme.

— On le coucha au nord du camp, — reprit celle-ci, dans la tombe où reposaient depuis deux ans les os du vieil Hadji.

La curiosité ne fit que croître parmi les auditeurs, mais elle n'y prit pas garde et continua, comme si elle se fût entretenue avec elle-même :

— Le lendemain matin, quand on alla s'assurer qu'il dormait toujours, il n'y avait plus personne...

C'était là chose si extraordinaire que les ragni voulurent savoir.

— Comment cela s'est-il fait ? — demandèrent plusieurs voix.

— Je ne l'ai jamais su, car on m'avait endormie moi-même. Pour le réveiller, il a fallu que quelqu'un des nôtres révélât le secret du feu, les piqûres à la plante des pieds et à la paume des mains.

— Pourquoi lui avait-on fait boire le psaw ?

— Parce que les chrétiens nous avaient donné beaucoup d'or pour le tuer et aussi pour lui enlever un enfant qui était avec lui. Mais il était notre hôte, nous n'avons pas voulu faire autre chose que de l'endormir.

— L'hospitalité est sacrée, — murmurèrent les hommes. — Qui l'a sauvé ?

— Mystère !... Et cependant, quelque fût celui-là, il a bien fait... Il valait mieux que ses ennemis et j'aurais toujours eu un remords qu'il arrivât du mal à l'enfant. Elle était si douce, si triste, la pauvre mignonne, qu'après bien des années je revois encore ses traits dans ma mémoire...

Tout à coup, ses yeux tombèrent sur le médaillon et une exclamation de surprise jaillit de ses lèvres.

— La voilà, dit-elle, mais grandie, plus belle et plus douce encore.

Elle avait pris le bijou dans ses mains et son regard y était fixé avec tant d'acuité que Mariquita eut peur qu'elle ne s'en emparât afin de le garder.

— Ne le lui prends pas, mère, — s'écria-t-elle ; — c'est son talisman : sans ce portrait, il eût été tué.

Mabel fronça les sourcils, et devant l'éclair de ses prunelles grises, la gitanita baissa les yeux.

— Qui t'a dit que je voulais le lui prendre, dit elle avec autorité, — et d'abord, de quel droit le défends-tu ?

— Parce qu'il est mon frère, — répondit la jeune fille.

— Tu mens... tu n'as jamais eu de frère... Mieux vaudrait avouer que tu l'aimes, et tu ne serais pas la première. Autrefois, une gitanita comme toi l'aima à en devenir folle ; et son amour la perdit, car elle se fit chrétienne.

— C'est vrai, — dit Mariquita. — Alors elle s'appelait Flor, maintenant elle porte le nom de Maria de la Santa-Cruz.

— Tu la connais donc ?

— C'est mon amie. Nous avons dansé ensemble sur les places de Madrid.

— Elle l'aimait, reprit Mabel, — et peut-être ne le sut-il jamais, puisqu'il a le portrait d'une autre sur son cœur... La beauté de celui-là est fatale aux filles de notre race... Toutes, vous dis-je, vous l'aimeriez toutes... moi-même, si je l'eusse rencontré quand j'avais vingt ans...

Elle se tut, concentrant ses regards sur le chevalier. Les dernières paroles qu'elle avait prononcées étaient si étranges que la tribu entière se demanda si l'ancêtre ne tombait pas en enfance.

— C'est peut-être Flor qui l'a sauvé, — poursuivit-elle, — bien qu'elle fût encore toute petite? Si c'est elle, elle a bien fait, je le répète... qui sait ce qu'elle est devenue ?

— Nous la cherchons, — dit la gitana, — et puissions-nous la retrouver bientôt, car elle n'est pas seule.

— Avec qui ?

— Celle-ci, — dit Mariquita en montrant le portrait. — Maintenant elles sont sœurs par le cœur.

Mabel remit délicatement le médaillon à sa place et se dirigea vers sa voiture. Elle en revint bientôt avec un onguent souverain pour guérir les blessures et qu'elle étendit sur la plaie avec quelques formules cabalistiques.

A la lueur des torches, au fond de ce Gosier de Pancorbo, où régnait un lugubre silence, c'était un étrange spectacle que celui de cette mégère, entourée de gitanos, soignant un étranger avec autant de sollicitude que s'il eût été son fils.

Lagardère était toujours évanoui. Mabel lui baigna les lèvres et les tempes avec du vinaigre, et il ouvrit les yeux pour les refermer aussitôt.

Il n'avait pas eu le temps de voir Mariquita ; ces visages inconnus, ces mines patibulaires, surtout cette tête de vieille mégère penchée sur lui, lui laissèrent supposer qu'il était tombé entre les mains de bandits qui ne l'épargneraient pas.

Peut-être sa compagne était-elle déjà leur proie, ligottée dans un coin ? Il pouvait se faire même qu'elle ne fût plus vivante.

Pour ne pas voir son cadavre, il restait les paupières closes et songeait :

— Pauvre enfant, il est écrit que je doive te porter malheur. Et tout à l'heure, pourtant, tu

me parlais d'espoir, tu me disais que j'allais revoir Aurore !

Se dernier nom s'échappa tout haut de ses lèvres et il entendit une voix qui chuchotait à son oreille :

— Prends courage !... L'étoile brille toujours. Je te conduirai vers Aurore.

— Mariquita ! — murmura-t-il.

— Je suis là, — répondit-elle. — Ceux qui t'entourent ne sont pas des ennemis.

— Ouvre les yeux, — fit à son tour Mabel, qui traça un signe sur chaque paupière d'Henri, et celui-ci, en effet, put voir autour de lui, prendre la main que lui tendait la gitana.

— Portez-le dans ma voiture, — dit encore l'ancêtre, — et couchez-le doucement.

Avec des précautions infinies, Lagardère fut transporté dans la roulotte.

— Où alliez-vous ? — demanda Mabel.

— A la recherche de sa fiancée qu'on lui a prise.

— Qui la lui a prise ?

— Sans doute ceux qui voulaient déjà le tuer au mont Baladron et qui avaient donné pour cela beaucoup d'or.

— Qu'il en donne aussi, — dit un homme, — et nous le servirons.

Mais l'ancêtre le toisa avec dédain :

— Il est notre hôte, et nul ici n'a le droit de toucher ni à sa personne, ni à ce qui lui appartient. Où il nous dira d'aller, nous le conduirons sans qu'il nous doive une peseta. J'ai dit.

— Soit, — répondit le chef, — puisque tu le veux ainsi.

— Je me charge seule d'ailleurs, — ajouta Mabel, — de veiller sur lui, de le soigner, de le guérir...

Mais la gitana tendit ses deux mains suppliantes :

— Ne me permettras-tu donc pas de prendre une toute petite place à ses côtés ?

— Tu l'aimes donc bien ?

— Comme un frère... Tu vois que je ne mentais pas tout à l'heure.

— Viens, car tu es un brave cœur...

Elle vint s'installer auprès du chevalier, tandis que Mariquita, assise sur les brancards, essuyait le front d'Henri où perlaient des gouttes de sueur.

La horde se remit en route à travers le défilé qu'éclairait la lueur vacillante des torches, projetant sur les rochers de fantastiques silhouettes.

De temps en temps, sélevait le chant monotone des ragni, où la voix des hommes alternait avec celle des femmes et, bercé par cette mélopée, le chevalier s'endormit, tenant dans sa main moite la main de la gitana.

Gonzague eût pu passer cent fois au long de cet étrange convoi sans se douter que là était son plus mortel ennemi, parmi ces nomades qu'il avait payés autrefois pour l'en débarrasser et qui maintenant, faisaient cause commune avec lui, sans même vouloir une récompense.

Quand Lagardère se réveilla, le jour était venu et grande fut sa surprise de se trouver dans cet étrange véhicule, car il ne se souvenait plus de rien.

Mabel, qui guettait son réveil, lui tendit une coupe qu'il hésita à prendre.

— Bois sans crainte, — lui dit-elle. — Elle n'est pas empoisonnée comme le brandevin qu'on t'offrit un soir au sommet du Baladron.

— Comment sais-tu cela ? — demanda le chevalier.

— J'y étais...

— Bois, —,dit à son tour Mariquita. — J'ai puisé l'eau moi-même et je l'ai coupée d'eau-de-vie. Tu n'as autour de toi que des amis.

Durant la nuit, l'ancêtre et la gitana avaient longuement conversé à voix basse, et celle-ci avait raconté à la vieille femme, en même temps que son histoire à elle, tout ce qu'elle savait de celle de Lagardère. Mabel avait juré que la tribu n'aurait pas de repos tant qu'on n'aurait pas retrouvé Mlle de Nevers et dona Cruz.

—Où les autres ne savent rien,— dit-elle,—nous pouvons tout savoir, car notre police est mieux faite que celle du roi. Si réellement la jeune fille est passée ici hier, comme tu le prétends, la journée ne s'écoulera pas sans que nous sachions où elle est ; s'il n'en est pas ainsi, nous la chercherons ailleurs et nous la trouverons. L'enlèvement après cela ne sera plus qu'un jeu d'enfants.

On arrivera en rase campagne, dans un endroit pourtant solitaire encore, et Mariquita montra à l'ancêtre les traces des pas de chevaux sur le sol. Mais il y en avait davantage, maintenant que les roues étaient passés par là.

—Nous démêlerons les uns des autres,— dit Mabel.— En attendant, il faut planter les tentes.

On assit un campement sommaire ; et Lagardère, trop faible même pour se soulever, demeura couché hans la voiture, ayant auprès de lui la gitana qui lui parlait pour le distraire et s'efforçait de lui communiquer son espoir.

Toutes les femmes de la tribu d'ailleurs apportaient tour à tour, qui une grenade mûre, qui une orange ou un verre de vin généreux, le tout accompagné d'une bonne parole.

Lagardère, qui les remerciait d'un sourire, aperçut qu'il avait jusque-là méconnu le vrai caractère des gitanos :

—Ils sont bons,— pensa-t-il tout haut,— pourvu qu'on ne les paie pas pour faire le mal.

—Il faut aussi qu'on leur plaise,— repartit Mabel qui avait entendu. — Chez nous, celui qui aime a droit à notre protection et à notre estime, car l'amour est le maître du monde.

XI

FAUSSE PISTE

Sitôt le repas pris et les marmites renversées, Mabel réunit la tribu autour d'elle et prit la parole :

—Le chrétien a dit tout à l'heure que les gitanos sont bons quand ils n'ont pas intérêt à faire le mal. Est-ce vrai ?— demanda-t.elle.

—Ils sont meilleurs encore, — répondit quelqu'un,—quand ils ont intérêt à faire le bien.

—Il faut vivre,—ajoutèrent quelques autres.

—Votre raisonnement est juste, — approuva l'ancêtre.— Le pouvoir occulte que nous possédons nous a été donné pour que les autres races soient forcées de nous être utiles malgré elles. Mais il est des circonstances où entre ces races et la nôtre, il doit y avoir trêve touchant un ou plusieurs individus, où nous devons être bons pour qui l'est de nature.

—Où veux-tu en venir ? — demanda l'un des hommes.

—Voici. La bonté comprend le désintéresssement... Or, je ne sais pas si celui qui est notre hôte est riche ; j'ignore si un jour il songera à nous récompenser de ce que nous aurons fait pour lui. Tout ce que je sais de lui, je vais vous l'apprendre... quand vous m'aurez entendue, chacun sera libre de dire ce qu'il faut faire.

L'histoire qu'elle raconta ne pouvait comprendre qu'une partie seulement des faits et gestes de

Lagardère, ce que Mariquita en avait appris de la bouche des prévôts, ou ce qu'elle avait vu en Espagne. Mabel n'en omit que quelques détails qu'il lui parut plus utile de garder pour elle.

Une seule action suffit pour affirmer le courage et la loyauté d'un homme. Elle en eut beaucoup et ceux qui étaient là l'écoutaient avec avidité, parce qu'ils sont gens habitués à ne pas compter avec leur vie et toujours exposés à la perdre dans l'heure qui suivra.

Car, si l'on peut contester l'honnêteté des gitanos, personne, par contre, ne saurait leur dénier le mépris du danger quelle qu'en soit la cause. Mis à l'index, tenus en suspicion constante, obligés de vivre parmi des races ennemies et hostiles, ils n'ont pas le droit d'avoir souci du lendemain, puisque le présent lui-même ne leur appartient pas et qu'ils n'ont pas leur place libre au soleil: c'est pourquoi la fatalité est leur loi ; le vol, leur religion ; le destin, leur dieu.

Devant un homme heureux, qui jouit de la richesse et des honneurs, ils ne peuvent avoir que de l'envie et de la haine, parce qu'à leurs yeux il représente ce dont ils sont privés eux-mêmes. Mais ils respectent sa personne, sa fortune et sa qualité, si le hasard l'amène à être leur hôte.

Toutefois, l'hospitalité finie, le respect cesse ; et, ainsi que le racontait Aurore dans ses mémoires, quand douze heures se sont écoulées, ou que douze milles ont été franchis, l'hôte n'est plus rien, ce qui équivaut à dire qu'on peut le dépouiller ou le tuer.

Il est curieux quand même de rencontrer chez beaucoup des parias de la société, ceux qui sont hors la loi, comme les gitanos, les Corses du maquis, les pillards de l'extrême sud-algérien, ou ceux qui sont hors la civilisation, comme les Es-

quimaux et les Lapons et certaines peuplades sauvages, ce respect sacré de l'hôte, lequel n'existe plus en Europe,— si même il n'est pas maintenant un mythe,— qu'en Ecosse, où peut.être il est un dernier vestige des mœurs des gypsies.

Pour ceux-ci, Lagardère était l'hôte, non plus seulement de douze heures et de douze milles,mais pour le temps que voudrait l'ancêtre.

Car, dans chaque tribu de gitanos, de zingaris, de tziganes, ou de gypsies, chez les rômes de l'anneau de fer comme chez les ragni, la plus vieille des femmes, l'ancêtre est toute-puissante et commande aux hommes, commande aux chefs. Elle n'obéit elle-même qu'à la Reine suprême qui est tantôt ici et tantôt là et qui tient dans son cerveau et dans ses mains le sort de tous les enfants de Bohême.

Mabel eût donc pu imposer sa volonté sans crainte que nul ne lui désobéit. Mais elle voulut que la spontanéité des dévouements qu'elle allait mettre au service de Lagarhère liât celui qui recevait à ceux qui donnaient et " vice versa."

C'était là de la diplomatie de femme et de bohémienne, et l'effet fut d'autant plus rapide que rien ne vaut, pour s'attacher les hommes, comme de faire appel à leur confiance.

--A présent,— dit-elle,— que vous en savez autant que moi sur le compte de celui que nous avons recueilli, pensez-vous qu'il nous suffise de soigner la blessure de son corps ?

—Que pouvons-nous faire pour celle de son cœur?— demanda le chef.

--Nous mettre à la recherche de sa fiancée jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvée. Il y a des raisons de croire qu'elle est tout près d'ici; mais s'il en était autrement, s'il fallait battre toute l'Espagne, le feriez-vous ?

—Nous sommes prêts...

—Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : je ne sais s'il y aura pour nous une récompense...

En trouverions-nous une à errer sans but par les chemins ?... Dons c'est une chance pour nous, et que nous importe d'aller au Nord ou au Midi, à l'Est ou à l'Ouest, si à chaque jour suffit son sort ?

—Est-ce bien là l'avis de tous?— demanda Mabel.

Toutes les mains se levèrent en signe d'assentiment :

—Donne tes ordres, mère,— dirent les hommes; —que devons-nous faire !

Alors seulement la vieille femme expliqua que les deux jeunes filles étaient passées peut-être la veille au défilé de Pancorbo.

—Il n'y a pas de preuves,— ajouta-t-elle,— et cela ne repose que sur des soupçons de Mariquita. Mais, pour tant qu'à présent, c'est là-dessus que nous devons organiser notre plan.

Chez les gitanos, les chefs ne cachent pas aux membres de leur tribu les motifs des ordres qu'ils leur donnent : chez eux, il n'y a pas de traîtres. Tout n'en marche que mieux, car chacun sait pourquoi il agit et veut faire triompher la cause commune. Si ceux-ci eussent ignoré ce qu'était Lagardère, ils eussent seulement obéi à l'ancêtre, sans rien y mettre de leur propre volonté. La franchise qu'on leur avait montrée permettait de compter non pas seulement sur le nombre, mais sur l'initiative de chacun.

—On vérifiera ce qu'a dit notre sœur,— dirent-ils,— si les astres lui ont parlé, ce doit être vrai.

—Alors, levons le camp, pour que ceux qui s'aiment soient bientôt unis, — ajouta la vieille Mabel.

En un clin d'œil, les tentes furent pliées et la horde se mit en marche. Lagardère, qui avait repris quelques forces, put donner lui-même certaines explications utiles.

La façon d agir des ragni à son égard n'était pas cependant sans lui causer une grande surprise, et n'eût été la présence et l'affiliation de Mariquita avec eux, il n'eût peut-être pu se défendre de croire à une nouveau piège.

Il avait encore dans l'esprit ce qui s'était passé autrefois au mont Baladron, où quelques-uns des personnages actuels avaient joué un rôle, et,pour qu'il ne doutât pas de leurs véritables sentiments il eût désiré des preuves plus convaincantes que ce qu'il avait vu jusque-là.

Il partageait en cela la méfiance attachée à ces tribus nomades, et, ayant expérimenté par lui-même ce qu'il en était, il ne fallait rien moins que les affirmations de la gitana pour lui donner confiance. Encore pouvait-on la tromper elle-même.

N'avait-on pas trompé Flor ?

Mariquita s'employait de toutes ses forces à lui inspirer courage et à lui affirmer le succès :

— Prépare-toi au bonheur, — lui disait-elle ;— le temps est proche.

— Qui te l'as dit ?

— Tout... les astres, les fleurs, quelque chose en moi qui le crie. Mabel a tiré ton horoscope et l'oracle a répondu ce que je savais déjà.

— Je ne puis croire à vos horoscopes...

— Libre à toi, — intervint Mabel, à son tour. Sache seulement que j'ai fait fondre le plomb qui ne ment jamais. J'y ai lu ta destinée... Un prédestiné à ses souffrances... Avant que deux semaines se soient écoulées, celle que tu cherches sera près de toi. Pour elle et pour toi, il y aura

des années de bonheur, après lesquelles tes ennemis s'acharneront encore à vous perdre tous deux ; mais il sera trop tard, et c'est eux qui, sauf un, le plus plat, le plus vipérin, le grain de sable qui sape le colosse de bronze et le fait choir, succomberont. Mais tu ne tomberas pas avant d'avoir donné un autre toi-même, un vengeur à celle que tu aimes. Souviens-toi alors de ce que te dit aujourd'hui la vieille Mabel, et tu comprendras alors qu'il faut croire à la science des gitanos.

Tout incrédule qu'il voulut être, le chevalier éprouva, non pour lui, mais pour Aurore, une certaine joie de cette prédiction.

— Si les premiers de ces événements se réalisent. — dit-il, — je te récompenserai dignement.

— La vieille Mabel, — répondit l'ancêtre, — dormira au creux d'un rocher, les pieds tournés vers l'orient, et toi tu seras heureux un temps.

On s'informa au premier village. A la pointe du jour quatre cavaliers l'avaient traversé.

— C'est la bande de Gonzague, — dit Mariquita. — Si on n'a pas vu les autres, il faut chercher ailleurs.

On prit à l'Ouest, et les éclaireurs de la tribu, hommes et femmes, ne laissèrent ni un chemin, ni une maison inexplorés.

Ils ne retrouvèrent plus la trace des roués, qu'ils avaient abandonnée, mais ils rencontrèrent pas davantage celle d'Aurore et de ses compagnons. Nulle part, on n'avait vu deux femmes sur des mules et escortées de quatre cavaliers.

Mariquita était anxieuse ; le chevalier souhaitait d'être bientôt debout pour s'en remettre à lui-même du soin de chercher encore.

Un matin, pourtant, après plusieurs jours de

battue vaine, une vieille mendiante questionnée, dit avoir vu six cavaliers près de Tolosa, en pays basque.

— Il y avait, — expliqua-t-elle, — quatre gentilshommes qui paraissaient étrangers ; les deux autres étaient vêtus à l'espagnole ; ils sont passés si vite, au galop de leurs chevaux, que je n'ai pu voir leurs visages.

La piste, cette fois, paraissait sérieuse, car il était possible que, pour ne pas attirer l'attention, ou pour toute autre raison, les jeunes filles eussent abandonné leurs vêtements féminins.

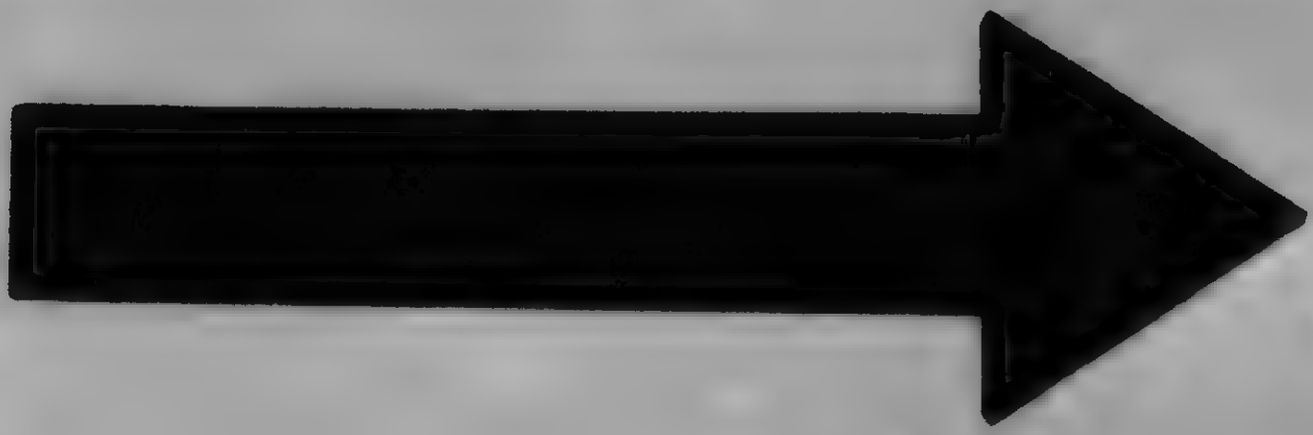
Lagardère sentit l'espoir renaître au plus profond de son cœur. Peut-être, quand lui-même arriverait à la frontière, Aurore et dona Cruz l'auraient-elles passée elles-mêmes ? Alors, elles seraient sauves et c'était en France qu'il les retrouverait.

De ce jour-là, les roulettes de la tribu prirent une allure plus rapide, et bien que les secousses fatiguassent le blessé, il priait sans cesse qu'on allât plus vite.

A Tolosa, une partie seulement des paroles de la mendiante se confirma. Il n'y avait plus six cavaliers, il n'y en avait que quatre qui, la paix étant signée depuis quelques jours, rentraient sans doute en France par Saint-Sébastien. Ils s'étaient en effet dirigés de ce côté et tout prouvait qu'ils étaient Français.

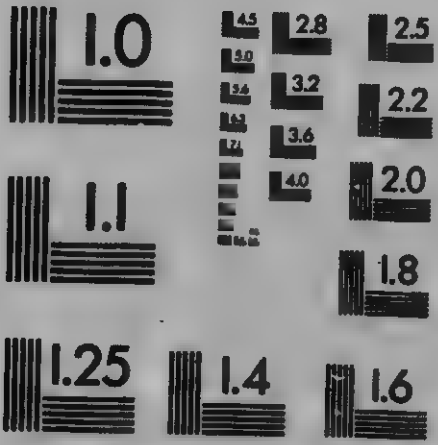
Lagardère et Mariquita n'y comprenaient plus rien. Pourquoi Chaverny et les siens eussent-ils laissé les jeunes filles en terre espagnole, à la merci du prince, leur ennemi, alors que quelques heures à peine les séparaient de la frontière ?

Si ce n'était eux, c'étaient donc les roués et on avait suivi une fausse piste. De quel côté était la vraie ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Henri vit s'effondrer en un instant tout l'échafaudage des rêves qui avaient eu tant de peine à germer dans son cerveau. Il se demanda pourquoi le sort le ballottait ainsi comme une épave, tel un naufragé près d'atteindre la rive et que chaque fois une vague rejette au plus profond du gouffre.

La nuit suivante, il eut un cauchemar horrible qui réveilla en sursaut Mabel et Mariquita. Avant qu'elles eussent pu l'empêcher, il se mit sur son séant, s'élança hors de la voiture, les yeux hagards, les mains tendues, clamant sa détresse, pour aller, vingt pas plus loin, s'abattre inanimé.

Une fièvre terrible, contre laquelle était impuissante toute la médecine de l'ancêtre, s'empara de lui et sa blessure rouverte se mit à saigner. Sa guérison n'était plus qu'une question de jours, et voilà qu'une complication imprévue venait détruire tout ce qui avait été fait, peut-être amener un dénouement fatal. Quand le moral ainsi que le physique, ont tant souffert chez un homme, il ne faut qu'une secousse pour que tous les ressorts se brisent.

— Est-il en danger ? — demanda éplorée la pauvre gitana à sa compagne.

— Il vivra, — répondit celle-ci, — puisque le plomb l'a révélé, mais il faut abandonner les recherches ou les poursuivre sans lui.

— Comment cela ?

— Il faut lui trouver un gîte où il n'entende rien des bruits du dehors, où le repos le plus complet, les soins les plus dévoués lui soient assurés. A ce prix seulement on le sauvera.

— Je le soignerai, moi, et mon dévouement triomphera du mal.

— Et qui nous aidera à reconnaître sa fiancée

et ses compagnons, puisque toi seule les connais.

— Je te les décrirai si bien que tu ne pourras t'y tromper.

— Oui, s'ils sont ensemble ? Et à supposer que nous ne trouvions que les hommes, ils ne nous croiraient pas, ne nous suivraient pas où nous voudrions les conduire.

— C'est vrai ! — gémit Mariquita. — Mère !... toi qui as la sagesse et l'expérience, dis-moi ce qu'il faut faire... je ne puis ni rester près de lui, ni vous suivre, et pourtant il me faut choisir entre les deux...

Elle tordait ses poignets. De grosses larmes coulaient de ses joues, tombaient jusque sur le front pâle d'Henri.

— Nous allons y réfléchir, mon enfant, — dit Mabel, — tâchons d'abord de le tirer de son évanouissement.

XII

L'ASILE MYSTERIEUX

Quelques heures après, comme Mabel et Mariquita parlaient du gîte qu'il allait falloir chercher à l'instant même, un jeune garçon, qui rôdait autour de la voiture, s'approcha.

Il était âgé d'une quinzaine d'années et c'était l'espoir de la tribu, car il eut passé par un trou d'aiguille, nul ne sachant comme lui escalader un rocher, franchir une rivière, flairer un ennemi et voler un chrétien.

— Un gîte ?... dit-il, je viens d'en trouver un où personne ne viendra déranger le roumi, car on ne doit pas y pénétrer souvent. A supposer même qu'on en trouve l'entrée, une femme seule peut la défendre.

— Où cela ?...

— A deux cents pas d'ici : une grotte où il y a un lit, des meubles et pas de propriétaire... du moins il doit être mort... Je pensais que ce serait bon à dévaliser pour ce soir.

— Comment l'as-tu découvert ?

— Par hasard... J'aime à m'assurer de ce qu'il y a dans les coins, aux angles des rochers, sous les buissons, aux endroits où tout le monde ne passe pas. C'est là qu'on fait souvent les trouvailles les plus curieuses...

S'il n'eût été bohémien, celui-là eût fait quand même un voleur émérite.

— Conduis-nous, — lui dit Mabel.

Il faut dire, pour ce qui suivra, qu'on était presque à la frontière, à deux lieues à peine d'Irun. Un rocher haut de plus de trente pieds se dressait dans un lieu sauvage et devant cette masse de granit, comme pour en interdire l'accès, s'enchevêtraient, en un inextricable fouillis, des arbustes, des ronces, des lentisques et des herbes qui semblaient impénétrables à première vue et parmi lesquels cependant un œil exercé finissait par trouver un chemin.

Certes, une senora et même un hidalgo n'eussent point pris cette voie, sous peine de laisser aux épines qui sa robe et qui son pourpoint. On ne pouvait y pénétrer qu'en rampant et il fallait pour cela être un loup, un gitano ou un Basque.

Ce fut donc à plat ventre que le guide et les deux femmes s'engagèrent sous un dôme de verdure où ils s'écorchèrent quelque peu les mains et le visage ; puis, après avoir ainsi parcouru une quinzaine de pas, ils se redressèrent devant une porte étroite qui, le matin même, était encore close.

Le jeune bohémien avait eu, depuis, le talent de l'ouvrir ; il n'est pas de serrure qui tienne devant le poignard d'un gitano, quand celui-ci sait s'en servir.

La porte donnait accès dans une vaste pièce taillée à même le roc, saine et propre, pourvue de meubles sommaires mais suffisants pour un séjour de peu de durée.

Une sorte d'escalier intérieur vous mettait en face d'une fissure, sorte de judas naturel ou peut-être voulu, qui éclairait en même temps la pièce et permettait de découvrir toute la plaine, de même que d'embusquer les canons de plusieurs escopettes ; c'était presque une place forte.

Une autre particularité, très appréciable, consistait dans l'adjonction à la pièce principale d'un réduit naturel simplement séparé par une porte légère et dans lequel coulait, à jet continu, un filet d'eau limpide et glacée.

Mabel remarqua sur la table et sur les autres meubles une couche de poussière assez épaisse attestant que, depuis un certain temps, personne n'avait mis les pieds dans ce lieu cependant si délicieusement agréable et frais.

Toutes ces constatations faites, l'ancêtre se frotta les mains pour exprimer sa joie :

— L'ami, — dit-elle au gitano, — quand il y aura butin pour la tribu, ta part sera plus large que celle des autres. Il n'y a pas en Espagne un meilleur endroit que celui-ci pour y déposer notre malade et une femme suffirait à l'y garder.

— Si cependant... — interrogea Mariquita, — le propriétaire survenait tout à coup.

— Il lui faudrait l'âme bien dure pour en chasser un blessé et la femme qui le soignerait. La seule chose à éviter, c'est que les gens de Gonzague ne découvrent cette retraite pendant que nous serons absents ; et ceci, je crois, n'est pas probable.

Restait la difficulté d'y amener Lagardère. Ce n'était pas la moindre, puisqu'il ne fallait à aucun prix dégarnir l'entrée des broussailles qui l'obstruaient. Mais si les autres y arrivaient assez facilement en rampant sur les mains et sur les genoux, comment allait-on s'y prendre pour lui, qui était incapable de faire aucun mouvement ?

Ce fut encore le jeune bohémien qui les tira d'embarras. Décidément ce gamin était précieux et, s'il en existait beaucoup comme lui dans les

tribus, les romanitchels auraient vite fait de reprendre une plus large place au soleil.

Son intelligence vive et ses doigts alertes eurent raison de la difficulté. Avec une célérité remarquable, il construisit une étroite civière, juste de quoi placer un homme. Il la tendit d'une toile recouverte de quelques nippes destinées à amortir les secousses et, sous chaque brancard ajusta des petites roues grossières il est vrai, mais qui devaient remplir parfaitement leur office.

On émonda quelque peu les branches qui gênaient et, la nuit venue, deux hommes, l'un tirant et l'autre poussant la civière, introduisirent Lagardère dans l'asile mystérieux où tout semblait avoir été aménagé exprès pour le recevoir.

Mabel et la gitana le couchèrent, le pansèrent avec soin, puis s'installèrent à son chevet. Par la meurtrière, elles restaient en communication permanente avec la tribu, campée cent pas plus loin, le long de la route.

Toute la nuit, Lagardère eut le délire ; au matin seulement sa fièvre s'apaisa et la vieille femme se préparait à rejoindre ses compagnons pour leur donner ses instructions quand un coup de sifflet retentit, signal convenu entre elle et le chef en cas d'alerte.

Les deux femmes grimpèrent à leur poste d'observation et aperçurent à quelque distance, quatre cavaliers qui s'avançaient et dont on ne pouvait encore distinguer les visages.

Mariquita sentit son cœur battre avec violence. Ces hommes étaient-ils ceux qu'on cherchait : Chaverny, Cocardasse, Passepoil et le Basque, ou n'était-ce pas plutôt les roués de Gonzague !

Cette question avait pour elle tant d'importance qu'elle fut sur le point de s'élancer à leur rencontre afin de savoir plus vite. Elle se con-

tint pourtant, réfléchissant que si c'étaient les ennemis de Lagardère, ils la reconnaîtraient et qu'ainsi elle leur révélerait la présence du chevalier.

Certes, au milieu des gens dévoués qui l'entouraient, elle ne craignait point ces quatre hommes ; c'eût été peut-être une occasion de se débarrasser d'eux. On avait mieux à faire cependant que de se battre, et il était préférable de les laisser passer.

Le jeune homme était là, qui, dès l'aube, avait apporté des vivres.

—Benasi,— lui ordonna Mabel,— va dire aux nôtres que je ne sais pas qui sont ceux qui sont ceux qui viennent, que personne ne se montre ni ne bouge si l'on ne m'entends pas donner un ordre. Si je pousse le cri de la chouette, feu sur eux de toutes parts ; si, au contraire, je crie Lagardère, que tout le monde sorte des voitures, sans armes, et tu m'amèneras ici M. de Chaverny.

—C'est compris, — dit le gitano,— qui eut rejoint bien vite ses compagnons.

Quand les cavaliers furent assez près, une exclamation de rage sourde s'étrangla dans la gorge de Mariquita :

—Les gens de Gonzague,— dit-elle ; —laissons-les aller au diable !

C'étaient, en effet, Montaubert, Nocé, Taranne et Oriol qui, en passant, jetèrent sur le camp des bohémiens un regard interrogateur pour s'assurer si ce n'étaient pas les mêmes qui les avaient délogés de Pancorbo.

Toutes les voitures étaient fermées et pas un visage ne se montrait. En regardant soigneusement, ils eussent pu cependant distinguer sous les toiles le canon de quelques escopettes.

—Attention, les amis,— dit Montaubert en dégaînant ;— ce silence est de mauvais aloi et les mécréants ne dorment pas à cette heure.

—Oriol,— dit Taranne,— donne un peu de ton épée dans la guimbarde noire. C'est sans doute celle du chef et une légère piqûre lui procurera l'occasion de nous dire bonjour.

—Avec des balles, merci, — dit Oriol. — Je ne suis pas superstitieux, mais ce véhicule est lugobre et mon avis est que nous n'avons rien à faire avec les bohémiens, qu'il faut les laisser tranquilles.

Bien leur en prit à tous d'écouter cet avis, car s'ils eussent touché à la " rubidal ", vingt décharges leur eussent fait expier leur sacrilège. Ils passèrent.

—C'est bien vrai que nous avons suivi une fausse piste,—dit Mabel,— mais comment se fait-il qu'ils ont été six à une moment donné ?

L'explication était simple. Ler deux autres étaient des Castillans, envoyés à Madrid par Gonzague à la recherche de ses roués, et qui s'en étaient retournés après leur avoir transmis l'ordre de surveiller très attentivement la frontière de Fontarabie à Roncevaux.

Le moment était venu, en effet, pour Philippe de Mantoue, de savoir ce qu'ils étaient devenus et de se procurer davantage encore de Peyrolles, lequel n'avait pu que lui expédier un courrier par lequel il le priait de la faire quérir à Burgos et lui avouait qu'Aurore de Nevers lui avait échappé.

Pour atténuer la gravité de cette circonstance, il ajoutait bien que rien ne serait plus facile que de la ressaisir à la frontière.

Gonzague, malgré sa colère, ne pouvait s'y rendre sur l'instant, en raison des événements

qui vont suivre. Il fit donc mander à Peyrolles d'y aller, de reconstituer la bande d'autrefois et de veiller en l'attendant.

Ce qui le retenait à Madrid pour quelques jours encore, c'était de savoir ce qui allait advenir de son protecteur, de son ami, le cardinal Alberoni.

Tous deux Italiens, tous deux coquins, ils n'avaient pas tardé à s'entendre à merveille et n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre. Si bien que Gonzague avait un instant rêvé de se voir bientôt plus puissant à Madrid qu'à Paris.

Il fallait en démordre, car on savait que le Régent et Dubois n'avait accordé la paix à l'Espagne qu'à une condition : Alberoni devait être non seulement chassé du pouvoir, mais banni du royaume.

Depuis que la disgrâce planait sur sa tête, le cardinal était plus affable encore pour Gonzague. C'est à cela que les courtisans reconnaissent souvent qu'un puissant va tomber : le jour où il se rapproche d'eux est celui qui marque l'ère de son déclin.

Un matin que le ministre et son ami s'entretenaient dans le cabinet du premier, Alberoni dit tout à coup :

—Voici deux jours que la reine me boude. Cela m'ennuie, car elle a le diable au corps et je ne sais ce qui arrivera si elle peut mettre la main sur un général à son goût. Quant au roi, ses gros yeux ne m'effraient pas ; c'est un poltron à qui suffisent un prie-Dieu et les jupes d'une femme...

—Si l'on vous entendait,—interrompit Gonzague,— ces paroles suffiraient à vous perdre.

—Nul ne nous entend,— fit le cardinal en dardant sur son interlocuteur ses petits yeux gris

qu'on eût dit percés avec une vrille. — Ce n'est pas vous qui les répéterez.

Philippe de Mantoue sourit et ne répondit pas.

—Si l'on me force à m'en aller,—reprit Alberoni,— je ne partirai pas les mains vides.

—C'était prudent à vous de mettre en sûreté votre fortune...

—Il n'est pas question d'or ; j'ai mieux que cela sous mon camail.

Le prince n'osa pas questionner, mais ses yeux interrogeaient. Son interlocuteur se pencha à son oreille :

—Philippe V,— dit-il, — est roi de par le seul testament de Charles II, et j'ai le testament dans ma poche.

Les grands voleurs, les criminels les plus habiles, ont ainsi une minute de forfanterie qui les perd. Alberoni, le plus dissimulé des ministres après Mazarin, venait de bavarder comme une soubrette et n'avait pas su taire ce que, dans toute la durée de son pouvoir, il avait eu le plus intérêt à cacher.

Ce testament, il pensait pouvoir aller l'offrir à l'empereur Charles VI, à qui ce chiffon de parchemin serait fort agréable. Le signor Alberoni, qui allait sortir de l'Espagne la tête basse, aurait ainsi un passeport pour entrer ailleurs la tête haute.

Il était si joyeux de cette coquinerie qu'il n'avait pu se tenir de la dire. S'il eût pu lire dans l'âme de son compatriote, il se fût rendu compte de l'imprudence qu'il venait de commettre. Il y a des jours où les plus malins sont comme frappés d'imbécilité ! C'était le jour d'Alberoni.

Sur la porte, qui s'ouvrit brusquement, apparut un officier des gardes-du-corps qui s'avança

vers le cardinal et lui tendit un pli portant le sceau royal.

Celui-ci brisa fiévreusement le cachet, lut et pâlit, puis il tendit la missive à Gonzague. Mais avant que celui-ci eût pu y jeter les yeux, l'officier la lui arracha des mains, disant :

—Veuillez sortir, monsieur.

Gonzague fronça les sourcils :

—Est-ce une insulte ? — dit-il, en portant la main à la garde de son épée.

—C'est un ordre,— répondit le garde-du-corps. —A partir de cette minute, S. Em. le cardinal Alberoni n'a plus le droit de communiquer avec personne, ni d'écrire à qui que ce soit, pas même à Leurs Majestés.

— On vous arrête alors ! — exclama Philippe de Mantoue.

— Non, mon pauvre ami, on me chasse. J'ai vingt-quatre heures pour quitter Madrid, quinze jours pour quitter l'Espagne. Viendrez-vous me retrouver à Parme ?

Gonzague réfléchit un instant :

— J'en doute, — répondit-il, — et, sans même tendre la main à celui qui était encore son ami tout à l'heure, et qui maintenant n'était plus rien, il pivota sur ses talons et sortit.

C'est un talent de savoir lâcher à propos les amitiés compromettantes et l'heure était mauvaise pour que Gonzague fit montre de ses relations avec Alberoni.

La faveur, a dit Labruyère, met l'homme au-dessus de ses égaux et sa chute au-dessous.

Si Alberoni eût eu devant l'officier un mouvement de révolte, c'eût été la preuve qu'il était assez fort pour lutter, et Gonzague l'eût peut-être soutenu. Mais le premier ministre pleurait : donc il s'avouait vaincu.

— C'est un homme à la mer, — songea Gonzague... — Allons-nous-en.

Et dès qu'il fut dehors, il ricana :

— J'ai perdu avec le valet. Il s'agit maintenant de jouer avec le roi.

XIII

LE TESTAMENT

La France devant lui être fermée tant que le Régent serait au pouvoir et probablement par la suite, Philippe de Mantoue avait un intérêt majeur à rester en Espagne.

A l'ombre d'Alberoni, qui le favorisait depuis l'affaire de Cellamare, il avait compté pouvoir grandir peu à peu et parvenir aux premières places.

Les désordres de la cour, la faiblesse du roi, la toute-puissance du premier ministre sur l'esprit de la reine, lui avait permis de l'espérer. Il avait déjà manœuvré assez habilement pour que le cardinal se départît de la règle qu'il s'était imposée de ne laisser approcher d'Elisabeth Farnèse aucun autre Italien que lui-même. Cette exception faite en sa faveur et dont il connaissait tout le prix lui avait, avant tout, permis d'entrer dans la place et c'était beaucoup ; car, malgré la suspicion dans laquelle le tenait la noblesse espagnole, il avait su s'imposer à ceux qui étaient forcés de faire leur cour au premier ministre.

Maintenant que le colosse d'argile s'était effondré, que le bruit de sa chute faisait la joie de tous et que les puissances étrangères félicitaient l'Espagne d'être délivrée du chancre honteux qui la rongeait, Gonzague résolut de frapper un grand coup.

Non point qu'il se disposât à accomplir quelque acte de bravoure : ce n'était pas ainsi qu'il triomphait d'habitude. Pour ne pas sortir de son caractère il lui fallait, au contraire, être lâche et vil ; il en avait le moyen en donnant le coup de pied de l'âne.

Alberoni avait demandé à quitter le royaume par Pampelune et Saint-Sébastien ; on l'obligea à passer par la Catalogne, dont il avait puni avec rigueur la rébellion et où il était exécré. Peut-être espérait-on qu'il ne traverserait pas cette province sans qu'on lui fît un mauvais parti ?

De fait, il y fut attaqué par des miquelets. Il ne s'en fût point sorti sans le secours de ses gens et l'aide plus précieuse encore de cinquante hommes envoyés par le lieutenant du roi de Barcelone pour lui servir d'escorte jusqu'à la frontière.

Ce n'était le tirer d'embarras que pour un moment, car tandis que les uns s'employaient à le sauver, quelqu'un, à Madrid, mettait tout en œuvre pour consommer sa perte.

Dès le lendemain de son départ, en effet, le prince de Gonzague avait demandé la faveur d'une audience à la reine, et il avait été éconduit sans même qu'on jugeât nécessaire d'employer une forme courtoise.

Ce n'était pas lui qu'un affront pouvait décourager : repoussé d'un côté, il se tourna de l'autre, c'est-à-dire du côté du roi ; en s'arrangeant de façon à ce qu'Elisabeth eût à se repentir de ne l'avoir point écouté.

Quand il y avait de graves questions politiques à traiter, on s'adressait d'abord à la reine, qui était l'âme des intrigues : le roi ne venait qu'après, et c'était un soufflet pour Gonzague

que de l'obliger à passer par ce dernier, ce qui soulignait le peu de cas fait de sa personne.

Il se piqua au jeu, en dehors même de son propre intérêt, et fit informer Philippe V qu'il possédait un secret d'Etat dont dépendait sa couronne. Mais que si Sa Majesté ne tenait pas plus que la reine à être instruite, lui, Gonzague, quitterait immédiatement l'Espagne pour ne pas être témoin des conséquences devant résulter du silence auquel on l'aurait obligé.

Toutefois, si le roi n'avait jamais osé prendre une décision sans consulter la princesse des Ursins, c'était bien pis encore depuis qu'il était sous le joug d'Elisabeth Farnèse et, celle-ci aussitôt prévenue, peu s'en fallût qu'on invitât Gonzague à aller rejoindre le cardinal.

L'audace de Philippe de Mantoue frappa néanmoins la reine, qui aimait la résistance pour le plaisir de la vaincre. Par exemple, lorsqu'on se décida à l'entendre, deux jours déjà s'étaient passés depuis le départ d'Alberoni.

Leurs Majestés Cathoïiques attendaient Gonzague dans la salle du trône et les sourcils froncés de la reine étaient de mauvais augure.

— Est-ce votre qualité d'Italien, monsieur, — demanda-t-elle tout de suite agressive, — que vous invoquez pour nous forcer à vous entendre ?

— Si j'ai cru, — répondit Philippe de Mantoue, — devoir servir Votre Majesté lorsque j'étais en France, il est naturel encore que je serve aujourd'hui les souverains qui ont bien voulu m'accueillir alors que j'étais victime des intrigues de la cour du Régent. Ma nationalité n'est rien et ma reconnaissance est tout ; devenu sujet de l'Espagne, les intérêts de mon roi me sont aussi sacrés qu'au premier de ses gentilshommes.

Il affecta de relever fièrement la tête, mais c'était pour étudier sur le visage d'Elisabeth l'effet de ses paroles.

Satisfait de son examen, il poursuivit :

— En mettant le pied sur la terre espagnole, je n'avais à offrir que mon épée et mes amis d'hier étant devenus les ennemis de votre royaume, je suis allé me battre contre eux.

— En demandez-vous la récompense ? — interrogea presque dédaigneusement le roi.

— Oui, sire.

— Et en quoi, s'il vous plaît, doit-elle consister ?

— Dans l'autorisation d'être utile à Votre Majesté s'il n'est pas trop tard. J'eusse désiré pouvoir le faire il y a deux jours... on ne me l'a pas permis.

Le front de la reine se plissa à cette nouvelle attaque. Gonzague n'y prit garde ; par ce qu'il avait à dire, il se sentait assez fort pour montrer que si on avait un instant méprisé ses services, on serait fort aise de le remercier tout à l'heure.

— De qui tenez-vous ce secret d'Etat dont vous arguez ? — demanda le roi.

— Du hasard...

— Le hasard ne s'appelle-t-il pas Alberoni ? — interrompit à son tour la reine.

— C'est vrai, madame, — répondit Gonzague, — si vous voulez dire que le hasard m'a servi contre le cardinal.

— Vous étiez son ami...

— J'ai cessé de l'être dès l'instant où il n'a plus été digne de gouverner l'Espagne. On m'accuse peut-être d'avoir été traître à l'amitié, de m'être abaissé naguère devant la puissance et

d'accabler maintenant la disgrâce ?... J'ai pour moi ma conscience et j'obéis à mon devoir.

Belles phrases, si elles eussent été sincères et n'eussent pas caché la fourberie de leur auteur.

— Chaque minute qui s'écoule, — reprit le prince, — enlève à ce secret de son importance. Si l'on n'a pas confiance en ce que je veux dire, il est temps encore de me retirer, car cette confiance seule peut me décider, moi qui hier encore était le familier, l'ami d'Alberoni, à venir aujourd'hui l'accuser et déposer contre lui.

Philippe V prononça :

— S'il n'y a personne ici qui vous gêne, parlez, monsieur, nous vous l'ordonnons.

Le prince passa la main sur son front, avec le geste de quelqu'un qui va se débarrasser d'un poids trop lourd pour sa conscience, et après un coup d'œil circulaire sur ceux qui se trouvaient là et attendaient ses révélations, sa parole tomba lentement dans le silence :

— Ce que je vais vous dire peut être entendu de tous, car cela intéresse l'Espagne entière... Votre Majesté sait-elle où est, à cette heure, le testament de Charles II ?

Ce fut comme un coup de foudre. Le roi et la reine se regardèrent avec inquiétude.

—Il est dans mes appartements mêmes,—répondit Elisabeth,— renfermé dans une cassette dont voici la clef.

—La cassette est peut-être à sa place,— articula Gonzague avec assurance,—mais le testament n'y est plus assurément !..

—Et vous savez où il est ?...

—Alberoni l'a emporté avec lui... Voilà tout le secret d'Etat que j'ai surpris et pourquoi je disais que chaque minute était précieuse.

La reine était pâle. Elle alla elle-même s'as-

surer que le titre avait été volé et revint plus pâle encore.

—Vous avez dit vrai, monsieur,— fit-il. Nous avons eu tort de ne pas vous entendre plus tôt.

Gonzague relevait maintenant orgueilleusement la tête ; il savourait en même temps sa victoire et le succès de son infâmie.

—Peut-être n'est-il pas trop tard,— murmura-t-il,— on peut rejoindre encore le cardinal avant qu'il ait passé la frontière ; or, le testament est sous son camail.

Philippe V, bouleversé, tremblant, eut toutes les peines du monde à donner des ordres.

On vint à son aide, et bientôt un peloton de gentilshommes partit avec mission de rejoindre Alberoni, de le fouiller et de saisir tous les papiers qu'on trouverait tant sur lui que dans ses bagages.

—Et lui-même?—demandèrent les hidalgos, qui n'eussent pas été fâchés de ramener l'ex-ministre au milieu d'eux pour le jeter dans quelque cachot.

— Le testament d'abord, — répondit le roi. — Pour une fois, Philippe V avait une idée sage.

Gonzague examinait tous les visages pour essayer d'y lire l'approbation de sa conduite, car il craignait d'y trouver le mépris par sa trahison. Si, en ce moment, il se fût agi de tout autre que d'Alberoni, il est fort probable que plus d'un grand d'Espagne n'eût pas voulu toucher la main de Philippe de Mantoue.

Le roi lui tendit la sienne...

—Nous vous remercions, monsieur,— fit-il, — et nous nous souviendrons du service que vous venez de nous rendre. Soyez désormais chaque jour à notre petit lever et ne craignez point d'y solliciter ce qu'il vous plaira.

—Peut-être, sire,— balbutia le traître,— demanderai-je à Votre Majesté justice contre des ennemis qui me narguent jusque dans votre royaume, et protection pour une jeune fille dont j'ai la garde...

—Le tout vous sera accordé, — dit Elisabeth Farnèse,— et votre protégée jouira de notre faveur royale.

Le prince de Gonzague sortit du palais le front haut, sûr désormais que non seulement il aurait carte blanche contre Lagardère, mais encore que son étoile, si pâle depuis quelque temps, allait briller d'un nouvel éclat.

Cet homme ne cherchait ses dupes que là où il y avait des trônes !

Alberoni fut rejoint à quelques lieues de la frontière. L'escorte qui l'avait si bien défendu contre les miquelets, obéissant cette fois aux ordres des envoyés du roi, se montra particulièrement ardente à fouiller ses coffres et lui-même. Pour lui reprendre les testament qu'il portait dans une poche intérieure de ses vêtements et qu'il essaya même de défendre l'épée à la main,il fallut user de violence. Il n'était pas le plus fort, il dut céder.

Alors il se souvint de la confidence faite à Gonzague et un sourire amer, mêlé de rage, plissa ses lèvres... Mais lui-même avait trompé tant de gens dans sa vie, il avait commis tant de bassesses, il connaissait si bien la fourberie italienne qu'immédiatement sa colère tomba.

—J'aurais dû, — songea-t-il, — me souvenir qu'un vaincu n'a plus d'amis. C'est ma faute si Gonzague m'a joué : nous nous retrouverons.

Cet homme qui partait en exil ne désarmait pas et se proposait de brouiller d'autres cartes.

On lui prenait le testatement de Charles II, qu'importait ? n'avait-il pas encore sur lui un mémoire destiné au Régent et dans lequel il lui indiquait le moyen de réduire l'Espagne ?...

Ce mémoire, il l'envoya quelques jours après, et l'histoire nous apprend que Philippe d'Orléans le brûla sans le lire, évitant ainsi à la France la honte de devoir quelque chose à l'infamie du cardinal.

Dès que Philippe V eut été remis en possession du fameux parchemin auquel il devait son trône, Gonzague prit rang parmi les premiers à la cour.

Il en profita pour demander la tête de Lagardère, qu'il accusa d'abord de tous les crimes dont celui-ci s'était hautement disculpé devant le Régent et ensuite de tous les siens propres.

Tous ces mensonges étaient vains. Il n'avait plus avec lui que le baron de Batz et La Vallade ; il ignorait où était le chevalier et ce qu'étaient devenues Aurore ainsi que dona Cruz.

A quoi donc lui avait servi de jouer le roi et de gagner la partie,— ainsi qu'il l'avait dit lui-même,— s'il était trop tard et si sa proie vivante était maintenant hors de ses atteintes ?

A l'orgueil de son triomphe succéda bientôt une cruelle inquiétude. Sans se rendre compte du motif qui avait tenu les roués éloignés de lui pendant toute la guerre, il craignait une défection de leur part, et ce fut alors qu'il envoya à leur recherche deux courriers ramassés dans la petite noblesse besoigneuse de Madrid et qui, à la condition d'être bien payés, deviendraient plus tard de précieux auxiliaires.

A vrai dire, il ne comptait plus sur sa bande ; aussi quand ses messagers lui rapportèrent qu'el-

le était en Biscaye, sur les traces de Lagardère,il en éprouva une joie réelle.

Une lettre de Montaubert lui expliquait les allées et venues infructueuses, lui narrait le dernier engagement à Pancorbo et affirmait que la capture du chevalier n'était plus qu'une question de quelques jours.

Comme on le voit, les roués avaient su tirer leur épingle du jeu et les avis d'Oriol y avaient la meilleure part. Dans son bon sens et sa roublardise de commerçant, le gros petit traitant avait su rouler son maître et, vis-à-vis de ses collègues, le parvenu avait payé largement son écot de bienvenue.

Gonzague n'aurait aucun reproche à leur faire puisqu'ils lui étaient restés fidèles ; il leur savait gré au contraire de n'avoir pas perdu de vue le chevalier.

Peyrolles y eut peut-être vu clair ; Philippe de Mantoue, qui n'admettait pas pouvoir être dupe, prit le tout pour argent comptant et fut satisfait.

Une chose cependant l'inquiétait fort : dans la missive de Montaubert il n'était pas question d'Aurore.

— S'ils ne l'ont pas vue avec Lagardère, — se dit-il, — c'est qu'elle n'a pu le rejoindre et rien n'est perdu, car, sans lui, elle n'eut pas regagné la France. Dès qu'elle sera retombée en mon pouvoir, je l'emmènerai si loin, dans le fond de l'Espagne, que nul ne viendra l'y chercher. Quant à Lagardère, je l'entraînerai, lui aussi, dans le sud ; je ferai le vide autour de lui et je finirai bien par en avoir raison.

Ce plan était simple ; il n'y manquait que la consécration des événements.

Or, pour qui sait les faire naître et les guider,

ce qui était la force de Philippe de Mantoue, toutes choses devaient se passer comme il les préparait. Le proverbe qui dit que l'homme propose et que Dieu dispose n'était pas fait pour lui : il se se souvenait plus de l'échec qui avait motivé son exil et sa puissance nouvelle le grisait.

Il crut que l'avenir lui souriait et se frotta les mains avec la satisfaction de quelqu'un qui n'a rien à craindre et peut tout espérer.

Il manquait un homme cependant pour partager sa joie. Ce bon Peyrolles était toujours échoué à Burgos, fort mal en pointe et sans argent.

Le pauvre factotum commençait à se lasser à la fois des patenôtres des Frères de la Caridad et du silence de son maître, car il craignait que celui-ci lui tint rigueur d'avoir laissé s'échapper Mlle de Nevers.

Il était prêt, par tous les moyens possibles et en se mettant en campagne, à effacer par son zèle le dur échec qu'il avait subi et préférait tous les reproches à son inactivité forcée, surtout à sa solitude où on pouvait venir le frapper sans qu'il pût se défendre.

Aussi, chaque jour, interrogeait-t-il anxieusement l'horizon, espérant qu'on viendrait bientôt le tirer du mauvais pas où il se trouvait et attendant une réponse à la lettre qu'il avait adressée à Gonzague.

— Je n'ai plus rien à faire à Madrid, — se dit enfin celui-ci ; — ma présence serait fort utile en Biscaye ; en passant, je prendrai Peyrolles et si réellement Lagardère n'a pas repassé les monts avec sa fiancée, je ne donnerai pas un doublon de sa peau dans huit jours.

Cela ne l'emp· · d'en compter d'avance

un certain nombre à une troupe de vingt-cinq hommes que le roi voulut bien lui donner, sur sa demande, pour l'aider à trouer cette peau, dont il faisait si peu de cas en paroles et que, dans son for intérieur, il craignait de rencontrer toujours invulnérable.

— Ils sont quatre, — songeait-il : Lagardère et Chaverny, Cocardasse et Passepoil ; — car il ignorait la présence d'un cinquième : — Antoine Laho. — Quand j'aurai retrouvé les miens, nous serons le double et les soldats que j'emmène nous serviront de boucliers. Pour eux, il y aura plus de horions à gagner que d'argent.

Si ceux-ci avaient pu savoir où on les menait, peut-être eussent-ils décliné cet honneur, bien que ce fut le roi qui les envoyât ?... Peut-être, aussi, eussent-ils préféré se débarrasser de Gonzague au premier tournant de la route ?

Presque tous avaient fait la guerre et ils avaient vu charger Royal-Lagardère. Ils savaient ce qu'il en coûtait de se trouver devant.

XIV

L'INTRUSE

Ni Mabel, ni Mariquita ne pouvaient quitter Lagardère dans l'état où il se trouvait.

Il était interdit à la première, en effet, de se séparer de sa tribu, et elle devait rester là pour soigner les blessures du corps ; quant à la seconde, elle n'eût, à aucun prix, consenti à abandonner Henri à des mains étrangères, sa douce amitié pouvait seule verser un baume sur les plaies de son cœur.

En s'éloignant, ne fût-ce que pour quelques jours, la petite bohémienne eût par son absence replongé le chevalier dans le doute et, pour que sa guérison physique fut rapide, il fallait éviter avant tout de le laisser en tête à tête avec sa douleur morale.

D'autre part, la présence des roués dans les environs nécessitait une surveillance active et des précautions incessantes pour qu'ils ne vinssent pas à découvrir la retraite de Lagardère.

Pour toutes ces raisons, les deux femmes tinrent conseil entre elles et décidèrent de rester au chevet du blessé. Une des principales questions était ainsi tranchée, mais n'en laissait pas moins subsister une autre d'aussi haute importance.

— En demeurant ici, — observa la gitanita, — nous risquons de perdre pour longtemps la trace de Mlle de Nevers, qui peut-être n'est pas bien

loin d'ici à cette heure. Les fiancés, près de se rejoindre, vont être de nouveau séparés, qui sait pour combien de jours, pour combien de mois ?

— Ecoute, mon enfant, — dit Mabel après avoir longuement réfléchi, — il ne s'agit pas de perdre celui-ci pendant que nous irons à l'aventure à la recherche de l'autre. Mieux vaut tenir que courir ; gardons donc ce que nous tenons et que d'autres aillent chercher à notre place.

— Qui ?

— Nous avons le choix ; pour cela, il suffit que tu sois capable de donner des jeunes filles et de ses compagnons une description si exacte qu'on ne puisse s'y tromper.

La jeune fille réfléchissait.

— Je n'ai vu qu'une fois M. de Chaverny, — fit-elle au bout d'un instant, — cependant ses traits sont restés gravés dans ma mémoire comme si je l'avais vu hier. Quant aux autres, je puis vous décrire leur visage, leur allure, leurs vêtements et leurs gestes, jusqu'à leur voix.

— C'est parfait, — dit l'ancêtre ; — nous allons mettre les limiers sur la piste et je serais surprise si nous n'avions pas du nouveau dans quelques jours.

Elle appela Benasy et commanda :

— Va chercher Antor ; qu'il vienne ici avec sa femme, ses deux fils et sa fille. Tu amèneras aussi le chef.

Le jeune homme se glissa dehors comme une couleuvre. Quelques minutes après, tous ceux que Mabel avait désignés faisaient cercle autour d'elle.

Antor était un géant bronzé, à la barbe noire, aux traits saillants. Au repos, il était doux comme un enfant, mais ses colères devaient être terribles. Ses deux fils lui ressemblaient et, comme

lui, ils eussent assommé un bœuf d'un coup de poing. Helda, sa femme, était astucieuse et fine, sa fille Pépita pouvait passer pour une perle de beauté parmi les belles gitanas de Grenade.

— Ecoutez-moi tous, — prononça la vieille Mabel, — car la mission que je vais vous confier exige autant d'habileté que de force. Toi, Antor, tu vas atteler tes deux chevaux à ta carriole, et partir avec les tiens, peut-être pour quelques jours, peut-être pour un mois, jusqu'à ce que vous ayez rencontré ceux dont on va vous donner le signalement. Si vous ne les trouvez pas en Biscaye, il vous faudra chercher en Navarre, en Aragon, en Castille, mais plutôt vers la frontière.

— Qui sont ceux-là ? — demanda l'homme.

— Quatre cavaliers et deux femmes. Si vous les rencontrez tous ensemble, Helda s'approchera de l'une d'elles, celle qui est brune, et lui dira le mot de reconnaissance des ragni.

— Elle est donc des nôtres ?

— Te souviens-tu de la petite Flor qui un jour nous amena des étrangers au mont Baladron ?

— Flor ! — s'écria Pépita, — j'ai joué avec elle quand j'étais petite et je la reconnaîtrais. Honte à elle, elle a renié la religion des siens.

Mabel la couvrit d'un regard dominateur.

— Ceci ne nous regarde pas ; elle avait ses raisons.

Et s'adressant à Helda, elle reprit :

— Quand tu seras bien sûre que c'est elle, tu lui diras : " Suis-moi, je vais te mener vers celui qui a bu le psaw au Mont Baladron."

— Et s'il n'y a que les hommes ? — demanda Antor.

— Ce sera plus difficile, car il ne faut pas les confondre avec d'autres, ceux, par exemple, que

nous avons rencontrés à Pancorbo et qui sont passés par ici ce matin...

— Ceux-là je les connais.

— Il y en a d'autres encore, — poursuivit Mabel ; — Mariquita va vous dire à quoi vous reconnaîtrez ceux que nous cherchons... Parle, mon enfant.

Celle-ci dépeignit d'abord Aurore et, pour plus de sûreté, se glissant sans bruit, avec Helda et sa fille, auprès du lit où sommeillait Lagardère, elle lui montra le portrait qu'il avait sur la poitrine. Elle leur parla aussi de Flor, donna des détails sur Chaverny, Antoine Laho et Passepoil mais s'étendit longuement sur Cocardasse, sur son allure de pourfendeur, son feutre et ses bottes, son nez rouge, sa rapière et ses jurons, faisant du Toulousain un type vraisemblablement unique bien difficile à méconnaître.

—Il n'y en a pas deux comme lui sur le continent, conclut-elle ;—on le reconnaîtrait entre cent mille.

Les femmes surtout écoutaient avec attention et casaient le moindre détail dans leur cerveau.

Mabel leur donna encore quelques instructions précises et les congédia.

—Allez, leur dit-elle,— le jour où vous les ramènerez, il y aura grande liesse au camp des ragni.

Un quart d'heure après, la roulotte d'Antor se détachait des autres et partait vers l'inconnu. Si vague que fût la direction qu'on avait donnée à ces gens, ils obéissaient passivement,— intelligemment pourtant,- à un mot, à un geste de l'ancêtre. A ces nomades, en rébellion contre la loi, il suffit de l'ordre d'une femme, pour qu'ils s'en aillent au nord ou au sud, pour un jour ou

pour un an, sans souci de l'heure présente, pas plus que du lendemain.

—Qu'as-tu à me dire, mère ? demanda à son tour le chef du clan, qui était resté adossé à la porte.

—Fais établir le campement d'une façon définitive,— dit l'ancêtre ;— nous resterons peut-être assez longtemps ici. Donne l'ordre que les escopettes soient toujours chargées à portée de la main qu'on ne tire pas à moins d'être attaqués ou si l'on me voit brandir une torche allumée par cette fente du rocher. Jour et nuit quelqu'un devra veiller pour qu'on ne puisse s'introduire dans cette grotte ; Benasy nous apportera ce dont nous aurons besoin et servira d'intermédiaire entre la tribu et moi ; tu me l'enverras chaque fois que tu auras quelque chose à me dire. As-tu quelque objection à faire ?

—Non, si notre séjour ici ne doit pas dépasser une semaine. Oui s'il doit être plus long...

—Laquelle ?

—Quand nous aurons dévalisé toutes les haciendas, rançonné tous les village des environs pour vivre, la maréchaussée viendra nous déloger d'ici. Il faut que les enfants de Bohème marchent toujours ; dès qu'ils s'arrêtent les races maudites fondent sur eux.

—Les jours sont de vingt-quatre heures, les semaines de sept jours, observa sentencieusement Mabel. Qui sait où nous serons dans une semaine ? Va et fais ce que je t'ai dit.

Elle sortit elle-même un instant avec le chef fixa l'emplacement du camp, parla à tous et se mit, aux alentours, à la recherche de plantes dont elle savait la vertu. Quand elle rejoignit la gitanita elle en rapportait une botte qu'elle se mit à triturer, à faire bouillir en prononçant des

mots magique accompagnés des gestes prescrits par la Kabbale.

Lagardère, un peu plus tard, se réveilla calmé; la fièvre avait disparu et il éprouvait un certain bien-être à se sentir couché dans un lit, en un lieu agréable et sûr. Il ressentait surtout une grande joie de voir Ma uita aller et venir autour de lui, aussi dévouee que l'eût été une sœur peut-être une mère. Cependant, bien que sa nature énergique reprit le dessus, bien que les remèdes de Mabel lui apportassent un soulagement rapide, il demeurait triste et pensif, ne parlant jamais d'Aurore.

—Je ne puis plus espérer...— répondit-il un soir à la gitanita qui s'efforçait de lui persuader qu'il allait la revoir avant peu.

Deux jours se passèrent ainsi et un mieux sensible se produisit ; puis le chevalier put se lever et, soutenu par les deux femmes, parcourir son étrange demeure. Le mystère de ce lieu inhabité l'intriguait. Il prit aussi goût à faire causer la vieille Mabel, ce type si curieux dont il ne pouvait arriver à pénétrer le caractère, tant lui échappait le mobile qui la faisait agir.

Il ne pouvait, en effet, se défendre d'y voir un but caché et n'y trouvait qu'un dévouement réel, presque de l'affection. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter sa surprise.

Benasy faisait de fréquentes apparitions dans la grotte et tenait ses habitants au courant de ce qui se passait au dehors. Depuis qu'il avait à pourvoir à la nourriture du chevalier, ses facultés de haut vol avaient encore doublé ; on ne le voyait jamais arriver les mains vides ; tantôt il apportait des fruits, tantôt un chapon, un flacon de vieux vin de Murcie, du gibier. Le tout ne lui coûtait pas un maravédis, et si Lagardère

en eût connu la provenance, il est fort probable qu'il n'en eût rien accepté. Le drôle n'eût d'ailleurs pas compris ses scrupules ; il faisait pour le mieux et y mettait toute sa science.

Le sixième jour, on n'avait reçu aucune nouvelle d'Antor et Mabel en était surprise. Lagardère, qui ne savait rien, parlait de se remettre en route. Maintenant, quand venait le soir, il s'endormait paisiblement ; au lourd sommeil des nuits précédentes, où la fièvre l'accablait, avait succédé un repos salutaire, mêlé de rêves heureux.

A veiller sur lui, Mariquita oubliait de dormir, mais elle ne se sentait pas lasse, tant était grand son bonheur de voir le blessé renaître à la vie et retrouver ses forces.

Une nuit pourtant elle s'assoupit non loin de la vieille Mabel, qui dormait profondément, sous l'influence d'un orage qui menaçait.

De gros nuages voilaient les étoiles ; au loin le tonnerre grondait et l'obscurité était presque complète, ce qui est rare en Espagne.

Dans le camp des bohémiens, planté à deux cents pas plus loin, accablé par la lourdeur de l'atmosphère, tout le monde dormait profondément, y compris la sentinelle qui, suivant les ordres de Mabel, devait veiller toujours.

Il eût été difficile de se rendre compte de l'heure, car aucune horloge ne tintait à trois lieues à la ronde. Les gens des villes qui en avaient une, avaient pu, l'instant d'avant, entendre sonner minuit.

Une forme légère passa près du camp des ragni surprise de les voir là. Bien que ce fût une femme, elle paraissait n'avoir aucune crainte.

Elle avait aux pieds des espadrilles et glissait sur le sol plutôt qu'elle ne marchait, si bien que nul ne la vit ni ne l'entendit.

Elle se dirigea vers le rocher et bientôt son corps cessa de se détacher au-dessus des herbes ; elle s'était baissée sur ses mains et sur ses genoux et, sans qu'une feuille remuât, elle rampait dans l'étroit canal qui menait à la grotte.

Devant la porte, elle se redressa, sortit une clef de sa poche, s'apprêtant à l'introduire dans la serrure. Alors seulement elle s'aperçut que la porte était ouverte et qu'il suffisait de la pousser du doigt.

Une vague inquiétude la prit, car elle saisit le manche d'un petit poignard pâssé à sa ceinture. Bientôt cependant ce fut la joie qui éclaira ses traits, et avant d'entrer, elle prononça un nom à mi-voix :

—Pedro !

Personne ne répondit. Elle appela une seconde fois plus haut, et entendit un frôlement, le murmure d'une voix féminine.

L'obscurité l'empêchait de rien distinguer à l'intérieur et, comme elle essayait de fouiller du regard, elle se sentit soudain la gorge serrée par une main calleuse qui n'était pas celle d'un homme.

La voyageuse nocturne, vaillante sous l'attaque, allait peut-être lever son poignard pour frapper. Elle n'en fit rien, réfléchissant que, si c'était bien une femme, elle allait peut-être tuer une innocente qui croyait seulement se défendre.

Robuste autant que peu craintive, elle se dégagea donc d'une brusque secousse et envoya rouler à terre son adversaire, la vieille Mabel, qui étouffa un cri de rage.

L'intruse croyait en avoir fini, mais d'autres mains la saisirent, cette fois fortes et vigoureuses, un corps souple se colla au sien, l'enlaça... et c'était un corps de femme.

Elle voulut parler, mais elle ne le put pas,parce qu'on lui serrait la gorge. Dans la nuit, une lutte corps-à-corps s'engagea, où des doigts tordaient des cheveux, meurtrissaient des épaules. On n'entendit plus que le halètement des poitrines, des dents qui grinçaient et les imprécations de Mabel renversée.

A ce tumulte, le chevalier s'éveilla en sursaut et s'écria :

—Qu'y a-t-il ?... Fais de la lumière, Mariquita.

C'était maintenant une voix d'homme, une voix inconnue, et la nouvelle venue eut conscience qu'elle était tombée dans un guet-apens, la grotte, à sa connaissance, n'ayant jamais servi d'abri à tant de monde.

Vraisemblablement, en cet instant, elle dut songer à la retraite ; par malheur, dans l'obscurité, ne sachant plus de quel côté était la sortie, elle résolut de vendre chèrement sa vie et tira son poignard.

En même temps qu'elle, Mariquita tira le sien parce qu'elle venait de sentir sur son bras le froid frôlement de l'acier.

Soudain, de la lumière jaillit : la vieille Mabel, enfin relevée, avait pu rallumer une torche à l'âtre presque éteint et la flamme se jouait sur sa face ridée et jaunie de sorcière.

—Arrêtez ! arrêtez!— cria Lagardère.

—Qui êtes-vous? que faites-vous ici ?... Est-ce toi, Pedro ?— s'écria l'étrangère.

Sans attendre la réponse, elle se précipita vers le lit.

Devant elle, lui barrant la route, elle trouva l'arme et la poitrine de Mariquita.

La pauvre enfant avait cru que cette femme allait poignarder Henri.

Celle-ci, cependant, les yeux fixes, regardait

l'homme et tout à coup, jetant sa lame,elle poussa une exclamation :

—M. de Lagardère !...

—Qui êtes-vous ?—demanda le chevalier surpris.

—Qui je suis?... Ne me reconnaissez-vous donc pas ? Je suis Jacinta la Basquaise, votre hôtesse de Bayonne !... Mais que faites-vous ici, chez mon frère ?

—Votre frère ?... Antoine Laho ?

—Non, pas celui-là, un autre, Pedro... Un jour qu'un gentilhomme m'avait insultée, il l'a tué et il a dû fuir en Espagne. Cela ne l'a pas empêché de se battre pour la France dans la guerre qui vient de finir et je venais voir s'il était de retour... C'est ici la tanière où il se cache depuis trois ans et où, en me cachant moi-même pour qu'on ne sache pas où je vais, je viens le voir chaque semaine, la nuit depuis Bayonne.

Lagardère lui tendit la main ; elle la prit et la baisa.

C'est heureux,— dit-elle,— que je sois venue la première ; lui peut-être eût fait un malheur.

Si Mabel et Mariquita la dévisageaient avec moins de haine, il y avait encore chez elles de la défiance.

—Qui sont ces deux femmes ? — demanda la Basquaise.

—C'est juste,— fit le chevalier en souriant,vous ne vous connaissez pas. Mariquita, remets ton poignard à sa place et embrasse Jacinta ; vous êtes aussi bonnes et aussi braves l'une que l'autre.

Elles n'hésitèrent pas, puisqu'il l'avait dit, et, le rire aux lèvres, oubliant qu'elles avaient failli s'entre-tuer, elles s'embrassèrent sans aucune arrière-pensée.

Mabel continuait à maugréer, surtout contre les siens qui avaient laissé s'introduire quelqu'un. Celle-là, c'était bien, puisque Lagardère la connaissait, mais c'eût pu être aussi bien un homme, un ennemi.

—Est-ce que tu vas nous chasser d'ici ? — demanda-t-elle d'un ton rogue.

—Moi, vous chasser d'ici ?... Dieu m'en garde, —exclama la Basquaise.— Pourquoi me demandez-vous cela ?

Elle regardait cette vieille femme qui parlait haut et semblait prête à défendre le chevalier contre le monde entier.

—C'est que M. de Lagardère est blessé, — dit Mabel,—et tant qu'il ne sera pas guéri, il ne sortira pas d'ici.

—Que dit-elle ?— s'écria Jacinta... — Vous êtes blessé ?...

— Ce n'est plus rien, — répondit Lagardère. — Elles m'ont soigné et elles m'ont sauvé.

— C'est bien, — dit Jacinta en prenant la main de Mariquita. — Ne vous ai-je pas fait de mal tout à l'heure ?

Leurs cheveux étaient restés dénoués et tombaient sur leurs épaules en longues tresses noires. L'ardeur de la lutte avait mis du sang à leurs joues et il eut été difficile de dire laquelle des deux était la plus belle. En riant, elles se renouèrent mutuellement leurs chevelures.

Devant ce tableau, Lagardère sourit ; puis tout à coup son front s'assombrit. En regardant ces deux femmes désormais amies, il avait vu passer devant ses yeux l'image d'Aurore et de dona Cruz se parant pour le bal du régent.

Jacinta se pencha vers lui et lui demanda tout bas :

— Où est Mlle de Nevers ?

Le chevalier courba le front, une larme mouilla ses paupières :

— Je ne l'ai jamais revue, — murmura-t-il avec un accent douloureux, et je la cherche.

— Sa mère l'attend toujours à Bayonne, — dit la Basquaise.

— Pauvre femme !... que Dieu la lui rende ; moi je ne pourrai peut-être pas !

— Qui te l'a dit ? — s'écria Mabel. — Achève ta nuit : il pourrait se faire que le jour qui va se lever soit le bon.

— Un mot encore ? — demanda Jacinta. — Où est mon frère Antoine ?

— Sans doute avec M. de Chaverny et les autres, — murmura Lagardère... — Où ? je n'en sais rien.

— Vous n'avez pas le droit de désespérer tant que vous ne les aurez pas revus, — dit Jacinta, — et c'est eux qui vous la ramèneront. Je vais rester ici jusqu'à la nuit prochaine et peut-être qu'en rentrant à Bayonne je pourrai préparer madame la princesse à recevoir sa fille.

XV

VICTOIRE !

Le soleil inondait les monts dont l'ombre géante se dégradait petit à petit au fond des vallées ; les mille bestioles cachées dans les herbes, dans les branches, glissaient, bruissaient, emplissaient l'air de murmures.

Sous la tente, les ragni chantaient leurs mélopées d'Orient et Lagardère, debout, ne se laissait plus soigner que pour être agréable aux trois femmes, parce qu'elles se disputaient la faveur de le servir.

Le matin même, il avait soupesé son épée. Vive Dieu ! il ne l'avait pas trouvée trop lourde, et il l'avait fourbie avec amour ; l'espoir revenant avec ses forces, il pensait avoir bientôt à s'en servir.

Par la route qui descendait en serpent du côté de la mer montait lentement une troupe forte de trente hommes environ. Les sentinelles l'avaient depuis longtemps signalée, faisant remarquer que les hommes qui la composaient n'avaient pas tous le même costume et la même allure.

En tête, Philippe de Gonzague, heureux d'avoir rassemblé sa bande, riait et gesticulait parmi le groupe formé par Peyrolles, encore un peu pâle, par Montaubert qui caracolait en bavardant fort avec Taranne, Nocé, de Batz et La Vallade. Derrière le gros Oriol allait sans conviction et gardait un morne silence. Peut-être re-

grottait-il les nuits du Palais-Royal, la grosse Cidalise, la rieuse des bois, et surtout la jolie et peu farouche mais intéressée Nivelle.

Les soldats venaient derrière. C'étaient des miquelets à demi disciplinés, à demi bandits. Le prince les avait préférés à des réguliers.

— Foin du régent et des actions de Law, messieurs, — disait Philippe de Mantoue, nous échangerons notre papier contre des doublons, des douros et, si l'on n'en veut pas, nous aurons de l'or quand même. Le roi d'Espagne est notre ami, la reine nous protège ; si vous êtes sages, on vous donnera des titres, des places, des ambassades ; Oriol, un de ces jours, sera grand d'Espagne. Vos consciences sont-elles à ce point messieurs, la danse va recommencer ?

Un large sourire éclaira la face de tous ces hommes que la cupidité et la débauche allaient enchaîner de nouveau au char du maître.

Un seul ne riait point : Peyrolles. Il n'était pas moins cupide que tous, mais il songeait à la grosse perte subie par lui et à autre chose encore.

— Lagardère, — murmura-t-il entre haut et bas.

— Peste soit de Lagardère, — s'écria Gonzague. — Quand je le voudrai, je jetterai sur lui, comme une meute, cinq cents hommes que me donnera Philippe V.

— Il les dispersera comme une voilée de moineaux, — susurra l'intendant.

— Nous serons là, — interrompit Nocé.

Peyrolles se retourna et le toisa :

— Il y a longtemps que nous y sommes, — répliqua-t-il, — ...et même il y en avait d'autres.

— Corbleu ! — hurla le prince irrité par cette insistance de son factotum qui venait contre-ba-

lancer ses paroles entraînantes. — Aurais-tu peur ? Je m'expliquerais alors pourquoi tu n'as pu même garder des femmes.

— Lagardère passe à travers les épées, les femmes passent à travers les murailles, monseigneur ... c'est nous qui recevons les coups. Ce sera ainsi tant que je n'aurai pas vu de mes yeux sceller le chevalier dans son cercueil.

— Oiseau de malheur, — gronda Philippe de Mantoue, — tu l'y scelleras toi-même, pour en être plus sûr. Et pour qu'aucune muraille ne soit entre toi et Mlle de Nevers, je la ferai attacher à toi par une chaîne rivée à une ceinture de fer qui te ceindra les flancs.

Peyrolles ricana :

— Avant de mettre Lagardère au cercueil, il faut le tuer ; avant de river une chaîne à la patte de la colombe, il faut la reprendre. Tout cela ne sera ni pour aujourd'hui, ni pour demain, monseigneur... peut-être pour jamais.

Gonzague froissa son jabot de dentelles avec colère et dans la bande des roués on n'entendit plus un mot. Ce diable de Peyrolles, sentencieux et lugubre, avait glacé la jactance sur les lèvres de son maître.

Seuls, les sabots des chevaux heurtant les cailloux du chemin, et les lazzis des miquelets animèrent désormais ce coin de plaine où chevauchaient de compagnie bandits et soldats.

Sur la même route, venant de l'opposé, en sens inverse, s'avançait une autre troupe. Elle ne se composait que de six personnes : quatre hommes et deux femmes.

Là aussi quelqu'un parlait haut ; par exemple, il ne promettait ni places, ni honneurs, ni argent ; là aussi, il était question de Lagardère :

— Sandiéou ! — grondait la voix de notre ami

Cacardasse ; — où diable peut bien s'être terré le pitchoun, pour que nous ne puissions mettre la main sur lui ? M'est avis que toute cette racaille de Bohême qui court les routes l'a endormi dans un coin avec quelque drogue d'enfer.

— On pourrait te jouer ce tour à toi, — dit Amable, — tu as toujours soif...

— Erreur profonde, ma caillou ! avant de boire le vin, je le flaire et celui qui y mettrait quelque ingrédient avalerait en même temps le vin et le gobelet, eh donc !

Derrière les prévôts marchaient Aurore de Nevers et dona Cruz, Chaverny entre elles deux. Tous trois parlaient de Lagardère.

— Où est-il ? — soupirait Aurore, car c'était là l'éternel souci de la pauvre enfant. — Je préfère demeurer en Espagne que de revoir sans lui la France. Si je m'éloignais du pays où peut-être il souffre, où il pleure, j'entendrais sans cesse retentir à mes oreilles l'appel de sa détresse et je serais trop loin pour venir partager ses souffrances, boire ses larmes... où il ne serait pas, je ne pourrais vivre et dussé-je danser sur les places, mendier le long des routes, je le chercherai jusqu'à ce que Dieu m'ait permis de le revoir, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'une minute... Il pourrait alors nous rappeler à lui, car tout notre bonheur serait consommé...

Dona Cruz et Chaverny savouraient la joie d'être réunis. Sans cesse leurs yeux se parlaient, leurs mains se pressaient en cachette. Mais trop bons pour laisser voir leur amour à la pauvre Aurore et considérant comme un crime d'afficher un plaisir égoïste quand au milieu d'eux, se dressait la statue vivante de la douleur, ils s'ingéniaient à la consoler, à faire renaître en elle le courage et l'espoir.

Dona Cruz puisait cependant dans sa joie secrète une vaillance nouvelle qu'elle mettait au service de son amie et parfois, aidée de Chaverny, arrivait à faire pénétrer dans le cœur de Mlle de Nevers un peu de sa croyance en un bonheur prochain.

— Tu sais bien, — lui disait la gitana, — que lorsque nous serons en sûreté en France retrouver Lagardère ne sera plus qu'une question de quelques jours. Débarrassés du souci de nous sentir exposées à retomber entre les mains de notre ennemi, nos défenseurs pourront agir librement, et leurs épées, comme leurs volontés, sont de celles que rien n'arrête. Quelques lieues à peine nous séparent de la frontière, nous y serons ce soir et aucun danger ne nous menace,

— Si vous aviez quelque chose à craindre, — dit à son tour Antoine Laho, — il y a près d'ici un abri que ma sœur Jacinta, mon frère Pedro et moi sommes seuls à connaître ; là, tous les Gonzague de la terre ne vous trouveraient pas. Nous n'en aurons pas besoin, je l'espère.

Les deux troupes étaient à égale distance de cet abri dont parlait le Basque, et entre elles deux il n'y avait pas plus d'un mille.

Mabel, de son observatoire, les voyait s'avancer ; mais l'âge avait affaibli sa vue, elle ne distinguait pas les visages.

— Viens vite, — dit-elle à un moment ; — et toi, Jacinta, allume une torche...

— Une torche, à cette heure ?...

— Allume-la, — te dis-je, — car je vais en avoir besoin.

Mariquita bondit sur les marches et plonge son regard vers la plaine. Un frémissement secoua tout son corps. Le bras étendu vers un

point d'abord, vers l'autre ensuite, elle s'écria d'une voix étranglée par l'émotion :

— Ici, Mlle de Nevers, Flor, Chaverny... ils sont six en tout... Et là-bas, Gonzague, Peyrolles, plus de vingt hommes... l'ennemi !

Lagardère dormait tout vêtu sur son lit.

— Ne le réveillons pas, — dit Mabel ; — il faut que ce soit un baiser de sa fiancée qui vienne rouvrir ses paupières.

Benasy venait d'entrer : l'ancêtre lui montra les deux troupes.

— Cours à la tribu, — ordonna-t-elle. — Quand ceux qui viennent de l'ouest seront à portée des escopettes, je pousserai le cri du hibou et je lèverai ma torche. Il faudra que chaque coup porte et qu'il y ait des morts ; tu iras, toi, prévenir les autres de se mettre en garde et de défendre les femmes ; tu leur diras que les bohémiens sont avec eux et qu'une grande joie les attend.

— Ma mère, — demanda le chef ; — croyez-vous qu'il soit bien nécessaire de nous battre pour des chrétiens ?

Les yeux de la vieille lancèrent un éclair.

— Obéis ! — fit-elle impérieuse.

Lorsqu'il fut sorti, elle prit des mains de Jacinta la torche allumée qui allait donner le signal du combat :

— J'avais bien dit, — s'écria-t-elle, — que ce jour-ci serait le bon.

En ce même instant, dans la plus petite des deux troupes qui s'avançaient, le Gascon jura en renfonçant son feutre d'un coup de poing :

— Sandiéou ! j'aperçois là-bas un campement de ces satanés bohémiens. Ouvrons l'œil, ma caillou ; ce gibier de potence, il ne me dit rien qui vaille.

— Et moi je vois autre chose, — dit Passepoil,

qui fit de sa main un abat-jour au-dessus de ses yeux. — Regarde sur la route, mon noble ami, ce nuage de poussière soulevé par plus de vingt cavaliers. Si je ne me trompe, je crois reconnaître Peyrolles.

— Ce bon monsieur de Peyrolles, as-tu dit, pitchoun ? Pétronille, ma belle, il y a là une carcasse qui t'est destinée, et, vivadiou ! il s'agit de te bien conduire !

Il dégaîna et le Normand en fit autant :

— Pour les dames, — s'écria celui-ci, — et la botte de Nevers !

Chaverny s'était haussé sur ses étriers.

— Gonzague et sa bande, — murmura-t-il les dents serrées, l'épée déjà hors du fourreau. — Lagardère absent, c'est à moi qu'il appartient d'envoyer mon beau cousin dans l'autre monde.

Aurore et dona Cruz avaient pâli.

— C'est la fin, — dit la première, — ils sont cinq fois plus nombreux que nous. Jurez-moi, monsieur de Chaverny, que si vous me voyez en danger d'être reprise par le prince, vous me passerez votre épée au travers du corps.

— Je jure qu'il ne vous prendra pas ! — répondit Chaverny. — Laho va veiller sur vous pendant que je me battrai en avant, avec Cocardasse et Passepoil.

Maintenant les adversaires pouvaient se compter, se reconnaître, presque s'invectiver.

Gonzague étendit le bras :

— Messieurs, — dit-il en riant d'un air faux, — Mlle de Nevers vient d'elle-même s'offrir à nous ; je me réserve le droit de la faire prisonnière. Les quatre hommes qui l'accompagnent ne comptent pas : j'en abandonne trois à votre valeur, mais je veux que le petit marquis ait la vie sauve.

— Lagardère n'est pas avec eux, — fit Peyrolles.

Toutes les poitrines rendirent un soupir de soulagement, sauf celle de Gonzague qui rugit

— Tant pis, c'eût été son dernier jour et sa fiancée eût pu le voir mourir.

Un rire sauvage et cruel ponctua ces paroles : l'âme noire de Philippe de Mantoue venait de se refléter dans ses yeux et les roués tressaillirent.

Peyrolles, toujours prudent, fit passer les miquelets en avant et leur montra l'ennemei, en ayant soin de leur désigner Chaverny qu'il fallait épargner.

Cette tactique n'eut pas l'heur de plaire aux Espagnols ; on leur faisait trop d'honneur de leur réserver le premier choc quand ceux qui les conduisaient allaient s'abriter derrière eux.

Le bas-officier qui les commandait toisa Peyrolles avec mépris et prononça quelques mots entendus seulement de ses hommes :

— En arrivant sur l'adversaire, — murmura-t-il, — ouvrez vos rangs et laissez faire.

Un cliquetis d'épées qu'on tire, un ordre, un ricanement de Gonzague, et les chevaux, mordus au flanc par l'éperon, s'élancèrent au galop de charge.

Soudain, étrange et lugubre, le hurlement de la chouette monta. La flamme d'une torche jaillit dans l'anfractuosité d'un roc et la décharge de quinze tromblons roula, gronda, jetant sur le sol trois rangs de soldats qui chargeaient.

Gonzague poussa un hurlement de colère. L'intendant stupéfait devint blanc comme un suaire.

Bondissant comme un chevreuil, un jeune bohémien arrivait à hauteur du marquis :

— Chargez, — lui cria-t.il, — ne craignez rien ;

vous avez quinze escopettes avec vous et dans un instant vous pleurerez de joie. En avant !

— En avant ! — répéta Chaverny, — qui se détacha avec les deux prévôts et fut bientôt à la hauteur des ragni.

Comme ils y arrivaient, surgirent à leurs côtés trois femmes.

L'une brandissait une torche au bout de son bras décharné ; ses cheveux blancs flottaient autour de sa vieille tête jaune et de sa bouche édentée jaillissaient des imprécations et des menaces.

Elle était transfigurée, Mabel l'ancêtre, la fille des Romanitchels ; on eût dit la Vengeance en loques, l'image de la Guerre déchaînée :

—Feu, sang et mort!— hurlait-elle.— Malédiction sur l'assassin !... Hardi! tuez, vous autres, et que pas un n'échappe... Les ragni boivent ce soir dans des crânes ; c'est aujourd'hui le jour de la justice et de la joie...

Les deux autres avaient le poigard à la main ; elles étaient venues, pour les protéger, se placer à quelques pas en avant des jeunes filles.

—Mariquita ! Jacinta !... — s'écrièrent en même temps Aurore, dona Cruz et Laho.

—Courage!— répondirent les deux femmes ; la victoire est à nous !...

—L'amour sera le maître ! — hurla Mabel. — Que meurent tous ceux dont le cœur est sec !...

Le désordre s'était mis dans les rangs de la troupe commandée par le prince. Les miquelets qui avaient échappé à la fusillade avaient tourné bride et il ne restait plus comme adversaires que Philippe de Mantoue et ses roués.

Impassibles, les ragni rechargeaient leurs armes. Les cris de Mabel, mêlés aux jurons de Cocardasse, animaient étrangement cette minute d'attente.

La rage aveuglait Philippe de Mantoue, qui voyait Aurore prête à lui échapper. Pour s'emparer d'elle, il se fût précipité tête basse contre une montagne.

—Sus à Mlle de Nevers !— s'écria-t-il en montrant de la pointe de son épée la pauvre enfant qui tremblait.

Vaine menace !

Tout à coup s'éleva une voix claire, inattendue terrible, qui cloua tout le monde sur place :

—J'y suis ! !

—Henri !— s'écria Mlle de Nevers qui s'évanouit, soutenue sur sa mule par Flor et par Laho.

Un nom sortit de toutes les lèvres, ici exprimé avec terreur et là avec joie :

—Lagardère !

Oui, c'était Lagardère, pâle, les cheveux au vent, l'épée haute, le Lagardère des grands jours de bataille et de victoire. Ses yeux chargés d'éclairs étaient rivés à ceux de son ennemi.

—Vite, un cheval,— demanda-t-il.— Il me faut la vie du meurtrier de Nevers.

Philippe de Mantoue l'entendit, mais ne l'attendit pas : le premier de tous il tourna la bride en enfonçant ses éperons dans les flancs de sa monture.

—Lagardère n'est pas encore au cercueil, — dit Peyrolles dont les dents claquaient.

Le chevalier remit son épée au fourreau et les regarda fuir :

—Lâches partout, lâches toujours,—murmura-t-il ;— je ne trouverai jamais devant moi la poitrine de cet Italien.

Alors des pleurs de joie, de tendresse et d'amour inondèrent ses paupières. Il s'approcha d'Au-

rore, la prit dans ses bras, la descendit de sa monture et baisa son front pâle.

Ses larmes, goutte à goutte, tombaient sur le visage de la douce fiancée et quand elle ouvrit les yeux, elle vit qu'il était sur sa poitrine, sentit qu'il la pressait sur son cœur. Alors, chastement, elle tendit ses lèvres.

Sous le couteau de Laho, les branches qui obstruaient l'entrée de l'asile mystérieux tombèrent et quand le chemin fut assez large, Lagardère emporta son trésor enfin reconquis, celle quiiétait à lui de toute son âme, celle qui bientôt allait être sa femme.

—Henri! — murmura-t-elle, — je t'aime plus que tout... plus que Dieu !

TROISIEME PARTIE

LE SERMENT DE LAGARDERE

I

SACRIFIEE

Sur la route qui franchit à Andaye la frontière pyrénéenne, se déroulait le plus étrange cortège qu'on pût rêver.

On eût dit tout l'œuvre de Jacques Callot soudain animé et réuni sur un espace d'un quart de lieue à peine. Qui eût tenu en main ses éstampes eût juré qu'il en avait devant les yeux les modèles, nobles et guenilleux.

Pour la noblesse, le costume seul était changé et les modes suivaient la décadence des esprits, un gentilhomme du temps de Louis XIII ayant une autre allure que ceux de la Régence.

Pour les autres, le tableau était toujours le même : la mode ne fut jamais faite pour les loques.

Dans l'ensemble, l'éclat coudoyait le grotesque, les pourpoints faisaient tache au milieu des haillons et le luxe allait de pair avec la misère.

La tête de la troupe présentait l'aspect d'un cortège nuptial et la comparaison ne saurait

être mieux choisie : Henri de Lagardère et le marquis de Chaverny ramenaient leurs fiancées en France.

Le reste, c'est-àdire toute la tribu des bohémiens, était indescriptible. Il suffisait de leur appliquer la légende de Callot :

Ces pauvres gueux, pleins de bonadventures,
Ne portent rien que des choses futures.

Cocardasse et Passepoil ouvraient la marche et fournissaient leur part dans la note grotesque. Il n'eût pas fait bon toutefois le dire au premier.

Son feutre était fièrement campé sur son oreille, bien que maculé et fripé et, pour la circonstance, il avait relevé ses moustaches en deux crocs formidables sous lesquels roulaient des jurons plus formidables encore. Sa rapière, la fameuse Pétronille, qui s'était si bien conduite en Espagne, battait les flancs de son cheval avec un bruit de ferraille quand, par hasard, la main appuyée sur la garde, il n'en relevait pas la pointe " en verrouil."

Cocardasse junior, ainsi fait, avait les allures d'un héros d'armes devant un empereur.

Passepoil, lui, était beaucoup plus humble, mais sa face glabre s'éclairait d'un incessant sourire. Les jambes perdues dans son haut-de-chausse en tire-bouchon, les bras ballants et laissant sa monture aller à sa guise, ou plutôt suivre celle de Cocardasse, le Normand coulait en arrière ses petits yeux papillotants.

C'est qu'il y avait là beaucoup de femmes, de jolies femmes, sans compter bien entendu Aurore et dona Cruz sur lesquelles il n'eût pas osé lever ses yeux audacieusement quêteurs.

Mariquita et Jacinta étaient aussi bien belles et également sacrées.

Heureusement il y avait là les femmes et les filles des ragni, ces statues vivantes aux seins de cuivre, dont la peau avait des reflets d'or vert, dont la bouche était de feu et les yeux de métal en fusion !

C'eût été à se damner à jamais. — Passepoil à vrai dire n'était pas sûr de ne pas l'être depuis longtemps,—c'eût été se damner que d'étreindre ces corps souples et vibrants dans les pattes d'araignée qu'étaient ses bras à lui.

N'empêche que pour un baiser sur l'épaule de Pépita, il se fût fait renégat, gitano, bandit, voleur de grands chemins ; qu'il eût vendu l'épée de Cocardasse et la sienne.

Tous les dix pas, il se retournait pour la contempler et la seule chose qui pût le rappeler à la réalité et modérer ses désirs, c'était de rencontrer soudain, attaché sur lui, le regard jaloux d'un ragni. Alors, il courbait le dos, pressait sa monture qui trottinait quelque peu, jusqu'à ce que la passion, plus forte que la prudence, ramenât quand même la tête de l'inflammable prévôt en arrière.

Mlle de Nevers chevauchait aux côtés de Lagardère : ils avaient les yeux dans les yeux, se tenaient par la main et se parlaient sans trêve, à voix basse. Leur bonheur ne regardait qu'eux seuls, et ils avaient tant de choses à se dire !

Derrière eux venaient Flor et Chaverny ; mais leur tendresse, à eux, n'était point muette ; leur amour était aussi bruyant que l'autre était calme.

Le marquis avait besoin de crier sa joie, de se dépenser en mouvements, en transports d'allégresse, et Flor, songeant qu'après avoir tant

pleuré l'heure était venue de rire, ne se faisait point faute de donner la réplique.

Antoine Laho et sa sœur causaient entre eux dans cette langue basque si étrange qu'il faut des mois pour la comprendre et des années pour la parler. Sur leurs talons, s'échelonnaient les roulottes des bohémiens, presque toutes vides. Hommes et femmes, en effet, suivaient à pied, chantant leurs mélopées graves et sauvages.

Seule, Mabel était restée dans la sienne, la première de toutes, le laquelle émergeait sa tête blanche. Près des brancards marchait Mariquita, la main posée sur la croupe du cheval, les yeux fixés vers la terre, rêveuse, triste et souffrante.

Une mortelle angoisse l'étreignait à la gorge ; elle qui avait lu dans les étoiles l'avenir des autres, ne pouvait y lire le sien et le devinait lugubre.

— J'ai aidé à leur bonheur à tous, au sien surtout, se disait-elle en regardant Lagardère. — Je lui ai sacrifié un peu de ma raison et de mon sang, beaucoup de mes affections et de mon cœur. Il va partir, s'en aller pour toujours, et moi, je dois rester ici comme une épave !

La tête de la colonne s'arrêta. D'un geste théâtral, Cocardasse leva son feutre, tandis que par une de ses exclamations familières, il saluait le sol de France.

— Vivadiou ! nous voici enfin sur nos terres... Amable, mon pitchoun, dis un peu bonjour au soleil de M. le Régent qui lui là-bas comme un gros écu d'or.

— Mieux vaudrait qu'il en tombe quelques-uns dans nos poches ! — murmura frère Passepoil.

Lagardère lui-même se découvrit. Aurore, émue, adressa au ciel de ferventes actions de grâces.

La longue file des voitures s'immobilisa et les

bohémiens, qui, sur l'invitation de Mabel, avaient voulu accompagner les fiancés jusqu'à l'extrême limite du territoire espagnol, vinrent se ranger sur une ligne, l'ancêtre en tête.

Jusque-là, il n'avait pas été question pour eux de récompense : ils n'en réclamaient pas. Ils avaient agi de leur plein gré, satisfaits que leur intervention eût été si utile, respectueux surtout devant le chevalier dont la seule présence avait mis en fuite tous les ennemis ; or ces sauvages enfants du vent et de la poussière ont une profonde admiration pour la vaillance et pour la force.

Une fois dans leur vie, ces pillards de profession avaient dérogé à la règle immuable de leur race et il n'était pas d'exemple dans leur tribu que jamais ils fussent venus en aide à un chrétien autre que Lagardère.

Mais celui-là était Lagardère !... Le cas ne se présenterait plus.

Le Chevalier mit pied à terre, ayant Chaverny à ses côtés, et vint droit à ces faces bronzées qui l'admiraient.

— Merci, mes amis, — dit-il. — J'ai longtemps cru que vous étiez incapables de faire autre chose que le mal ; je m'étais trompé. Si je pouvais donner aujourd'hui à chacun de vous ce qu'il mérite, vous seriez tous riches dans une heure. Par malheur, en dehors de mon épée, je n'ai que quelques ducats : les voici. J'espère un jour pouvoir vous en apporter d'autres.

— Et voici ma bourse, — dit à son tour Chaverny. — Revenez ici même dans un mois : quelqu'un y sera de notre part qui vous donnera de quoi vous remettre notre souvenir en mémoire.

Tous deux tendaient en même temps à Mabel leurs mains pleines d'or.

— Si les autres en veulent — répondit celle-ci, — libre à eux d'accepter ; pour moi, je ne veux rien.

— Nous refusons, — dirent les hommes. — Lorsqu'il nous prend fantaisie d'avoir de l'or, nous le prenons. Mais nous n'avons jamais vendu notre dévouement, par la raison que vous êtes les premiers à qui nous l'avons offert... Ce qu'on donne ne se paie pas.

— Couquinasse !... ils refusent !... — s'écria le Gascon interloqué. — Dis donc, mon bon, qu'on nous en offre un peu, pour voir, à nous autres...

Flor sauta en bas de sa mule, prit les deux bourse et s'approcha de Pepita :

— Tiens, toi, la belle fille, prends ceci des mains de celle qui fut autrefois des vôtres. Achète-toi des anneaux d'argent et de cuivre, des sequins et des bracelets, et si un jour, en dansant sur les places de Madrid, de Valladolid ou de Murcie, tu rencontres un gentilhomme français, noble et bon, qui veuille t'aimer, ne dis pas non, petite. Tu es plus belle que moi, et moi je vais être marquise.

Toute fière, elle prit le bras de Chaverny.

— Dieu ! — murmura Passepoil, la main sur son cœur, — si jamais je revenais à Madrid et que ce soit de moi qu'elle s'éprenne...

Cocardasse eut un retentissant éclat de rire :

— Toi !... Sandiéou !... Mais tu ne t'es donc jamais vu dans un miroir, mon pauvre Amable ?

Pour toute réponse, le Normand, vexé, lui glissa un regard furibond et murmura entre ses dents :

— Je l'aimerais peut-être mieux qu'un vrai gentilhomme !

— Hé ! couquinasse ! — gronda le Gascon, —

ne le sommes-nous pas ? Le Petit Parisien il nous a sacrés, bagasse !

A son tour Aurore de Nevers s'avança et embrassa la vieille Mabel :

— Vous me l'avez sauvé, — dit-elle ; je n'oublierai jamais que c'est à vous que je dois de l'avoir retrouvé. S'il vous arrivait d'avoir besoin de moi, je serai toujours prête.

— Mabel n'aura bientôt plus besoin de rien, — répondit l'ancêtre. — Nous vous avons mis sur la route du bonheur, ne vous en écartez pas.

Mariquita restait à l'écart ; les deux jeunes filles la prirent ensemble dans leurs bras :

— Et toi, viens avec nous, — dit Flor. — Tu nous as tant donné que rien ne doit nous séparer désormais...

— Viens, ma sœur, ajouta Aurore.

Mais la gitanita secoua la tête, étendit le bras dans la direction de Pena del Cid :

— Je suis rivée pour toujours, — répondit-elle tristement, — au tertre où dort mon père. J'ai juré que je ne m'éloignerais jamais de son tombeau et que je m'éteindrais en y pleurant : je souhaite que ce soit bientôt. Allez, mes sœurs, puisque vous voulez bien que je vous donne ce nom, allez vers la joie, vers l'amour ; le spectacle de votre bonheur n'est pas fait pour moi.

— Tu le gâtes en refusant de t'y associer, — lui dit Lagardère avec émotion. — Viens, mon enfant ; souviens-toi du jour où tu avais posé ta tête sur ma poitrine et où, moi aussi, je jurai que tu ne me quitterais jamais. Ce serment, je dois le tenir...

— Tu as fait plus pour moi que tu ne devais, — répondit-elle.

— Tu m'as donné la vie de ton père...

— J'étais folle : ton affection m'a rendu la raison...

— Folle par moi et pour moi...

— Qu'importe ?... Ce que je devais faire sur cette terre est achevé... Emmène ta fiancée.

C'étaient là des paroles des lèvres, mais en secret, le pauvre cœur brisé parlait un autre langage.

Mariquita contempla longuement le chevalier pour que son souvenir se gravât éternellement en elle et leurs deux âmes pures communièrent dans un regard qui chez l'une était de l'amour, chez l'autre de la reconnaissance.

— Emmène ta fiancée !... — répéta la gitanita en détresse.

Un flot de larmes jaillit de ses yeux ; un tremblement convulsif la secoua et Lagardère, qui craignait pour elle une émotion trop vive, la pressa contre sa poitrine et baisa son front.

— Je serai toujours ton frère, — lui dit-il. — Quand ton chagrin sera trop lourd à porter, viens à Paris, des cœurs t'y seront toujours ouverts.

— Adieu, — murmura-t-elle. — Nous ne nous reverrons que dans l'éternité.

Puis elle se détourna pour sangloter encore et ne pas voir la tristesse peinte sur le visage de Henri et des autres.

— Adieu donc, ma pauvre enfant, — prononça lentement Lagardère. — Adieu, vous tous qui ne voulez aucun bien de moi quand vous m'en avez tant fait. Que votre Dieu vous le rende ; j'eusse aimé à vous prouver moi-même que je ne vous oublierai jamais ni les uns ni les autres.

— Va, — dit la vieille Mabel, — et continue d'être fort dans la vie. Celle que tu as choisie peut sans crainte s'appuyer sur toi.

Tout le monde remonta soit à cheval, soit dans les voitures et les deux tronçons du cortège s'éloignèrent en sens inverse. Mariquita seule était restée à terre et tandis qu'elle marchait, des larmes tombaient sur ses pieds nus.

Souvent elle retournait la tête. Quand Lagardère et les siens furent près de disparaître, elle monta sur un rocher pour les voir encore.

Lorsqu'elle ne vit plus rien, un nom sortit de sa gorge oppressée :

— Henri !

Ce fut un cri semblable à ceux qui s'étranglaient dans son gosier au temps de sa folie, un cri de détresse et d'amour.

Puis elle roula sur le sol...

La pauvre petite gitanita avait accompli sa tâche ici-bas : elle était morte !

— — — —

II

COMTE DE LAGARDERE

— Vite, vite, — dit-elle ; — faites cacher tout le monde derrière ce bouquet d'arbres et que personne ne se montre.

Henri, pas plus que ses compagnons, n'avait coutume de se dérober devant le danger. Aussi fut-il grandement surpris des paroles de la Basquaise.

— Dépêchez-vous, — répéta celle-ci, — je vous en conjure. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!... En même temps, elle les poussait derrière un massif d'arbustes : arbousiers, oliviers et autres, qui par bonheur se trouvait au fond de la route comme si on l'eût planté tout exprès.

— Mais parlez... qu'y a-t-il ? — demanda Lagardère tout en cédant à ses instances et en faisant ranger son monde à l'endroit qu'elle lui avait montré.

Jacinta indiqua du doigt la route du côté de la ville et demanda :

— Voyez-vous là-bas deux points noirs, hors des remparts ?

— Je les vois... ce sont deux hommes à cheval.

— Non, pas deux hommes... il y a, au contraire, une femme.

— Sandiéou ! — s'écria Cocardasse, révolté, — sommes-nous donc devenus des lièvres pour nous cacher à l'approche d'une femme ? Veux-tu, pitchoun, que j'aille au-devant de ces gens leur dire

que, s'ils ont affaire à Lagardère, ils trouveront à qui parler ?

— Restez-là, — dit la Basquaise avec autorité, — et taisez-vous... personne ne vous a demandé votre avis.

Puis elle se tourna vers les jeunes filles :

— Il y a une femme, — répéta-t-elle. — Ai-je besoin, mademoiselle de Nevers, de vous dire qui elle est ?...

L'instinct plus que la réflexion fit bondir le cœur d'Aurore.

— Serait-ce possible ? — s'exclama-t-elle.

— Tous les matins, depuis qu'elle est à Bayonne, — expliqua la Basquaise, — Mme la princesse accompagnée de M. de Navailles vient jusqu'à la frontière pour y attendre des nouvelles ou vous y trouver vous-même.

En sortant des remparts jusqu'au pied desquels je l'accompagnais, chaque jour je l'entendais dire, se forçant à espérer, chassant le découragement qui voulait s'emparer d'elle : " C'est pour aujourd'hui ! " Combien de fois a-t-elle répété cela, car chaque jour aussi, je la voyais revenir plus abattue et plus triste.

— Pauvre mère ! — dit Aurore en joignant les mains.

— Pauvre femme ! — murmura Lagardère.

— Elle vient aujourd'hui comme hier, comme elle viendrait demain si l'heure n'avait pas sonné, — reprit la belle hôtesse. — C'est l'espérance qui la guide, le devoir qui la soutient. Cependant, comme il est des joies qui tuent, vous comprendrez pourquoi je vous ai fait cacher. Il faut que la sienne ne soit pas trop brusque. Attendez donc ici et laissez-moi faire.

Aurore allait revoir sa mère ! Pour être mieux prête à la rev[illegible] elle avait posé sa tête blonde

sur l'épaule d'Henrie et des larmes très douces coulaient de ses yeux. Son fiancé la laissait pleurer, car il est des circonstances où le cœur éclaterait si le trop plein ne devait pas s'en résoudre en pleurs.

— Henri !... — disait-elle, — une fois encore ma mère va me recevoir de tes mains. Heureux jour où ce que j'ai de plus cher au monde, ma mère et mon fiancé, vont s'unir dans un but commun : celui de mon bonheur ! Qu'ai-je fait ? Que ferai-je pour me montrer reconnaissante de ce que tous deux ont souffert pour moi ?

— N'as-tu pas souffert aussi, ma pauvre enfant ? — dit Henri.

Elle pencha davantage sa tête, lui caressa le visage de ses boucles blondes :

— Je ne m'en souviens plus — murmura-t-elle, — je suis heureuse !

Mettant en pratique sa généreuse idée, la Basquaise avait laissé la petite troupe à l'abri derrière le bouquet d'arbres et était partie en avant. Sa robuste silhouette se dessinait sur la route, loin déjà.

Elle allait d'un pas rapide, mois vite cependant qu'elle ne l'eût voulu. Elle craignait aussi qu'en la voyant s'approcher trop vite, Mme de Nevers ne soupçonnât quelque chose.

De loin, en effet, la mère si éprouvée regardait venir cette femme et une appréhension la poignait. Chaque jour, cependant, bien des passantes étaient venues à elle sur cette route, mais aucune n'avait cette démarche. Aussi, son cœur la reconnaissant avant ses yeux, la princesse cria-t-elle, dès qu'elle la crut à portée de l'entendre :

— Vous, Jacinta ! Est-ce bien vous ? Et que faites-vous ici, seule, sur cette route ?

— Les nouvelles ne venaient pas, madame, —

répondit la Basquaise en continuant à s'avancer. — Je suis allée au-devant d'elles.

— Vous savez quelque chose... Oh ! dites-le bien vite, je vous en supplie... Quoique vous ayez à m'apprendre, je suis forte, je puis tout entendre.

Ce n'était plus la femme pâle et froide qu'on voyait jadis enfermée tout le jour dans son oratoire à l'hôtel de Gonzague. Elle était anxieuse, son cœur battait et ses yeux, agrandis par les larmes, étaient démesurément ouverts.

Elle avait raison, elle pouvait tout entendre. Mais si ce que Jacinta allait lui dire était l'annonce d'un malheur, elle glisserait en bas de son cheval pour ne se relever jamais. Plus les nerfs sont tendus pour résister à une secousse et plus le choc est terrible.

D'un coup d'œil la Basquaise s'en rendit compte ; car elle était maintenant tout près de la cavalière et flattait même de la main l'encolure du noble animal impatient de sa inactivité.

— Rassurez-vous, madame, — dit-elle ; — je n'ai rien à vous apprendre qui ne vous soit agréable.

Un grand soupir de soulagement s'exhala des lèvres de Mme de Nevers qui murmura :

— Je lis sur votre visage que je puis espérer. Peut-être avez-vous vu Aurore ?

La princesse semblait suffisamment préparée pour qu'on put lui laisser à entendre que ce bonheur était proche.

— J'ai vu Mlle de Nevers ce matin même, — répondit Jacinta. — Bientôt, madame, elle sera dans vos bras.

— Pourquoi tarde-t-elle, mon Dieu ? Tant de choses néfastes peuvent se passer en une minute

que je ne cesserai pas de craindre tant que ma fille ne sera pas sur mon cœur.

— Vous n'avez rien à craindre, elle est hors de danger.

— Et... lui ?... — interrogea Mme de Nevers avec une angoisse presque aussi grande que lorsqu'il s'était agi d'Aurore. — Avez-vous vu aussi M. de Lagardère ?

— Pouvez-vous en douter !... C'est lui qui vous la ramène...

— Dieu soit loué !... Mes deux enfants sont retrouvés. Ma bonne Jacinta, dites-moi quand je pourrai les voir...

— Mais quand vous le voudrez, madame, ils vous attendent.

— Où ? Vite, vite, conduisez-moi. Pourquoi ne vous me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

La Basquaise crut devoir s'excuser.

— Pour vous comme pour eux, il ne fallait pas que la secousse fût trop forte. Venez.

— Vous avez retardé mon bonheur de quelques minutes et les minutes sont parfois des siècles...

Un cheval se mit à hennir à deux cents pas à peine et la Basquaise étendit le bras vers le bouquet d'arbres.

— Ils sont là, madame, — dit-elle.

— Aurore ! Henri !... Mes enfants ! — s'écria la princesse de toute la force de ses poumons.

— Nous voilà ! — répondirent deux voix en même temps et la mère ouvrit ses bras.

Trois êtres n'en faisaient plus qu'un, étroitement enlacés, et de ce groupe montait un bruit de baisers.

Est-il besoin de dire que ce jour-là l'auberge de la Belle-Hôtesse prit un aspect inaccoutumé ?

Sa propriétaire n'avait plus affaire à de simples voyageurs et si elle avait ressaisi immédia-

ment le gouvernement de sa maison, c'était pour que ceux qui l'occupaient y fussent comme chez eux, que rien ne leur manquât.

Antoine Laho avait déposé son poignard, le terrible couteau basque qui avait fait merveille entre ses mains au-delà des monts, et qui, sans doute, allait se reposer quelque temps. A voir le montagnard occupé à aider sa sœur, on eût cru, qu'homme paisible, il n'avait jamais bougé de cette auberge et que les actes de dévouement et de bravoure accomplis par lui avaient été le fait de quelque sosie.

Mme de Nevers avait fait trêve à son chagrin et les pommettes de ses joues pâles prenaient maintenant une teinte rosée. Elle tenait sur ses genoux la tête de sa fille, qui s'était agenouillée à ses pieds, et caressait ses cheveux blonds, sur lesquels elle se penchait à chaque instant pour y poser ses lèvres.

Chaverny et dona Cruz, de leur côté, présentaient un tableau non moins agréable. Le naturel enjoué de ceux-là n'était pas fait pour engendrer la mélancolie.

Dans un tel milieu, la princesse ne pouvait que sourire et ses yeux contemplaient avec joie le spectacle de gens qui s'aimaient comme elle avait su aimer elle-même, amour dont la douleur avait été la pierre de touche et que rien ne pouvait briser.

— Henri, — dit-elle, — mon fils, racontez-moi ce que vous avez fait, tout ce que vous avez souffert.

— Ne vous adressez pas à lui, mère, — interrompit Aurore ; — il vous dirait la part des autres et vous tairait la sienne. Interrogez plutôt Flor ou M. de Chaverny, et encore eux aussi n'a-

voueront pas tout, ils ne diront rien de ce qui les concerne.

— A quoi sert de revenir sur le passé ? — prononça Lagardère. — Songeons au présent, songeons à l'avenir. Le mal qui n'est plus doit être béni en ce sens qu'il a trempé nos âmes et les a liées pour toujours.

— C'est vrai, — approuva Aurore en lui souriant tendrement, — mais quand on est sauf, Henri, il est doux d'avoir vaincu la douleur et de regarder quand même en arrière. Il me vient même à ce sujet un désir singulier, que peut-être vous allez qualifier d'insensé et que vous n'hésiteriez pas à réaliser si vous saviez le prix que j'y attache.

— Il suffit que vous l'énonciez, ma chère enfant, — répondit le chevalier, — pour que votre vœu soit exaucé si cela ne dépend que de moi.

— Et Flor aussi serait contente, — ajouta Mlle de Nevers. — Pourtant je n'ose pas vous le dire.

— Parlez sans crainte, Aurore. Votre projet ne saurait être déraisonnable ; pourquoi serait-il mal accueilli ?

— Eh bien ! Henri, je voudrais revoir le souterrain où nous n'avons rencontré que de nouvelles souffrances en espérant y trouver la liberté.

— Ce sont des heures que vous voudriez me voler, — dit Mme de Nevers, — et vous n'en avez pas le droit. Je ne vous laisserais faire que si je vous accompagnais...

— Eh bien, mère, viens avec nous. Puisque tu veux savoir ce que nous avons souffert et combien il nous est doux maintenant d'être libres, tu pourras juger par toi-même de ce qu'ont fait pour nous Jacinta et son frère.

Antoine Laho, muni de torches, prit la tête du cortège, auquel s'était également joint Navail-

les, et bientôt tout le monde s'engouffra par l'étroite ouverture qui donne accès dans le souterrain.

Aurore et dona Cruz étaient émues au delà de toute expression. Elles se serraient avec force contre leurs fiancés, afin de mieux revivre par la pensée les heures d'angoisses qu'elles avaient passées là, entre la vie et la mort.

Chaverny voulait que le Basque fit le récit de ce qui s'était passé. Mais celui-ci en attribuait tout le mérite à Flor qui s'en défendait. Mlle de Nevers ne parvenait pas elle-même à les mettre d'accord et à faire la part de chacun.

— Comment aurais-tu pu voir ? — disait dona Cruz. — Tu étais évanouie. Antoine te portait comme on fait d'une enfant, et tandis qu'il s'ensanglantait les mains pour nous ouvrir un passage, tu étais étendue là, à cette place...

— Oui, — confirmait le Basque en tressaillant involontairement ; — elle dormait, et dans son sommeil vous la faisiez marcher comme un fantôme. Je n'avais jamais eu peur de ma vie ; cependant, quand j'ai vu Mlle de Nevers aller droit devant elle, dans l'obscurité, raide comme un spectre, j'ai presque tremblé... Il y a là un mystère que je ne comprendrai peut-être jamais.

La gitana dut expliquer comment, par la force de sa volonté et le pouvoir de certains rites auxquels elle avait été initiée dès son enfance, elle avait pu faire marcher Aurore qui ne pouvait pas même se soutenir et comment, pour elle, elle avait éclairé les ténèbres.

La duchesse de Nevers frémissait à les entendre et ce fut pis encore quand Laho les amena devant la retentissante chûte d'eau et leur conta sa lutte terrible avec le prince de Gonzague, au bord de l'abîme béant ouvert sur l'éternité.

Lagardère, qui pourtant se connaissait en dévouement, ne pouvait en croire ses oreilles. Il murmura :

— Soyez fière, Aurore, d'avoir inspiré de tels actes.

— Il a risqué dix fois sa vie pour nous, — fit la jeune fille. — Que ferons-nous pour l'en récompenser ?

— Vous me permettrez de la donner si l'occasion venait à s'en présenter, — dit simplement le Basque. — Je n'ai encore fait que la risquer, vous ne me devez rien.

— L'eussiez-vous fait pour tout le monde ? — demanda le chevalier.

Le montagnard branla la tête.

— C'est possible, à la condition qu'il se fût agi d'une femme. Aujourd'hui que je vous connais tous, je le ferais cent fois pour chacun de vous.

Tout cela était dit sans forfanterie aucune et Laho serra les mains qu'on lui tendait sans que son visage réflétât d'autre expression que le sentiment du devoir accompli.

Il est des natures ainsi faites que le dévouement est leur règle, et c'est ce qui s'appelle la noblesse du cœur : elle vaut toutes les autres.

Dona Cruz la possédait au même degré que Laho et Chaverny comprenait à présent qu'en lui donnant le titre de marquise, c'était lui qui serait honoré. La gitana et le montagnard qui étaient devant lui avaient fait preuve de plus de bravoure en une heure de leur vie qu'il ne lui serait peut-être donné à lui d'en montrer dans son existence entière.

C'est alors qu'il fit la différence de ce qu'il avait appris à l'école de son beau cousin et de ce qu'on gagnait à suivre Lagardère. Il avait quitté la mauvaise voie pour la bonne ; il faisait

partie désormais de ce faisceau humain composé de tous ceux qui étaient là, indissolublement liés par de cruelles épreuves, unis par l'amour, l'amitié et la reconnaissance, assez forts pour braver le mal et pour le vaincre.

Quand on revint au jour, les jeunes fiancées se sentirent, elles aussi, plus vaillantes de ce qu'elles venaient de remonter l'une des stations de leur calvaire, et sûres de la protection de ceux qui étaient tout pour elles, elles prirent le ciel à témoin de leur bonheur et de leur triomphe.

Il n'y manquait que la pauvre Mariquita et pour un peu, Mme de Nevers, qui voulait maintenant tout savoir, eût envoyé Cocardasse et Passepoil à sa recherche. Elle eût désiré même que les Bohémiens figurassent au cortège nuptial de sa fille et cette femme qui avait été si longtemps à ne plus croire qu'à la méchanceté des hommes, se délectait à songer qu'il suffit d'un bon, d'un chevalier de Lagardère, pour entraîner des cœurs généreux à sa suite.

Il lui fallut de Jacinta la promesse qu'elle allait mettre en vente le jour même son auberge. Bien qu'au regret de quitter ses montagnes, son ciel bleu et la mer immense, celle-ci ne tarda pas à consentir.

Un regard d'Aurore l'avait fait fléchir, un baiser la décida. Dona Cruz y ajouta le sien et toutes trois se tinrent embrassées, ainsi qu'elles l'avaient fait une nuit. C'était le même élan de leur cœur, mais au lieu de larmes sur leurs visages, il n'y avait plus que des sourires.

Pouvait-on d'ailleurs refuser quelque chose à cette grande dame si éprouvée, la cousine du Régent de France, qui avait abandonné ses façons altières pour se faire toute de caresse et d'amour.

Ayant obtenu ce qu'elle désirait, Mme de Nevers dit fièrement :

— Qui oserait maintenant, au milieu de vous tous essayer de venir me reprendre ma fille ? Vous, dona Cruz, qui vous êtes crue un instant mon enfant, vous n'en aurez pas moins une mère ! Vous, mon cousin de Chaverny, qui avez réparé par le bien tout le mal qu'on voulait vous obliger à faire, donnez-moi votre main qui est restée loyale. Et je bénis tous les autres, tous ceux qui m'ont rendu mon enfant.

La veuve de Nevers, l'éternelle inconsolée dont si longtemps les lèvres étaient restées closes, laissait tomber doucement les paroles de reconnaissance et la majesté douloureuse dans laquelle elle s'enveloppait depuis le drame des fossés de Carlus s'était fondue au souffle de la maternité victorieuse.

— Et vous, Henri, mon fils, — ajouta-t-elle en se levant, — vous comte de Lagardère, venez embrasser votre mère.

Elle était rayonnante d'annoncer elle-même au chevalier la faveur du Régent qui le faisait comte du royaume. Le marquis de Chaverny, qui avait été chargé par Philippe d'Orléans de ce message, n'ayant pu trouver un moment pour le remplir durant ses pérégrinations accidentées, s'était très volontiers prêté à ce manège qui donnait joie et orgueil à la veuve du duc assassiné.

Mme de Nevers prit Henri dans ses bras, le pressa longuement contre sa poitrine, ainsi qu'elle l'avait fait une fois déjà, au greffe du Petit-Châtelet, alors qu'il s'apprêtait à marcher au supplice.

— Et maintenant, voici votre femme, — reprit-elle. — Je vous l'avais promise, je vous la donne et lisez tout haut ce que Son Altesse Royale le

Régent vous fait tenir par mes mains. A personne il ne pouvait être plus doux qu'à moi de vous remettre.

Elle tira de son sein un pli scellé des armes de Philippe d'Orléans et Lagardère, d'une voix vibrante et quelque peu émue, lut le message qui le faisait comte de Lagardère.

Le message ajoutait qu'au nom de Lagardère pourrait être joint celui de Nevers, lorsque serait accompli son mariage avec l'enfant qu'il avait tenue sur ses bras en défendant le duc dans les fossés de Caylus.

III

NOUVEAUX ADVERSAIRES

Cocardasse. à cette nouvelle, poussa un retentissant vivadiou ! et s'en retourna boire.

Il n'avait pas eu d'autre occupation d'ailleurs depuis le matin qu'il était là et s'était empressé de mettre en pratique un adage qu'il disait très vieux et que lui-même avait inventé pour son usage personnel :

— Le cheval à l'écurie, l'épée au fourreau, le brave à table.

Le Gascon avait de la soif en retard, n'ayant eu ni le temps ni les moyens de se désaltérer en Espagne. Il savait qu'à l'auberge de la Belle-Hôtesse il pourrait vider autant de brocs qu'il lui plairait sans qu'il eût quelque chose à payer et son gosier ne chômait pas une minute.

— Pécairé ! — s'écriait-il quand par hasard sa langue voulait bien tourner, — songe, pitchoun, que nous serons de la noce, avec des habits neufs et de l'or plein nos poches. Nous marcherons dans le cortège avant les gentilshommes et, pendant longtemps, à Paris, on parlera de la noble figure de Cocardasse junior au mariage de Lagardère.

Le malheur est que frère Passepoil ne l'écoutait pas. Cocardasse était ivre de vin, Passepoil ivre d'amour.

Cocardasse et Passepoil étaient tout à la joie, voire même à ce qui, pour beaucoup, en est

le condiment obligé : le vin et l'amour. Aussi firent-ils la grimace quand la salle où ils se trouvaient fut envahie par six individus dont la mine était plutôt suspecte.

Sur les six il y avait deux jeunes gens qui, sans doute, avaient commencé à courir les routes, le fer à la main, alors que ceux de leur âge jouent encore avec des armes de bois. Si ceux qui les accompagnaient étaient leurs professeurs, ces jouvençaux pouvaient espérer loin dans l'art d'égorger les gens.

Les dits professeurs étaient des spadassins, à coup sûr, et sûrement aussi des gredins. Leurs rapières, leur accoutrement et leurs airs de pourfendeurs trahissaient la première de ces qualités, et pas n'était besoin d'être grand clerc pour deviner la seconde.

Après un regard sournois du côté des prévôts, ils allèrent pourtant s'asseoir à l'écart et se mirent à chuchoter à voix basse.

Si Cocardasse avait été moins gris et Passepoil moins occupé des charmes de la robuste servante, peut-être eussent-ils mis quelque noms sur le visage des arrivants.

Le premier, en effet, était un ancien caporal aux gardes et s'appelait Gauthier Gendry ; le second, reconnaissable à sa taille, — six pieds et demi, — portait le nom de Gruel, dit la Baleine, et avait servi comme simple soldat dans le même corps.

C'était là de vieilles connaissances de celles celles aussi dont personne ne se flatte.

Des deux jeunes gens, l'un était le fils de la Madone de Turin et de Pinto qui avait perdu l'une de ses oreilles dans les fossés de Caylus et avait été tué par Lagardère sous les murs mêmes de la ville d'Italie où l'avait fait se fixer son

amour ; l'autre, le rejeton mâle de Joël de Jugan, qui avait expié dans les mêmes conditions, à Morlaix, le tort de s'être trouvé un soir dans les douves d'un château gascon. Ils étaient accompagnés de deux estafiers de piètre acabit : un Anglais, nommé Palafox et un Castillan, soi-disant gentilhomme, qui répondait au nom de Morda tout court, bien qu'à l'entendre l'énumération de tous ses titres de noblesse eût occupé la demi-journée d'un écrivain public.

En somme, quatre vieux vautours et deux jeunes hiboux, ayant becs et ongles et cherchant une proie.

L'amour a ceci de bon qu'il permet de garder l'œil vif et les pensées nettes. Quand Amable Passepoil vit l'objet de son culte lutiné par les intrus, il commença de les dévisager et songea que les choses n'iraient pas longtemps ainsi.

— Silence ! — dit-il en posant la main sur le bras de Cocardasse qui se perdait en tirades sur le prochain mariage de Lagardère.

— Què ma caillou ! — grommela le Gascon, — Cocardasse junior a la prétention de parler où il veut et quand il veut, que ce soit au Régent ou à M. le maréchal de Berwick, aussi bien qu'au dernier valet de Peyrolles... Sandiéou ! celui qui lui clouera la langue d'un coup d'épée n'est pas encore prêt de mettre le nez dans ce monde et il serait bien sûr de le mettre dans l'autre.

— Bien parlé, — s'écria quelqu'un du fond de la salle.

— Eh ! pardieu, c'est ce brave monsieur Cocardasse, la plus fine lame que je connaisse depuis Bayonne jusqu'à Lille.

— Té ! mon, bon, je te le disais bien... Mais, vous autres, où diable avez-vous eu l'honneur de vous rencontrer avec maître Cocardasse junior ?

— Par ma foi, — répondit Gendry, — je crois que c'est à un bal donné par le Régent dans les jardins du Palais-Royal que je vous vis pour la première fois. J'étais de garde à l'une des portes quand, votre ami et vous, transportiez ce vieil ivrogne M. le baron de Barbanchois, si j'ai bonne mémoire.

— Pécaïré ! — dit Cocardasse, — les gens de cour ils ne savent pas supporter le vin.

Lui-même en se levant tituba quelque peu.

— Prends ton épée, — lui glissa frère Passepoil à l'oreille.

Le Gascon détacha Pétronille du clou auquel elle était suspendue et se l'attacha au flanc. De fait, elle était mieux là que partout ailleurs.

— Pourrait-on vous demander d'où vous venez ainsi ? — interrogea tout à coup le Normand soupçonneux.

Gendry ne répondit pas ; il préférait faire jaser le Gascon qui semblait en belle humeur et prêt à dire tout ce qu'on voudrait.

Par bonheur, sans savoir pourquoi, celui-ci abonda dans le sens de son compagnon :

— Eh oui ! capédébiou ! d'où sortez-vous ainsi, mes gentilshommes, que nous ayons le plaisir de nous rencontrer ici ce soir ?

— Nous venons en droite ligne d'Arras, — fit Gendry. — On nous a dit qu'il y avait des coups à donner en Espagne et nous voilà...

Cocardasse laissa échapper un énorme éclat de rire :

— Un peu tard, mes agneaux, — déclara-t-il en tenant son ventre. — Le menuet est fini depuis longtemps et l'on a très bien dansé sans vous...

— Hélas ! je l'avais bien pensé, — soupira la Baleine. — Nous n'avons plus qu'à retourner à Paris voir si quelqu'un voudra de nos services.

— A Paris ?... Vivadiou ! nous y retournons demain et si vous voulez nous joindre à nous, je vous réponds que vous serez en bonne compagnie.

— Pas si vite, — interrompit Passepoil. — Nous n'avons besoin de personne et surtout de gens que nous ne connaissons pas.

— Eh bien ! s'ils nous connaissent...

— Je te dis que nous n'avons besoin de personne, — réitéra Passepoil d'un ton sec.

Si timide qu'il fût d'habitude, le brave prévôt se souvenait de certaines heures de sa vie où il avait été agressif. Pour l'instant, il était tout prêt à le devenir et à trancher dans le vif. Il n'était pas Normand pour rien et se vantait d'avoir du flair à l'occasion.

Or, il ne flairait rien de bon dans la compagnie de ces coquins et, comme il avait à réfléchir pour deux, Cocardasse en étant incapable, il n'avait aucune intention d'offrir à Lagardère l'escorte de ces malandrins dont il avait tout lieu de se défier.

Il puisait d'ailleurs, dans les yeux de la servante, qui le considérait avec admiration, une audace qui l'étonnait lui-même et se sentait de taille à tout renverser. Qu'eût fait l'incomparable don Quichotte si chacune de ses glorieuses actions n'eût été inspirée par sa chère Dulcinée ?

— Oh ! oh ! l'ami ! — s'écria l'ex-caporal aux gardes, — tu parais bien soupçonneux. Si tu veux savoir qui nous sommes, nos noms sont écrits sur la lame de nos rapières.

— J'en connais au moins deux, — répondit le prévôt avec un calme féroce. — Quant aux autres, ce ne sont pas ceux d'honnêtes gens.

Il n'en fallait certes pas plus pour qu'on mît flamberge au vent.